Sébastien Vaas

L'Enfer du Virtuel

La communication naturelle
pour sortir de l'isolement technologique

L'Ile Blanche

L'Enfer du Virtuel

Sébastien Vaas

« La vie virtuelle n'est pas ce qu'elle paraît être. Elle est comme une jolie fille qui se transforme en araignée et tisse une toile d'une telle densité qu'on en vient à oublier qu'il y a quelque chose au dehors.
Je sais que je ne remettrai jamais mon cœur dans ce monde-là, et je n'ai pas besoin de justifier ce qui m'est apparu comme un choix entre la vie et la mort. Deux ans plus tard, je décide de prendre la plume car j'observe que non seulement une partie, mais toute la jeunesse se dirige vers cette impasse. Mon inquiétude est que, si les mondes virtuels se développent à une vitesse prodigieuse, le monde réel lui - surtout la nature - dépérit tout aussi rapidement. Internet n'est donc pas qu'une distraction pour adolescents qui peinent à entrer dans la vie réelle, il est en train de transformer la réalité de manière si subtile et rapide que personne ne le remarque.
À ma connaissance, aucun livre n'a traité du réel problème qu'est Internet, si ce n'est à travers les habituelles mises en garde quant au caractère amoral et asocial de certaines zones du Web, certes non négligeables. Il fallait donc un livre entier pour aller au fond de la question et être capable d'entrevoir une solution qui devra nécessairement être aussi radicale que les changements qu'Internet provoque dans nos vies et celle de nos enfants. »

Sébastien Vaas

9 782918 387022

20€

ISBN : 978-2-918387-02-2

ISBN 978-2-8251-3921-9

1ÈRE ÉDITION MARS 2009 - ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME
LAUSANNE, SUISSE©
2ÈME ÉDITION DÉCEMBRE 2011 ©

L'Enfer du Virtuel

LA COMMUNICATION NATURELLE POUR SORTIR DE L'ISOLEMENT TECHNOLOGIQUE

Sébastien Vaas

« J'avais 14 ans quand Internet est apparu, 18 lorsqu'il a éclaté au grand jour, 22 lorsqu'il a atteint sa maturité. J'ai suivi et participé – en tant que programmeur – à toutes les étapes du développement de cet outil qui semble être devenu un être à part entière dont beaucoup ne peuvent plus se passer. Mais, en 2005, alors que je gagnais confortablement ma vie et gérais une communauté virtuelle de 8 000 membres, j'ai tout quitté.

La vie virtuelle n'est pas ce qu'elle paraît être quand on la découvre. Elle est comme une jolie fille qui se transforme en araignée et tisse une toile d'une telle densité qu'on en vient à oublier qu'il y avait quelque chose au dehors. Pour elle, j'ai mis ma vie réelle entre parenthèses pendant près de dix ans et cela a eu des conséquences dont je ne mesure la portée qu'aujourd'hui.

Je sais que je ne remettrai jamais mon cœur dans ce monde-là, et je n'ai pas besoin de justifier ce qui m'est apparu comme un simple choix entre la Vie et la Mort. Toutefois, deux ans plus tard, j'ai décidé de prendre la plume car je ne pouvais m'empêcher d'observer que non seulement une partie mais toute la jeunesse se dirige vers cette impasse. En partageant ce que j'ai compris de ma descente dans les entrailles du Web, ainsi que de ma difficile remontée, j'espère baliser quelque peu cette zone sinistrée et permettre aux jeunes générations de mettre plus vite leur énergie dans la bonne direction.

Mon inquiétude est que, si les mondes virtuels se développent à une vitesse prodigieuse, le monde réel lui – surtout la Nature – dépérit tout aussi rapidement. Internet n'est donc pas qu'une distraction pour adolescents qui peinent à entrer dans la vie réelle, il est en train de transformer cette réalité de manière si subtile et rapide que personne ne le remarque. Le fait qu'il touche le grand nombre et s'intègre toujours plus à la vie quotidienne cache la profonde misère que son

utilisation implique.

A ma connaissance, aucun livre n'a traité du réel problème qu'est Internet, si ce n'est à travers les habituelles mises en garde quant au caractère amoral et asocial de certaines zones du Web, certes non négligeables. Il fallait donc un livre entier pour aller au fond de la question et être capable d'entrevoir une solution qui devra nécessairement être aussi radicale et intégrale que les changements qu'Internet provoque sur nos vies et sur celle de nos enfants. »

Sébastien Vaas

AVERTISSEMENT

Ce que l'on trouvera dans les pages qui suivent n'aurait pu être écrit si je n'avais pas été au bout de l'expérience virtuelle. Ce parcours de plus de 10 ans, j'ai dû le revivre pendant l'année où je me suis consacré à l'écriture de ce livre – j'ai dû me remettre à la place qui avait été la mienne afin de bien comprendre les illusions qui m'avaient attaché autrefois à ce monde sinistre qu'est le virtuel.

Cette manière particulière d'écrire fait qu'il ressort de la première partie une vision du monde assez étroite, compliquée et sans doute très étrange pour ceux qui n'ont jamais vraiment « croché » avec Internet. Ce n'est que dans la seconde partie, là où je m'intéresse à la question de la communication (et de la technologie) par rapport à l'ensemble de la société, qu'on perçoit mieux, je crois, où je voulais en venir et que l'horizon s'élargit.

J'aurais sans doute pu réécrire la première partie pour qu'elle soit plus nuancée, qu'elle place moins la technologie comme bouc émissaire et plus l'homme face à ses responsabilités. Mais, je pense que cela aurait diminué l'impact des arguments et rendu plus difficile de voir où Internet nous mène en tant qu'individus et en tant que société.

J'ai donc choisi de garder mon manuscrit tel quel – comme le témoignage d'un parcours, forcément imparfait – sachant que la deuxième partie rectifie largement les illusions dont la première est encore entachée.

J'espère que le lecteur aura la patience de descendre avec moi dans l'enfer du virtuel et qu'il aura le courage de tenir le fil jusqu'au bout, jusqu'à une vision renouvelée du monde.

I. L'IMPASSE D'INTERNET

DÉMYSTIFIER LA TECHNOLOGIE

Dans les chapitres qui suivent, je propose d'aller regarder « derrière le décor » des principales technologies de télécommunication qui peuplent la société actuelle, et plus particulièrement Internet, la « vedette » qui a conquis en 10 ans la majorité de la population des pays développés.

Mon approche sera particulière, « originale » car nous essaierons de regarder ces technologies d'un point de vue intérieur, alors que la plupart des ouvrages sur ce sujet ont un angle d'approche « sociologique », ils observent la société d'un point de vue extérieur, « scientifique ».

Or, ces deux points de vue sont souvent diamètralement opposés. L'exemple le plus frappant est pour moi celui de la prétendue vitesse qu'offrent toutes ces technologies. Les sociologues l'acceptent comme une donnée évidente et pourtant il semble que personne n'a remarqué que l'être humain se trouve toujours plus paralysé. Qu'il soit derrière le pare-brise de sa voiture ou l'écran de son ordinateur, il reste assis, respirant à peine, et seul son cerveau s'agite.

Mon expérience personnelle me permettra de faire cette « visite guidée » et d'affirmer des choses pas toujours « scientifiquement prouvées » mais que l'on pourra éventuellement vérifier par soi-même. Je ne prétends bien sûr pas avoir raison sur toute la li-

gne – pour beaucoup de choses, j'ai dû me fier à mon intuition – mais j'espère que les visions que j'offre pourront entrer en résonance chez d'autres.
Bien loin d'être une licence pour s'enfermer dans le subjectivisme, je crois que la connaissance de soi est la seule base sûre pour émettre des opinions sur le monde, alors que tout le reste n'est généralement que suppositions émises de loin (et la Science avec un grand S n'échappe pas à cette règle).
Je me baserai le plus possible sur des exemples simples et sur ce qu'on appelle le « bon sens ». En revanche, j'éviterai les considérations trop abstraites, les jeux de mots philosophiques qui ont tendance à cacher les réalités les plus élémentaires. Certains développements sembleront sans doute fastidieux – composés d'évidences qu'on connaît déjà – mais il faut rétablir les bases avant de pouvoir poursuivre plus avant les réflexions.

Le fantasme technologique

Il est assez paradoxal que les technologies – cette création de l'homme où chaque pièce a une fonction dûment établie – aient en même temps fait l'objet d'innombrables fantasmes. Au début, le téléphone nous promettait juste de nous rendre la vie plus facile, mais, de nos jours, avec les mondes virtuels, c'est la « conscience cosmique », l'immortalité et l'omniscience absolue qu'on nous promet à demi-mot, même dans les grands médias.
Les ouvrages et films de science-fiction – même lorsqu'ils émettent de vagues mises en garde – n'arrêtent pas de capter les imaginations et de nourrir mythes et espérances. Ce qui part, peut-être, d'une simple inspiration « poétique » d'un auteur, semble presque

devenir une réalité de par le fait que la technologie promet, à l'avenir, de façonner la réalité entièrement à notre convenance.
L'expérience soviétique a pourtant montré qu'il ne suffisait pas de croire ensemble à de belles théories, à des mythes séduisants, pour qu'ils deviennent réalité. Malheureusement, lorsqu'on a trop pris l'habitude de rêver, il devient difficile de se réveiller lorsque le rêve tourne au cauchemar.
Le propre d'un mirage, c'est qu'il se trouve au loin. Notre regard est porté par l'oasis qui s'éloigne toujours plus, mais qu'on imagine toujours plus luxuriante. Pour ne pas mourir de soif, il y a cependant un moment où il faut arrêter de courir, admettre qu'il y a un problème et agir en conséquence.
Nous n'en sommes pas encore au point du film The Matrix des frères Wachowski, où la Terre n'est plus qu'un énorme désert électrifié et où les êtres humains sont prisonniers dans des cocons tout en voyageant dans un univers virtuel. Mais ce film pourrait se révéler étrangement prophétique si on ne commence pas à se réveiller du mirage technologique.
Je propose donc de laisser résolument de côté toutes les spéculations faites sur le futur – tant positives que négatives – et d'examiner l'état actuel des choses. On pourrait penser que dans une société rationnelle comme la nôtre, des spécialistes aient déjà étudié ces questions, mais il y a, en réalité, comme un trou béant à ce sujet. Or, cela fait 10 ans qu'Internet est devenu « grand public »[1] et, aujourd'hui, dans les sociétés occidentales, toutes les générations y ont accès et l'utilisent quasi-quotidiennement.

---

[1] On considère généralement qu'Internet est vraiment devenu « *mainstream* » au moment où *Internet Explorer* a été automatiquement intégré à toutes les

Nous pouvons donc légitimement nous demander : est-ce que les promesses faites, déjà en 1942, par un certain Norbert Wiener – le père de la cybernétique – ont été tenues ? Connaissons-nous seulement ces promesses ou les avons-nous oubliées comme on oublie les promesses des politiciens après les élections ?

Les trois prochains chapitres examineront les principales promesses faites par ce que le sociologue Philippe Breton a appelé « l'idéologie de la communication » – qui est en fait surtout l'idéologie de la télécommunication. Ces trois promesses sont : rapidité des échanges, partage universel de la connaissance et rapprochement des êtres. Elles sont implicites, gravées dans les technologies, répétées encore et encore par les médias, à tel point que nous les considérons presque comme déjà accomplies... Mais le miracle/mirage s'est-il vraiment réalisé ou, au contraire, sommes-nous trop occupés à courir après d'autres technologies, d'autres « progrès » pour constater lucidement l'échec ?

L'anomalie technologique

En fait, si au lieu de concentrer notre attention sur un point dans le futur, nous l'élargissons vers le passé, nous constatons que l'arrivée de nouvelles technologies a toujours été vécue comme une intrusion dans un mode de vie naturel qui n'était certes pas idéal, mais au sein duquel les gens trouvaient un certain équilibre. Les enthousiastes des technologies se réjouissent de l'éclatement des limites, mais ces limites n'étaient pas forcément vécues comme contraignantes par ceux qui n'imaginaient même pas qu'elles puis-

versions de *Windows*, c'est-à-dire en 1998.

sent être franchies, et elles garantissaient une protection contre la folie des hommes ainsi qu'un cadre où des choses positives pouvaient parfois se développer.

On imagine le passé comme une succession de barbaries, mais les guerres d'autrefois étaient souvent de portée limitée, car aucun royaume ne voulait voir se faire décimer tous ses hommes bien portants et ainsi risquer la famine. Aujourd'hui, comme le développement technologique – notamment nucléaire – permet de détruire l'autre presque sans aucune perte, comme nous avons pu le voir depuis la première guerre du Golfe, seuls de complexes organismes internationaux peuvent tenter de mettre quelques limites.

Mais retrouvera-t-on jamais un équilibre naturel de cette manière alors que le développement technologique avance plus vite que jamais ?

Un homme fit remarquer qu'autrefois, lorsque les conditions de vie devenaient trop pénibles, les gens se révoltaient et les autorités devaient revenir à des exigences plus « humaines ». Mais maintenant que des drogues – notamment les antidépresseurs – existent, les gens sont capables de supporter ce qui serait autrement insupportable.

Cet homme est Ted Kaczynski – alias Unabomber – et ses réflexions furent publiées de force dans le New York Times après qu'il ait envoyé une dizaine de lettres piégées à des chercheurs travaillant dans la haute technologie, et qu'il en ait tués trois.

Quoique nous ne soutenions aucunement ces méthodes, pour des raisons que nous donnerons clairement bientôt, il est tout de même intéressant de remarquer qu'il ait fallu tant de meurtres – commis sur près de 20 ans – pour que soient publiées des ré-

flexions mettant en doute la place de la technologie dans une vie sociale saine.
Ce n'était là que la pointe de l'iceberg car, si la technologie a eu dès ses débuts son lot de fanatiques, elle a aussi connu des adversaires passionnés. Quoique partisane, l'Histoire a tout de même retenu la révolte des Luddites – du nom de leur contestataire en chef, Ned Ludd – des travailleurs anglais qui détruisirent des machines qu'on avait amenés dans leur atelier de tissage pour « faciliter » leur travail.
Cette révolte était-elle seulement due à la peur de perdre un emploi, ou y avait-il une raison plus profonde, plus obscure, comme le ferait penser la fascination qu'elle a générée et continue de générer de nos jours dans certains milieux ?
Sans aller jusqu'à ces extrêmes, on peut tout de même noter qu'il y a toujours eu de la méfiance envers ces innovations technologiques, avant qu'elles ne soient adoptées par la « force des choses » – et surtout par les nouvelles générations. On met généralement ces résistances sur le dos d'un « conservatisme irrationnel » et on projette ce problème sur de vieux paysans réactionnaires qui « ne comprennent rien au monde ».
Mais y a-t-il seulement quelqu'un qui comprend vraiment ce qui se passe ? Y a-t-il un conducteur à cette machine « qu'on n'arrête pas » qu'est le progrès ?

L'obscurantisme scientifique

Je souhaite exprimer là une révolte profonde contre les vulgarisateurs scientifiques qui tentent de montrer la science de manière favorable, en redoublant d'efforts pédagogiques et en racontant de « belles histoires » sans jamais expliquer vraiment comment

« avance » cette Science qui est supposée faire la fierté de l'homme et être l'apogée de la Création.
On nous présente la Science comme une conquête progressive de la connaissance et donc le scientifique comme un être passionné ayant un profond contrôle de ce qu'il étudie. En réalité, la Science – telle qu'elle est pratiquée depuis le début de l'ère industrielle – « progresse » de manière presque barbare, par une succession d'essais et d'erreurs jusqu'à obtenir quelques résultats.
Le « génie » génétique consiste, grosso modo, à bombarder des particules sur des brins d'ADN jusqu'à obtenir quelques croisements intéressants. Il y a bien, à la base, quelques hypothèses, quelques analyses, mais plus vite sont accomplis ces essais-erreurs, plus vite on obtient des résultats et c'est pourquoi l'essentiel de l'argent des « recherches » est dépensé à développer des machines pour effectuer ce travail plus rapidement.
Et, bien sûr, les fondements théoriques de ces pratiques – l'idée que la vie est « encodée » dans de l'ADN, par exemple – ne sont qu'hypothèses de travail, contestables et contestées sous bien des aspects. On pense au final ce qui nous arrange, comme on peut le voir clairement en ce qui concerne la nanotechnologie qui est vulgarisée comme étant un « assemblage d'atomes sous forme de mini-robots », alors que cela fait près d'un siècle que la physique quantique reconnaît que le fondement de la réalité est immensément plus complexe que la vision atomiste, passant d'ondes à particules suivant ce qu'on y cherche. La plupart des « photographies » qu'on nous montre sur ces recherches sont en fait modélisées par ordinateur à partir de données mathématiques !

Quiconque écrit sur la place de la Science dans la société est franchement hypocrite s'il ne reconnaît pas qu'elle avance dans un flou absolu et qu'aucun scientifique ne sait vraiment quelles forces il manipule. Et ne parlons pas non plus des millions d'animaux sacrifiés sur son autel, ni des innombrables hybrides abjects qui naissent pour chaque « erreur » du génie génétique.[2]

Le « Siècle des Lumières » a initié, en fait, une période de profond obscurantisme et, à force de baigner dans cette ombre et cette confusion, nous avons fini par la considérer comme « normale ».

Bien sûr, reconnaître profondément ces faits n'est pas aisé car, alors, s'effondre l'image de l'homme tout-puissant, du scientifique conduisant sagement l'humanité vers un monde meilleur, et puis les milliers de contes de fées scientifiques qui nous ont peut-être émerveillé dans notre enfance.

Ce qu'il importe de retenir, c'est que si les scientifiques ne savent pas vraiment ce qu'ils créent, s'ils se contentent de vagues hypothèses, alors il est normal et sain que la population – à qui ces innovations sont destinées – soit méfiante. Même si la plupart sont athées ou placent Dieu bien au-dessus de ce monde, il en reste tout de même quelques-uns pour ressentir le caractère sacré de la Nature et pour savoir qu'on ne joue pas avec elle sans conséquences.

De toute façon, si un shampooing a nécessité le sacrifice « scientifique » de milliers de vies animales, si la moindre puce de téléphone portable produit des kilos de déchets pour sa fabrication[3],

[2] Selon les statistiques officielles, il y aurait à travers le monde 115 millions d'animaux enfermés dans des laboratoires, attendant sous la lumière des néons une mort des plus atroces.

[3] On se référera à l'étude très fournie de *Pièces et Main d'Œuvre* sur ce sujet

on pressent qu'il y a un problème et que le monde lumineux de la technologie est construit sur des bases tout à fait obscures. (On peut alors peut-être comprendre pourquoi cette intrusion technologique a généré, malgré les promesses enthousiastes d'un paradis futur, des réactions violentes de rejet.)

Je ne cacherai pas que j'ai côtoyé un temps des activistes passionnément anti-technologie. Certains, mis face à cette horreur, finissaient par penser que la méthode employée par Unabomber était la seule qui puisse encore se targuer d'être « morale ». Ils étaient mis face à un monstre qui détruisait tout ce qui était cher à leurs yeux, et ils ne rêvaient que de le détruire…

Mais le problème est plus compliqué qu'à l'époque des Luddites, car nous sommes aujourd'hui dans ce « monstre » et si nous arrivions hypothétiquement à le détruire, nous risquerions de nous détruire nous-mêmes. Par cette image, je ne souhaite pas seulement rappeler notre dépendance au système industriel mondial pour notre survie – problème insoluble en lui-même et qui est plutôt décourageant si on le prend de ce côté – mais surtout introduire le fait plus difficilement discernable qu'à force d'utiliser des machines, nous sommes en partie « devenus des machines » (au sens métaphorique ou du moins psychologique du terme) et il n'est pas sûr que nous soyons aptes à reconstruire une société harmonieuse si ce « système » – tant haï par certains – venait à s'effondrer.

J'ai connu dans ma vie une personne qui affirmait haut et fort qu'il valait mieux d'abord tout détruire avant de chercher à reconstruire. C'était la personne la plus asociale et arrogante que j'ai

méconnu : *Le portable, gadget de destruction massive*, juin 2005, Grenoble.

jamais côtoyée. Sa rencontre traumatisante m'a fait profondément rejeter ce courant de contestation par la violence, heureusement avant que je m'y investisse. Comment pouvait-on dire agir pour le bien tout en étant si détestable avec les autres ? Je ne pouvais tout simplement pas imaginer quel type de monde il aurait créé s'il en avait eu le pouvoir.

J'ai, depuis, pris le parti – d'abord inconsciemment, puis plus clairement et ce livre en est l'aboutissement – qu'il fallait d'abord chercher à s'harmoniser avec les êtres qui nous entourent, construire ce à quoi notre cœur aspire et, à ce moment, la technologie ne sera plus en aucune manière indispensable. Même si une partie de l'humanité reste paralysée dans cette impasse, cela ne nous influencera plus car nous aurons avancé.

Mais cela demande de se changer, d'être à l'écoute des autres, de devenir flexible dans ses relations… et ça, je crains que ce soit la dernière chose que les êtres humains veuillent faire à une époque où les mondes virtuels leur permettent de vivre confortablement avec leur ego, avec leurs rêves, sans être jamais vraiment confrontés à qui que ce soit d'autre…

La dépendance technologique

Si j'ai choisi de m'en prendre, dans ce livre, non pas au nucléaire, aux OGM ou aux nanotechnologies mais aux technologies de télécommunication, c'est que si les premières génèrent une pollution physique considérable et mettent en péril l'environnement, ces dernières, en s'érigeant en intermédiaire omniprésent, polluent les échanges humains de manière considérable, même si cela est difficilement détectable.

J'ai l'intime conviction que le problème écologique ne peut être réglé qu'en s'intéressant à l'écologie dite « humaine », que j'ai choisi de nommer écosophie. Si avec l'écologie, c'est l'homme qui essaie de « sauver » la Nature, avec l'écosophie c'est la Nature qui indique à l'homme comment se « sauver » lui-même en rétablissant des bases de vie naturelles. L'écosophie ne considère pas l'environnement comme quelque chose d'extérieur à nous, mais comme étant en intime relation avec notre vie intérieure.

Cependant, les technologies sont un obstacle majeur à cette régénération du tissu social – ô combien nécessaire – car elles permettent, presque toutes, de nous affranchir de nos semblables. Pour prendre rapidement quelques exemples : la voiture et son cousin des champs, le tracteur, ont détruit en quelques décennies toute l'économie rurale, et donc avec elle, la vie sociale des campagnes. La radio, en fournissant toute la musique qu'on souhaitait à domicile, a éliminé le besoin de se rencontrer autour de la musique. (A une époque, la majorité des gens jouaient d'un instrument.) L'effet de la télévision a été pire encore. Et maintenant Internet permet à chacun de vivre « librement » la vie qu'il veut, avec qui il veut, sans plus aucune contrainte sociale.

Comment se fait-il que la contestation contre les technologies « sociales » est incomparablement moindre que celle contre le nucléaire ou les OGM ? Je crois que ce n'est pas seulement parce que les effets néfastes sont plus difficiles à déceler mais surtout parce qu'on touche ici à la sacro-sainte liberté individuelle. En les remettant en cause, on risque de passer nous-mêmes pour les tyrans.

Je tiens à préciser d'emblée – pour ceux que cela inquiète – que je n'ai aucune intention de me lancer dans une campagne politique

contre Internet. Je ne cherche pas ici à convaincre « d'arrêter Internet », mais à aider à comprendre quels sont les effets de son utilisation, afin que chacun puisse faire un choix conscient, en ayant toutes les cartes en main.

Je suis, pour ma part, scandalisé par la campagne qui a été menée mondialement contre la cigarette. Ce n'est pas en étant contraint – par la culpabilité, la peur et les interdictions – d'arrêter cette pratique qu'on comprendra la raison, tout individuelle, qui pousse à fumer. Cela ne fait que générer de la frustration et reporter le problème ailleurs, souvent en le compliquant. C'est un désastre au niveau psychologique, et pas seulement à cause du message contradictoire entre les publicités et les incitations horribles à arrêter.

Ce qui est aberrant – et symptomatique de notre temps – c'est que malgré les milliards dépensés dans la lutte contre le tabagisme, jamais personne n'a pris la parole dans les médias pour expliquer pourquoi les gens fument. C'est comme si on les prenait pour des imbéciles qui agissent sans raison ! Si on leur disait que l'effet du tabac est de nous protéger de notre environnement, qu'il diminue la sensibilité par rapport aux autres – comme on peut le sentir chez les « vieux fumeurs » qui ont comme une « carapace » autour d'eux – ils pourraient chercher en eux ce qui les induit à adopter ce comportement extérieur et éventuellement trouver la force pour être avec les autres sans se sentir agressés…

En ce qui concerne les technologies de télécommunication, mon but est, comme je l'ai dit au début, de les faire comprendre de l'intérieur car c'est seulement de cette manière qu'on peut éventuellement s'en détacher – si on le veut bien. Cela va demander un type de lecture particulier, avec de fréquents retours sur soi, ce

qui n'est pas toujours évident. Je propose ici une véritable réflexion, c'est-à-dire un miroir de mon cheminement intérieur qui puisse éventuellement se réfléchir sur celui des autres, et les aider à avancer plus rapidement.

Je ne cacherai pas que ce chemin a été long pour moi, de 3 à 5 ans suivant le point de vue. Cela ne fait que quelques mois que je peux me passer d'ordinateur sans aucun regret ou sentiment de frustration, et l'utiliser vraiment comme un outil quand je dois rédiger quelques textes. Lorsqu'on entend que je ne vais plus sur Internet sauf en cas d'extrême nécessité, on me prend pour un extrémiste, mais il m'a fallu beaucoup de temps et de patience pour en arriver là.

J'étais au début extrêmement dogmatique dans mes idées, ce qui rendait ma compagnie très pénible pour mes proches. A cette époque, je me suis rendu à plusieurs reprises dans des rassemblements anti-technologie mais, ce qui est amusant, c'est qu'il me fallait toujours revenir chez moi après une ou deux semaines car je me sentais trop mal, trop « aliéné » loin de mon ordinateur.

Ce n'était pas vraiment de l'hypocrisie (!) ; disons que j'avais bien vu les effets néfastes des technologies sur la société, il ne faisait pas de doute qu'elles étaient un facteur majeur du « désenchantement du monde », mais je n'avais encore rien compris des effets intérieurs d'Internet. Je ne voyais pas ce qui faisait que je me sentais si bien devant mon ordinateur, j'étais encore totalement inconscient de moi-même. Je pouvais adopter une position idéologique dure, mais cela ne m'aidait pas à comprendre – bien au contraire !

Peut-être est-il nécessaire d'un point de vue psychologique de passer par ces périodes passionnelles, peut-être doit-on se révolter contre le mensonge avant de pouvoir trouver soi-même la vérité.

UNE TECHNOLOGIE PLUS QU'UN OUTIL

Lorsqu'on remet en question l'utilité des technologies, les gens pensent bien souvent qu'on contesterait même l'utilisation du marteau, du feu et de tous ces autres outils qui permettent à l'homme de façonner son environnement – qu'on inciterait donc à un retour au mythique « homme des cavernes ».

Mais comme son étymologie l'indique, une technologie est beaucoup plus qu'un outil, elle est un ensemble de techniques et de machines qui marchent suivant une même logique. Par exemple, la biotechnologie, ou génie génétique, c'est avant tout l'idée que la vie est définie par l'ADN, puis secondairement les outils pour analyser et modifier cet ADN.

Bien souvent, cette logique, quoique fonctionnant et donnant des résultats sur un certain plan, a des effets tout à faire dévastateurs sur d'autres plans. En ce qui concerne le génie génétique, quoique nous ne prétendions pas connaître les mystères de la Vie, il nous semble évident, comme pour beaucoup d'autres, que sa logique est réductrice et dangereuse.

Sans doute les scientifiques qui vivent dans cet univers le trouvent-ils parfaitement cohérent, mais c'est justement à ce moment qu'ils peuvent être le plus hypnotisés par la logique, et qu'il peut être le plus difficile pour eux de cerner les vérités les plus élémentaires. On ne peut forcer un autre à abandonner une logique, mais on peut tout du moins avoir l'intelligence de soi-même la dépasser afin de ne plus être dupe de ses discours « d'experts » et de se donner le droit d'imaginer la vie d'une autre manière.

Nous ne contestons donc pas à l'homme le droit d'être le créateur de son propre destin. Bien au contraire, si nous nous révoltons contre la technologie, c'est précisément parce qu'en voulant gérer tous les aspects de la vie, elle est en train d'éliminer toute possibilité de véritable créativité, c'est-à-dire d'une créativité qui n'est pas juste abstraite, virtuelle, mais qui puisse avoir une influence réelle sur notre vie et sur celle des autres.

En tout cas, s'il y a parmi mes lecteurs des êtres qui se sont embourbés aussi profondément que moi dans les marécages d'Internet, je recommande de rester souple. Si la communication doit devenir naturelle, la désintoxication doit l'être aussi.
Le but n'est pas de s'imposer des restrictions frustrantes, mais de s'observer et surtout de retourner vers la vraie vie avec toujours plus d'intensité. A la fin de ce processus, il ne doit plus y avoir aucune envie de gâcher le temps qui nous a été donné de vivre et Internet semblera d'une utilité très relative quel que soit le nombre de distractions et d'informations qu'on y trouve.

Comprendre pour choisir

Les technologies nous sont vendues comme des moyens d'acquérir une plus grande liberté, mais on constatera que leur utilisation-même élimine de grands domaines sur lesquels nous avions autrefois le choix. En « simplifiant la vie », elles la réduisent également. En effet, toute technologie suit une logique rigoureuse, qui est gravée dans le mécanisme même qui la constitue. Elle est le reflet de la pensée de ses créateurs.
Il en est qui pensent qu'Internet, quoiqu'étant un facteur de passivité et d'isolement, peut être détourné pour devenir un outil convivial, voire révolutionnaire. Mais quoiqu'on fasse sur la toile, quoiqu'on y dise, Internet reste à la base un moyen d'échanger des 0 et des 1[4] et, comme nous le verrons au chapitre suivant, cela a

[4] En informatique, les nombres et les lettres sont réduits à des séries de 0 et de 1. Par exemple, 15 se « traduit » par 1110. Cela facilite le traitement des données par circuit électrique. De même, les logiciels sont une longue suite de choix de type « ou bien, ou bien ». Toute l'informatique est donc conditionnée par cette logique purement *binaire* et cela a des conséquences majeures.

pour effet de réduire énormément le canal de communication, et donc de vie.

Si les débats autour de la technologie ont toujours tendance à tourner autour du tout ou rien, c'est précisément parce qu'en acceptant d'utiliser une technologie, on doit accepter implicitement toute la logique qui lui est sous-jacente. Notre liberté est plus que jamais celle du consommateur qui, au bout de la chaîne de production, n'a plus que le choix entre une variété de produits accomplissant les mêmes fonctions.

Peut-être pourrait-on inventer d'autres technologies, avec d'autres logiques, qui soient « conviviales », c'est-à-dire, selon la définition d'Ivan Illich[5], qui prennent en compte l'être humain. Mais il faudrait déjà être bien sûr de comprendre ce qu'est l'être humain, ses aspirations profondes et sa plus haute raison d'être... Sinon, on risquerait de s'enfermer dans une prison plus subtile encore.

Ce que je propose pour ma part, c'est d'aller extraire la logique intégrée dans les technologies de télécommunication – logique qui est souvent inconsciente – et de regarder si elle correspond au domaine infiniment varié qu'est la vraie vie. Je crois que c'est seulement ainsi que le fossé entre les « pro » et les « anti » pourra être comblé, ainsi que celui entre les générations qui se comprennent de moins en moins au fur et à mesure que les innovations transforment les jeunes.

On ne peut pas se passer immédiatement et totalement de ces technologies, mais en faisant pas à pas, par la compréhension profonde, le chemin qui nous a conduits à cette impasse, on pourra éventuellement rectifier le tir et commencer à recréer une société

[5] *La convivialité*, Ivan Illich, Seuil, 1973

qui soit accordée avec les lois naturelles. Je ne pense pas que cette nouvelle société aura besoin de machines – qui, par leur nature minérale, ont toujours tendance à cristalliser les choses – mais il faudra réinventer une contrepartie « sociale » pour chacun des apparents avantages qu'offrent actuellement les technologies. Ce qui est un travail de titan.

Le but n'est pas de s'immobiliser dans l'austérité, ni de passer ses journées dans la rêverie en espérant y atteindre quelque chose, mais au contraire de reprendre fermement en main notre liberté d'action, qui est sur le point d'être totalement accaparée par les machines et leur « progrès qu'on n'arrête pas ».

Quel type de vie peut-il se construire en dehors du monde de la technologie ? Il n'y a pas pour cela de réponses toutes faites, car si les machines ont tendance à tout uniformiser dans une même logique binaire, la Nature, elle, offre un épanouissement des plus variés à ceux qui acceptent de se conformer à son cadre et de se mettre sous son aile protectrice.

UN MONDE DE BRUITS ET DE MALENTENDUS

Si un sondage était fait dans lequel on demandait aux personnes interrogées quelle est, selon elles, la cause de l'aggravation des problèmes dans le monde, on obtiendrait sans doute des réponses très variées – trop variées peut-être, indiquant que chacun à une « théorie du moment », une explication temporaire sur ce sujet mais que, globalement, tout le monde est dans le flou.

La situation mondiale semble de plus en plus confuse et on ne sait même pas si on doit en vouloir aux politiciens de ne pas réussir à mettre de l'ordre. Mais ces problèmes de politique internationale nous concernent-ils ? Mis à part le « droit de regard » encouragé par les médias, quelles influences avons-nous sur ces processus complexes ?

Je ne souhaite pas minimiser les atrocités qui se passent à travers le monde mais, à mon avis, si nous avons un désir sincère d'apporter une contribution positive, il faut d'abord s'occuper de notre environnement immédiat, ce sur quoi nous avons une réelle prise. Il faut revenir à la réalité, à notre réalité : voilà une idée fondamentale sur laquelle nous reviendrons.

Penser aux guerres, au terrorisme, au désastre écologique peut générer des sentiments d'angoisse, de tristesse ou de colère, mais ce qui nous affecte le plus profondément et le plus durablement –

soyons honnêtes – c'est notre vie quotidienne, les interactions que nous avons avec nos proches et tout ce qu'elles impliquent en termes de drames.

Ce n'est pas là une critique, mais un simple constat. Il est tout à fait normal et sain d'être plus préoccupé par ces choses intimes, car elles font partie de notre vie intérieure, alors que les problèmes lointains n'ont d'influence sur nous peut-être uniquement que parce que les médias, et en particulier la télévision, envahissent notre psychisme d'images fortes – images auxquelles nous ne pouvons que réagir pour garder un semblant de santé psychique.

La disparition de la parole

Or, si la situation mondiale évoque un sentiment de désordre généralisé, cela n'est rien comparé à notre vie sociale, à nos relations qui sont souvent tout à fait désastreuses. Il y a, certes, peu de conflits ouverts mais les tensions s'amplifient. On craint de plus en plus la rue, mais même au sein de notre famille, avec nos amis, nos collègues, les tensions et les « non-dits » s'accumulent.

Les « non-dits » : le mot a été lâché, et avec lui une idée qui est, de nos jours, souvent avancée : tout le problème vient d'un manque de communication. Si je soutiens cette idée, ce n'est toutefois pas dans le sens où elle est généralement admise.

Le mot « communication » est ambigu, compliqué, cela d'autant plus depuis qu'on en a fait un fer de lance de la « société de l'information ». En mettant en contraste télécommunication et communication naturelle, j'espère démontrer par la suite ce qu'est réellement la communication, et ce qui n'en est que l'apparence.

Il ne fait pas de doute que la parole est l'une des fonctions les plus précieuses qui nous ait été données, et aussi celle qui est la plus

spécifiquement humaine. Utilisée de manière juste, elle permet de partager des visions, d'éclaircir des points de vue, de clarifier des situations. Elle permet aux gens de dépasser leurs propres opinions et de transcender les différences en les remettant dans leur juste contexte.

Elle est un facteur d'harmonie mais aussi et surtout, elle peut unir les hommes autour d'un objectif commun. Ainsi, des liens peuvent être tissés qui ne sont pas « contraints » – comme c'est le cas, d'une certaine manière, avec des collègues de travail ou la famille – mais qui sont consentis librement, afin de réaliser un idéal partagé.

On pourrait presque considérer la parole comme le moteur et l'arrière-plan de toute civilisation saine, vraiment sociale. Elle anime les hommes, leur fournit des mythes, des promesses, des contrats, des idéaux – toutes ces choses qui donnent vraiment un sens à la vie, qui lient l'instant présent à un futur encore à écrire.

La parole est certes aussi un facteur de guerre et de division, elle peut être porteuse de mensonges et de calomnies, mais il n'en reste pas moins que, sans son pouvoir de donner une direction intérieure, on reste nez à nez avec des questions d'ordre secondaire, telles que la survie économique ou la recherche d'un hypothétique bien-être. Cela ne nourrit pas l'âme et ne permet pas de construire une civilisation.

Très simplement, la parole est ce qui relie les hommes. Sans elle, ils resteraient isolés dans leur bulle, ne comprenant rien des autres êtres qui les entourent et n'ayant même pas un idéal cohérent pour agir. Cet état très particulier mêlerait une sorte d'immobilisme, d'errance et d'angoisse sourde.

Je crains malheureusement que ce soit très précisément ce vers quoi nous nous dirigeons en tant que société. Pour moi, il ne fait nul doute que la coupure du dialogue est réelle et généralisée et qu'elle est induite par les nouvelles technologies de télécommunication. Car, comme je vais tenter de le montrer maintenant, ces dernières ne permettent pas de transmettre la parole dans son entier, mais seulement une vague copie.

Un canal de communication réduit

Beaucoup de gens croient qu'ils communiquent à distance comme les êtres humains ont communiqué depuis des milliers d'années, mais ils sont victimes d'une terrible illusion. Ils pensent qu'en s'exprimant clairement et sincèrement, leur message sera reçu, mais le pouvoir magique des mots est extrêmement réduit par sa numérisation – et cela a de lourdes répercussions.

Des personnes plus mûres, qui ont vécu avant l'arrivée du « tout-telecom », peuvent sentir intuitivement que la communication via un médium comme Internet est biaisée, voire inexistante. La plupart n'utilisent d'ailleurs ce dernier que ponctuellement, pour des affaires précises.

En revanche, les générations plus jeunes qui sont « nées » dans ces nouvelles technologies, avant d'être confrontées à la réalité sociale, se font prendre au jeu. Alors qu'il y a 10 ans, ce n'était que des pratiques très marginales, aujourd'hui, parler avec ses amis par Internet, échanger de la musique, jouer en réseau est devenu la norme. Beaucoup de parents s'inquiètent du fait que leurs enfants passent tout leur temps libre devant un écran, sentant qu'il y a quelque chose de faux et même de dangereux, sans pouvoir pour autant l'expliquer. (Cela serait pourtant capital pour les aider.)

Il est pourtant un fait, assez largement connu, qui devrait nous mettre la puce à l'oreille. Des scientifiques ont montré que 80% du contenu d'un message passe par les gestes, la mimique, la posture et toutes ces petites choses que l'on remarque inconsciemment et qui nous permettent de comprendre qui est l'autre et ce qu'il exprime.

Par exemple, au cours d'un entretien d'embauche, deux candidats pourront exprimer la même chose quant à leurs capacités, mais un employeur avisé pourra ressentir la personne pour laquelle ses mots ont une plus forte résonance ou, au contraire, celle qui ne les utilise que pour tromper et séduire. C'est une évidence et c'est pourquoi les entretiens se font toujours face à face.

Admettons qu'un employeur soit assez inconscient pour recruter ses collaborateurs par e-mail. Il n'aurait alors plus qu'un dixième du message originel pour se faire une idée car, toujours selon ces mêmes études scientifiques, sur les 20% restant, la moitié est indiquée par le ton de la voix, le rythme du propos et l'accentuation.

De plus, l'intuition fonctionne sur la globalité, et c'est plus souvent un petit geste qui va nous renseigner sur la personne, ses intentions, etc. Si l'employeur ne voit que des caractères noir sur blanc – des 0 et des 1 – il va devoir faire un choix arbitraire, basé sur un mélange de préjugés et de normes abstraites, mais sans rapport avec le réel.

Reconnaissons tout de même que, pour les données purement factuelles, cette perte n'a pas d'importance. Si un employeur veut savoir quel niveau d'études un candidat a atteint, il n'est pas gênant que son CV soit transmis par e-mail... ou par pigeon voyageur ! Les données brutes restent inchangées.

Mais en ce qui concerne la communication vraiment humaine, celle qui a de l'importance pour notre vie intérieure et pour notre relation avec les autres, l'utilisation d'Internet est désastreuse. Trier des CV par niveau d'étude, une machine peut le faire automatiquement, mais si on compte sur elle pour reproduire les émotions que nous ressentons en écrivant un message, nous sommes dans l'erreur !

Tout ce que nous pouvons ressentir en nous exprimant – les hésitations, les soupirs, les sourires – tout cela est irrémédiablement perdu dans l'ordinateur qui ne peut comprendre que des lettres, elles-mêmes transformées en 0 et en 1 (et qu'on ne me parle pas des smileys[6] figés qui amplifient justement cet aspect superficiel de la télécommunication !)

Le problème de l'interprétation

De l'autre côté du « fil », un utilisateur qui consulte un e-mail quelques heures ou jours plus tard n'a plus qu'à deviner l'intention du message. « Était-il fâché en écrivant cela ? Son smiley est-il ironique ? » Toutes ces questions n'auront jamais de réponse.

Est-ce que j'exagère ? Faites-en l'expérience ! Imprimez un e-mail qui a un caractère assez personnel – par exemple, le compte-rendu d'un ami qui est en train de faire un long voyage – et regardez-le attentivement. Que voyez-vous ? Pour moi la réponse est claire : je vois une suite de mots, mais je ne sais pas s'ils veulent dire ceci ou

[6] Le plus basique des *smileys* est une tête jaune qui sourit, mais il peut se décliner sous d'innombrables formes. On les appelle aussi « émoticons » pour indiquer qu'ils sont censés marquer une émotion particulière.

cela. Je n'ai aucune prise avec la personne, alors qu'une lettre manuscrite laisse déjà des traces.
Bien sûr, si je connais bien la personne, je peux interpréter son message plus facilement. Je connais son profil psychologique, ses réactions, ses expressions. Son image revient à mon souvenir. Mais peut-être a-t-elle changé au cours du voyage ? Espérons que ces expériences l'ont transformée, mais quoi qu'elle dise par e-mail, on ne le saura qu'à son retour !
On voit donc que la communication par e-mail opère une distanciation, non seulement dans l'espace mais également dans le temps. Elle crée un « tampon », ce qui a des côtés agréables – on peut répondre aux e-mails où on veut, quand on veut – mais qui génère également d'innombrables problèmes.

Par exemple, je reçois un e-mail de mon patron et j'ai l'impression qu'il est fâché contre moi, même s'il ne l'exprime pas. Ne pas l'avoir eu en face me rassure, je suis content que l'ordinateur n'ait pas transmis les émotions. Voilà un avantage ! Mais cela me ronge quand même et toute la matinée je m'inquiète de savoir ce qu'il va me dire, je prépare des excuses dans ma tête, c'est plus fort que moi ! Et puis, il arrive et, en un clin d'œil, je sais qu'il ne m'en veut pas. La communication, quoique non-verbale, est instantanée ! Et le problème s'évanouit…
Ai-je interprété son message négativement, selon mes craintes habituelles de faire mal ? Ou peut-être a-t-il déjà digéré mon erreur, peut-être avait-il écrit son e-mail sur un coup de tête ? Heureusement que je n'ai pas essayé de me justifier par e-mail, ce qui n'aurait que créé des malentendus supplémentaires !

Cet exemple peut sembler arbitraire, voire insignifiant par rapport aux « innombrables avantages de l'e-mail », mais il se produit pourtant des milliers de fois par jour au sein des entreprises. Et une quantité incroyable d'énergie est gâchée à régler des problèmes qui n'existent même pas ou qui auraient pu être réglés en quelques secondes par un contact direct ou même un simple coup de téléphone.
Une étude faite récemment (août 2007), en Suisse, a montré que la « mauvaise gestion des e-mails » faisait perdre, sur l'ensemble du pays, 8,55 millions d'heures de travail par semaine ! « Sur un an, c'est presque un mois de travail par personne qui est perdu », conclut la Fondation Suisse Productive qui a réalisé cette étude. Ce problème n'est donc pas fictif !

L'illusion de l'efficacité

Nous nous attaquons là à l'une des trois promesses majeures des nouvelles technologies de télécommunication : l'efficacité. Des milliers de publicités ont été produites pour vanter un nouveau concept d'entreprises « mobiles », qui gèreraient toutes leurs activités par le biais d'e-mail, de bases de données, etc. – des entreprises fluides et rapides comme le vent.

Et pourtant, maintenant que toutes les grandes entreprises ont suivi l'exemple des start-up en transférant une grande partie de leurs activités sur réseau, force est de constater qu'il en émerge un chaos incroyable, que les gens ne se comprennent plus, qu'il n'y a que malentendus sur malentendus. Toutes les personnes que j'ai interrogées sur ce sujet ont fait le même constat.

E-MAILS : MINIMISER LA CASSE

J'espère avoir fait comprendre que l'e-mail est un des pires moyens pour communiquer de manière efficace. Toutefois, si pour une raison ou une autre, vous êtes contraints d'en faire usage, voici quelques conseils pour minimiser les pertes d'énergie :

Imprimer l'e-mail. Cela permet de lire le message à tête reposée et diminue la tentation de répondre sur le coup. Éventuellement, laisser un peu de temps avant de répondre. Cette temporisation est saine et naturelle, et n'a rien à voir avec la distanciation dans le temps que provoque l'e-mail.

Écrire la réponse sur une feuille. C'est une technique qui peut paraître un peu extrême mais qui est, je crois, nécessaire lorsque nous avons quelque chose d'important à transmettre. Avec l'ordinateur, on peut écrire vite, faire des changements, mais c'est au prix d'une perte de l'essentiel.

Faire attention aux mots. Les gens sont susceptibles, il faut un peu anticiper leur réaction pour leur propre bien-être. Pas de provocation ! Je crois toutefois que cela n'a pas besoin d'être une prise de tête si on est soi-même calme intérieurement.

Rester objectif. Être le plus factuel possible et éviter de mettre une quelconque sentimentalité dans le message. (Elle ne passera pas ou sera mal interprétée). S'il y a un conflit, potentiel ou réel, privilégier le téléphone ou le contact direct.

Savoir que l'on ne sait pas. La clé pour éviter les pertes d'énergie. Cela règle tous les autres problèmes. Et pourtant, il est ô combien difficile de ne pas se faire prendre encore et encore dans cette illusion !

Un ami qui travaille dans le monde de l'informatique depuis ses débuts m'a ainsi dit qu'une secrétaire autrefois, pouvait taper près de 30 lettres par jour, alors qu'aujourd'hui il est bien difficile d'en produire plus de 3 ou 4, et cela malgré toutes les améliorations que l'on connaît en matière de traitement de textes.

Pourquoi ? Parce que la secrétaire moderne doit régler des dizaines de malentendus par e-mail, que chaque lettre ou e-mail doit être écrit avec précaution pour ne pas être mal interprété par les clients très susceptibles avec les mots. Il faut corriger et corriger encore, améliorer un peu le formatage et puis, pour confirmer, essayer d'atteindre le patron qui bien sûr est toujours « mobile » !

Mentionnons en passant, l'effroyable problème que sont les interruptions dues au téléphone, que l'on est maintenant censé avoir sur soi nuit et jour. Certes, on est libre d'interrompre n'importe qui dans son travail pour lui poser une question ou lui demander un service, mais en retour, il nous interrompra également. Cette liberté-là est donc à double tranchant !

Plutôt que nous laisser faire une chose après l'autre, le téléphone tend à tout amalgamer, précisément parce qu'on veut faire les choses le plus vite possible. Ce n'est pas un hasard si tous les grands patrons ont une secrétaire pour temporiser les appels… C'est le bon sens même.[7]

Peut-on dire qu'une communication est efficace quand on doit constamment attendre, repousser la résolution des problèmes ou,

[7] Cette tendance à l'amalgame s'affiche aussi avec les cadres qui prennent leur ordinateur portable pour travailler dans le train, au café, dans leur salon, et qui deviennent incapables de mettre des priorités dans leur vie. Selon des estimations récentes, il y aura d'ici 2011 plus d'un milliard de travailleurs « nomades ».

au contraire, être interrompu par d'autres problèmes ? On s'habitue certes à ce décalage dans le temps, à cette confusion des priorités et des espaces, mais il n'est pas très sain que des affaires restent bloquées dans des câbles, sur des ordinateurs et finalement dans notre cerveau, vu qu'on est obligé de garder l'ensemble en tête.

Non seulement la communication par machines interposées amène de la confusion et des malentendus – à cause de la perte de données – mais en plus, elle est lente. Les problèmes s'accumulent et ne semblent jamais vraiment se résoudre. Voilà la situation de chaos et d'incertitude à laquelle tant de gens dans le monde du travail sont en train de s'habituer.

Des plans rigides

Nous avons pris l'exemple des entreprises pour nous attaquer à la première promesse de la télécommunication, à savoir l'efficacité, car bien sûr il n'y a pas plus pragmatique qu'une entreprise qui doit assurer un certain chiffre d'affaire.

Et loin de nous l'idée que les entreprises ne trouvent pas une certaine productivité au milieu de ce désordre ambiant. Elles doivent muter, s'adapter et elles le font avec plus ou moins de succès, mais c'est toujours au détriment du « facteur humain ».

Ainsi, des logiciels de plus en plus perfectionnés gèrent le flux des messages au sein des entreprises et des « codes de conduite » réduisent les malentendus. Un certain ordre émerge, mais il n'empêche que les individus se trouvent de plus en plus cloisonnés et incapables de coopérer de manière vivante et efficace.

Les employés sont de plus en plus sourds et aveugles aux besoins, aux problèmes et au travail des autres, et cela d'autant plus qu'ils

sont haut placés. Mais l'aveuglement n'empêche pas ces supérieurs d'établir des plans toujours plus grandioses et… rigides, qui sont d'autant plus facilement applicables que des machines ont pris en charge l'essentiel des processus.

Nous en arrivons alors aux monstres technocratiques, contre lesquels des générations d'écrivains et de penseurs ont mis en garde, mais que nous ne semblons pas capables d'éviter.

Serrés au milieu des machines, les êtres humains se sentent de plus en plus frustrés, non pas parce qu'ils ne gagnent pas assez d'argent, mais parce qu'ils n'ont plus la possibilité de partager leurs points de vue, de coopérer tant avec leurs collègues qu'avec leurs supérieurs. Ils se sentent isolés, inutiles, contrôlés… Je ne crois pas qu'il y ait à chercher plus loin la cause de la légendaire révolte des « Luddites » dont nous avons parlé précédemment.

Nous avons pris l'exemple des entreprises « modernes », mais il semble que la situation est la même partout : il y a une couche d'ordre superposée à une masse de bruit, de malentendus et de flou, même et surtout, pour les personnes les plus haut placées qui sont censées connaître intimement leur entreprise, leur organisation, leur pays…

Le sourd grondement de la terre

Alors, quelle est la cause de l'aggravation des problèmes dans le monde ? Il y en a de multiples. La réalité n'est jamais aussi simple qu'en théorie, mais je place en premier lieu la perte de la parole – au sens le plus large – car c'est cela qui empêche ces multiples problèmes de se régler une bonne fois pour toutes.

Sans communication véritable, il n'y a plus de dynamique, plus de vie. La société stagne, le silence règne et, tôt ou tard, la Nature

devra relâcher toute cette tension, vraisemblablement par un déchaînement des éléments... Et ces changements seront probablement un soulagement pour les individus qui étouffent dans l'incompréhension générale.

Dès à présent, les êtres les plus sensibles peuvent entendre ce sourd grondement. Leur conscience s'ouvre à ce qu'on appelle la « question écologique », mais qui a en fait des implications bien plus profondes que la dégradation de la couche d'ozone ou le réchauffement climatique.

Mais comment agir face à l'énormité du problème ? Certains se jettent à âme perdue sur Internet, faisant circuler des pétitions, créant des sites Web éducatifs, publiant des statistiques alarmantes. Je ne les juge pas car je suis passé par là, j'ai agi de même. L'intention est bonne, mais quelle en est l'efficacité ?

Et s'ils pensent avoir trouvé un système parfait qui règle la question écologique, n'adoptent-ils pas la même attitude que les chefs d'entreprises qui imposent des modes de fonctionnement rigides à tous leurs employés mais qui, au fond, ne connaissent pas les êtres qui composent l'organisation et qui ne font rien pour relancer chez eux une dynamique positive ?

Dans ce monde de plus en plus fragmenté et bruyant, ces messages peuvent-ils encore être entendus et surtout peuvent-ils mobiliser des individus ? Ou, au contraire, ne font-il qu'ajouter à la masse de confusion ?

Et puis, sommes-nous vraiment sûrs d'avoir cerné le problème dans toute sa subtilité ou nous contentons-nous de concepts superficiels, de slogans faciles, quitte à faire fausse route ? L'alarmisme peut pousser les gens – par peur – à agir ponctuellement, mais c'est une toute autre chose que de les toucher dans le cœur.

L'incertitude, préambule au savoir

Nous voilà arrivés au terme de cette exploration du premier mythe de la télécommunication, à savoir l'efficacité. Si vous m'avez suivi jusqu'ici, peut-être que le monde vous semble plus désordonné et incertain que jamais, et que des solutions peinent à émerger ?

Mais la recherche de vérité passe, je crois, par l'acceptation courageuse des réalités pénibles, avant d'entrevoir une issue. Tant les mystiques que les psychologues ont reconnu la nécessité de cette « traversée du désert », avec le sentiment de porter seul un lourd fardeau... jusqu'à ce que, soudain, la lumière réapparaisse et redonne joie et espérance.

Dans la seconde partie de ce livre, j'indiquerai une voie qui me semble fructueuse pour qu'à terme nous arrivions à nouveau à coopérer entre êtres humains. Mais cette « solution » ne pourra être comprise que si le problème a été appréhendé dans toute sa profondeur.

Or, nous allons justement nous pencher maintenant sur la place de la connaissance au sein de la nouvelle « société de l'information ».

LA CONFUSION DES MOTS, LE FLOU DES IMAGES

Nous vivons une époque tout à fait étrange. D'une part, jamais l'humanité n'a eu accès à autant d'informations : à tout moment, nous pouvoir avoir les dernières nouvelles de la planète, lire un article scientifique de pointe ou télécharger un ouvrage de philosophie. Mais, d'autre part, il semble que nous ayons perdu la connaissance des choses les plus élémentaires, ce qui plonge notre vie dans un brouillard perpétuel.

Une cause première, et assez évidente de cette situation, est que nous en avons trop. Trop d'informations, trop de théories, trop de mots que nous ne pouvons au final plus intégrer dans une vision globale et cohérente. Notre tête est chargée de tellement d'idées et d'images que nous devenons aveugles à la réalité qui nous entoure.

Lorsqu'une personne normalement constituée lit un livre assez dense – par exemple pour les études ou le travail – il y a toujours un moment où elle sent qu'elle en a trop, qu'elle doit aller faire un tour, voir du monde, bref laisser ces informations reposer. On ne pourrait imaginer qu'elle passe huit heures de suite à lire, même si elle est très intelligente et travailleuse.

Cependant, Internet change la donne et nous allons en voir les raisons progressivement. Je peux témoigner, pour ma part, qu'à

une époque je lisais des textes online pendant des nuits entières, emmagasinant de telles quantités d'informations que, même encore aujourd'hui, j'ai l'impression de n'avoir pas tout « digéré ».

Mais ce que je vis actuellement est incomparable à l'agitation qui m'animait lorsque je surfais sur des pages et des pages d'analyses et de théories concernant les problèmes politiques mondiaux, l'écologie ou d'autres aspects du monde moderne. Aux moments les plus forts, cette agitation intellectuelle m'accompagnait vingt quatre heures sur vingt quatre. Si j'allais faire un tour en ville, c'est tout juste si je voyais les personnes qui croisaient mon chemin – et j'étais censé être concerné au plus haut point par les problèmes de société !

Ce qui est remarquable, c'est que ni alors, ni aujourd'hui, je suis capable de restituer la moindre idée de ce que j'ai lu. Je pourrais tout juste donner l'adresse de quelques sites Web sur lesquels je me suis attardé, sans plus.

Je n'ai jamais pu en parler à quelqu'un, en tête-à-tête, de manière claire et calme. Cela prouve bien que ce n'était jamais vraiment clair dans mon esprit. À quelques occasions, j'ai pu faire de longs monologues sur ma « vision » politique, mais je ne parlais qu'à moi-même, je ne faisais qu'extérioriser cette cacophonie incessante qui m'habitait.

Surfer sur l'information

Pourquoi les « connaissances » acquises sur Internet sont-elles si différentes de celles acquises à travers les livres ? N'est-ce pas deux médiums similaires, l'un étant un peu plus rapide et pratique que l'autre ? Non, car il y a deux différences fondamentales.

LA PERTE DE LA LECTURE

Dans ma période Internet, il m'arrivait régulièrement de commander quatre ou cinq livres sur des sujets qui m'avaient intéressé à un moment ou à un autre. J'avais ainsi acquis une collection de près de 200 livres. Mais je n'en ai pas lu un seul dans son intégralité.

Je plaisantais souvent sur le fait que je lisais une dizaine de livres simultanément. Mais je ne les lisais pas vraiment, je me contentais de prendre un passage au hasard, puis de passer à un autre. Ces livres, je les lisais de la même manière qu'on surfe sur Internet.

Ce n'est que bien plus tard que je me suis mis à lire des livres en entier, sans interrompre leur lecture par celle d'autres livres. Alors je compris pourquoi cela était si difficile, pourquoi je ne l'avais pas fait auparavant.

Une vraie lecture exige en effet de suivre jusqu'au bout la pensée de l'auteur afin de voir ce qu'il veut nous montrer. Il faut mettre de côté nos lubies idéologiques qui peuvent se révéler très partielles lorsqu'on prend conscience d'aspects plus larges de la réalité. En même temps, elle permet de construire sa pensée avec plus de finesse et ainsi de mieux comprendre celle des autres.

Y a-t-il un risque de se faire « laver le cerveau » ? Je crois que le plus grand danger est de rester enfermé dans notre vision restreinte de la réalité, de rester notre vie entière à la surface des mots, au traitement indéfini des mêmes concepts et des mêmes idées.

Est-ce que quelqu'un est devenu fou – ou débile – suite à une idée qui lui était parvenue ? La folie guette plutôt ceux qui s'attachent rigidement aux mêmes idées et concepts et refusent d'admettre ne pas tout savoir.

Depuis qu'Internet est connu du grand public, les médias ont souvent mis en garde sur le fait qu'il contenait des informations « dangereuses ». Pour ma part, je ne crois pas qu'aucune information soit vraiment dangereuse, nous pouvons toujours la passer au crible de notre discernement et intégrer ce qui résonne en nous, au vu de nos expériences.

En revanche, je crois que ces avertissements dénotent un pressentiment que, sur Internet, on peut dire tout et n'importe quoi. Éditer un livre est un processus long et complexe qui demande beaucoup de temps et d'investissement personnel. C'est justement en révolte contre ce système – jugé inique, injuste – que s'est en partie érigée l'utopie d'Internet. Certes la relative lourdeur du système d'édition n'est pas agréable mais, en contrepartie, elle assure que les livres édités contiennent, en principe, des idées bien réfléchies, bien mûries et bien développées.
Je peux affirmer par expérience que la plupart des textes livrés sur Internet sont écrits par des gens qui tirent leur connaissance uniquement d'autres textes sur Internet, et qui n'ont – sauf peut-être dans le cadre de l'école – jamais lu un livre en entier. Le « danger » provient donc non pas d'esprits franchement malhonnêtes, mais de personnes qui ne savent tout simplement pas de quoi elles parlent et qui se contentent de faire des associations hasardeuses entre les sujets qui leur viennent à l'esprit. Ces textes sont très différents de ceux rédigés par des personnes solidement ancrées dans la vie et qui ont d'abord été publiés « physiquement » avant de passer éventuellement sur le Web.
On peut aisément identifier ces textes d'un genre nouveau par le fait qu'ils sont rarement construits avec un désir de pédagogie.

C'est comme si on devait prendre le fil des pensées de l'auteur « au vol » et essayer de deviner où il veut en venir.
Cette absence de structure, de bases, est compensée par un foisonnement de liens hypertextes vers d'autres pages, que le lecteur est censé pouvoir librement suivre pour « approfondir sa pensée ». C'est le principe du surf, et c'est l'autre différence fondamentale avec les livres « conventionnels ». Historiquement, ce n'est que lorsque les liens hypertextes ont été inventés – en 1989, au CERN – que le World Wide Web (WWW) a vraiment commencé à exister.
Mais ce principe est-il compatible avec le désir d'approfondissement des connaissances où justement, pour reprendre l'analogie, on est censé laisser de côté « le surf, le soleil et les vagues » – aussi plaisantes soient-elles – et plonger dans les eaux sombres de l'incertitude?
En fait, si on peut passer tant de temps à lire sur Internet – en comparaison avec la lecture des livres – c'est précisément qu'à tout moment on peut rebondir sur une idée et repartir de plus belle vers de nouveaux domaines.
Avec un livre, il faut laisser reposer l'information et, en la laissant pénétrer en nous, elle va – par un processus, somme toute, assez magique – faire apparaître de nouvelles associations, de nouvelles connections dans notre territoire intérieur.
Mais avec Internet, les associations sont déjà là, établies par d'autres ! Il n'y a plus de raison d'attendre, on peut se lancer immédiatement sur de nouvelles pistes, la logique peut continuer à se dérouler devant nous à l'infini ! C'est dans ce sens qu'on a pu associer Internet à une sorte de « machine à penser », un « cerveau global » qui permettrait d'explorer sans cesse le savoir humain.

L'information n'est pas le savoir

Mais alors, pourquoi toute cette quantité d'informations ne crée-t-elle pas, au bout du compte, une conscience claire des réalités de ce monde, mais qu'au contraire elle semble nous embrouiller ? Pourquoi est-ce qu'au lieu de nous rendre plus intelligents, plus clairvoyants, Internet semble nous empêcher de réfléchir ?
C'est qu'il y a une confusion incroyable entre information et savoir, une confusion d'autant plus omniprésente qu'elle est à l'arrière-plan de toute l'idéologie de « l'ère de l'information », dans laquelle nous serions entrés au 20ème siècle, laissant derrière nous (ou plutôt à d'autres pays) l'ère de l'industrialisation.

Selon cette idéologie – cette utopie, pour reprendre un terme du sociologue Philippe Breton[8] – le bonheur et la paix sur Terre ne dépendraient que d'un accès plus grand à l'information. Ainsi, il n'y aurait plus de malentendus générateurs de violence, plus d'inégalités dues à l'ignorance, plus de secrets synonymes de pouvoir, et les consciences se libéreraient totalement.
Une des valeurs essentielles de cette idéologie est la propagation du savoir, son partage universel, et bien entendu les outils de télécommunication sont la clé pour manifester cet idéal. Cette « démocratisation de la connaissance » serait, en effet, impossible si des machines n'étaient pas là pour conserver l'information…
Car, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, la distanciation ne s'opère pas seulement dans l'espace, mais aussi et surtout dans le temps. Tout ce qui est exprimé par le biais de ces

[8] Philippe Breton, *L'Utopie de la Communication*, Ed. de la Découverte, 2004

RECHERCHES ET MOTEURS DE RECHERCHE

Un moteur de recherche comme Google est très efficace pour nous aider à trouver les horaires de train ou la date d'un prochain concert. Mais c'est tout autre chose lorsqu'on veut l'utiliser pour faire des recherches sur un sujet théorique.

Il faut d'abord bien comprendre que Google ne fait pas – et ne peut pas faire – d'associations d'idées. Tout ce qu'il fait, c'est retourner des documents qui contiennent un ou plusieurs mots clés. D'autre part, sa base de données est relativement statique et, avec les mêmes mots clés, on retombera toujours sur les mêmes pages, existant parfois depuis des années. Si on prétend vouloir mener une réflexion en utilisant Google, on va donc devoir changer les mots clés jusqu'à ce qu'on tombe sur un document potentiellement intéressant, qui a souvent assez peu à voir avec la recherche initiale.

Mais Google ne peut se substituer à de vraies recherches pour une raison plus fondamentale : lorsqu'on veut comprendre quelque chose, on ne sait pas ce qu'on cherche. On a un pressentiment confus, qui va se dessiner au fur et à mesure de rencontres, de lectures et d'autres événements qui n'ont a priori rien à voir avec l'objet de nos recherches. Et finalement, la connexion se fera, comme une évidence.

Avec Google le processus est tout l'inverse ! On veut en savoir plus sur un sujet précis alors on tape quelques mots clés. On va trouver des textes, sans doute, mais y en a-t-il un seul qui donnera la clé qui nous manque pour avancer ? Ou est-ce que cela ne fera qu'étouffer nos interrogations profondes ?

Toute une idéologie est en train de se construire autour de cette « recherche de savoirs », liée en particulier à l'intelligence artificielle. Mais au-delà de cette utopie, Google & Co ne font qu'indexer des documents de qualité très variable et sont incapables d'indiquer le texte le plus pertinent en ce qui concerne nos intérêts du moment. C'est donc à nous de travailler sur cette capacité de jugement fondamentale de l'être humain.

technologies peut, en principe, être sauvegardé sur des ordinateurs, consultables par quiconque, à tout moment et sur une période infinie. Tout ce qui est exprimé, à un moment donné, dans un contexte donné, peut ainsi être figé pour le bénéfice des autres.

Mais c'est ici qu'il est vital de se pencher sur ce qu'est vraiment l'information. Comme son étymologie l'indique, elle n'est qu'une mise en forme. Chaque individu, chargé d'un vécu et d'une conscience de certaines réalités, peut, dans un certain cadre, une situation donnée, être amené à vouloir utiliser le verbe pour transmettre ce savoir à d'autres.

Il va alors – d'une manière naturelle quoiqu'active, relevant plus de l'art que de la rationalité pure – choisir les mots qui expriment le plus précisément ce qu'il a en lui. Ce processus peut aussi se faire à travers l'art, l'écriture, mais dans tous les cas il y a extériorisation de quelque chose qui est, idéalement, déjà bien vivant en cette personne.

Mais l'idéologie de « l'ère de la communication », bien que logique sur certains plans, ne prend pas en compte cette intériorité. Elle ne s'occupe que de ce qui sort, de ce qui est mesurable (l'output pour reprendre un terme informatique). Quoiqu'elle ne nie pas explicitement l'intériorité, elle se trouve de fait exclue de toutes réflexions sur ce sujet et de toutes les technologies qui ne peuvent, bien sûr, pas la transmettre.

Norbert Wiener, le père de la cybernétique qui établit ses thèses en 1942[9], l'affirma haut et fort : « Tout est communication ». Les

[9] Traduction française: *L'usage humain des êtres humains (Cybernétique et société)*, Norbert Wiener, 10/18, 1962.

organismes vivants et les machines n'existent que dans la mesure où ils communiquent. Ils sont définis par ce qu'ils communiquent au monde environnant. Dès lors, plus les gens parlent, plus ils donnent leurs points de vue, plus la société évite l'entropie[10] et le désordre. Ce que les gens disent n'a pas d'importance, mais qu'ils le disent !

Cependant, plus d'un demi-siècle après que cette idéologie a été formulée, maintenant qu'elle est pleinement mise en œuvre, ne peut-on pas dire qu'au lieu de créer de l'ordre et de la clarté, elle n'a généré qu'une cacophonie de la part de personnes qui, justement, accordent de moins en moins d'importance à leur intériorité, et donc à la justesse de ce qu'ils disent ?

La connaissance nous affranchira

La connaissance est, à mon avis, une des clés pour nous sortir de la situation dans laquelle nous nous sommes mis. Ma réflexion sur la communication naturelle part justement de cette question essentielle : comment parvenir à ce que les savoirs de chacun puissent à nouveau être mis ensemble afin que l'on retrouve l'harmonie et la force de construire ? Mais avant d'envisager une

[10] Norbert Wiener a beaucoup été marqué par la loi thermodynamique qui affirme que tout ce qui est ordonné finit par se détériorer, de même que la chaleur finit par se dissiper. C'est en appliquant ce principe physique à la société humaine qu'il en est arrivé à sa théorie, motivé par une peur de voir se dissiper tout ce qui constitue la civilisation humaine. Mais ce que la physique n'a jamais vu, c'est qu'il existe une autre force, une force de croissance qu'on observe notamment dans la Nature, et que c'est sur elle que nous devrions nous concentrer pour faire face à la situation actuelle.

telle perspective, il faut d'abord se départir des idéaux illusoires d'Internet.

Pour revenir à l'étymologie, il est aisé de constater que le mot savoir implique une certaine idée de vision. Vision intérieure ou vision émanant d'une expérience et qui peut revenir à notre « mémoire ». Savoir et expériences sont donc indissociablement liés et vouloir obtenir le premier sans les secondes risque non seulement de nous plonger dans l'illusion du savoir mais, plus grave encore, de nous donner l'impression que toute nouvelle expérience est inutile.

Un synonyme de savoir est connaissance qui signifie « naître avec ». Autrement dit, la connaissance naît avec nous, elle est le résultat d'une transformation intérieure. Elle est comme la fleur qui germe au milieu des efforts. Encore une fois, on voit que la vraie connaissance est liée à la vie de celui qui la possède. Elle est globale et ne peut être comprise hors contexte.

Bien sûr, ce savoir peut être transmis et nous n'avons pas à faire les mêmes erreurs encore et encore, ce qui serait alors vraiment entropique ! Mais sa transmission implique tout un processus délicat qui est extrêmement difficile – voire impossible selon mon expérience – sur le champ de bataille que sont les forums de discussions sur Internet.

Un autre aspect de l'idéologie de la communication est l'idée que toutes les grandes questions de société devraient être débattues par tous et, qu'au final, émergerait une grande démocratie planétaire où tout le monde aurait conscience de tout, où tout serait en quelque sorte transparent.

C'est un vaste problème que je ne peux traiter que succinctement. Il est clair que l'aspect sensationnel et immédiat des nouvelles a

depuis longtemps mis fin à tout discours construit, porteur de réflexions. Les « bons » politiciens truffent leurs discours de phrases chocs car ils savent que seules une ou deux phrases seront sélectionnées par les médias et retiendront l'attention du public.
Il ne s'agit pas ici de déplorer la « stupidité des masses », ce qui serait un argument trop simpliste. Je crois que le problème est plutôt que nous ne sommes plus jamais mis devant une situation d'ignorance. L'homme n'est pas censé être omniscient. Dans chaque domaine, il y a des gens plus compétents, qui ont passé plus de temps à se pencher sur un problème ou qui, de par leurs fonctions dans la société, ont été amenés à devoir y voir clair sur certains sujets.
Il ne s'agit pas de faire une promotion du cloisonnement entre les fonctions, qui est à la base d'une société totalitaire où, justement, il n'y a plus de parole. Les êtres humains ont une saine soif de savoir et, comme on dit, « la spécialisation, c'est pour les fourmis ».
Toutefois, si l'on croit comprendre tout sur un sujet uniquement parce qu'on en a lu trois phrases dans un journal, on se trouve dans une formidable illusion. C'est de la véritable arrogance qui n'est peut-être pas « voulue », mais qui est tellement profondément ancrée dans la « société de l'information », que nous ne nous en rendons plus compte.
Le plus grave est que toute cette attention que nous portons à des aspects du monde que nous ne connaissons pas, nous empêche de travailler sur ce que nous savons. Nous ne voyons même pas que ce savoir – lié à notre parcours de vie – est ce que nous avons de plus précieux, et qu'il faut le respecter si nous voulons le faire partager aux autres, et surtout en faire quelque chose de constructif.

Pour moi, c'est cela qu'il y a de plus tragique. Que tant de gens parlent dans le vide, c'est dommage mais je sais qu'on ne peut être constamment en train de dire des choses graves et profondes. Parfois, les gens parlent de ce qu'ils lisent dans les journaux simplement parce que c'est un moyen d'engager une conversation, d'établir un contact... Mais si on ne passe plus aucun moment à réfléchir aux choses vraies et importantes de notre vie, que faisons-nous sur cette planète ?
Y a-t-il encore quelque chose de vivant, d'agissant derrière cette agitation verbale ?

Les forums de discussion

En évoquant le World Wide Web, nous n'avons, jusqu'ici, fait référence qu'aux seules pages statiques, aux textes liés entre eux mais néanmoins « figés ». Or, l'une des supposées grandes révolutions du Web – et en particulier ce que les sociologues ont appelé le Web 2.0 – c'est l'interactivité. Nous ne sommes plus des spectateurs passifs mais nous pouvons publier nos commentaires, nos opinions et en faire bénéficier les autres visiteurs. Un bel idéal, en apparence, mais qui ne fait en réalité qu'augmenter la confusion.
Le cas le plus symptomatique est celui des forums de discussions qui, en quelques années, sont devenus des « lieux » parmi les plus actifs du Web, si bien qu'aujourd'hui, il y a peu d'internautes qui ne participent pas régulièrement à un ou deux forums.
Afin de mieux comprendre l'évolution d'Internet, il faut savoir qu'au début, il n'y avait que ce qu'on appelle les *mailing list* ou « listes de diffusion ». Des personnes pouvaient se regrouper par affinités autour d'un sujet et envoyer des e-mails à une seule adresse qui renvoyait ensuite l'e-mail à tous les abonnés. C'était

un moyen de faciliter les échanges à plusieurs. Il y avait des milliers de mailing lists, souvent assez petites et confidentielles, et les messages n'étaient pas gardés en mémoire.
Puis assez rapidement, il y eut les newsgroups. Au contraire, leur nombre était assez restreint. Il y avait en principe un seul newsgroup par sujet, avec des sous-groupes pour les sujets spécialisés. Ces newsgroups étaient des sources d'informations importantes. Ils étaient consultés par des gens qui savaient, donc il en émanait un certain respect, avec tout un code de conduite.
Je me rappelle que lorsque j'avais commencé à faire de la programmation de jeux, il m'avait fallu plusieurs semaines pour oser poster une question « intelligente » (et qui n'avait pas déjà été adressée) et une figure de pointe de l'industrie m'avait répondu.
Désormais, il y a trop de dispersion pour que ce genre de respect mutuel existe. Ceux qui savent ne participent plus, réalisant rapidement qu'ils ne sont aucunement écoutés. Et l'exemple précédent était fructueux, car il s'agissait de données techniques et Internet a été conçu pour ça. Mais dès qu'il s'agit de sujets plus délicats, alors rien ne passe et les débats dégénèrent systématiquement en batailles rangées.
Ma position est-elle trop tranchée ? J'ai pourtant voulu y croire jusqu'au bout en créant un forum pour artistes-vidéo et en essayant d'y faire germer quelque chose pendant plus de cinq ans. Il y avait des milliers de membres inscrits, des centaines d'actifs et pas mal de célébrités. Jamais le moindre dialogue constructif n'a pu s'y instaurer.
Certains débats étaient enflammés, surtout lorsqu'il s'agissait de discuter d'art ou de politique. Je pouvais personnellement y passer des journées entières, consulter les nouveaux messages tous les

quarts d'heure mais, rétrospectivement, je constate que jamais je ne suis parvenu à une vérité nouvelle, plus élevée, transcendante. Toutes les vraies connaissances, les idées fortes que je pouvais éventuellement partager, je les avais acquises en dehors d'Internet.
Au final, avant de quitter ce forum dans lequel j'avais mis plusieurs années de ma vie, j'écrivis un long texte expliquant pourquoi tout cela ne mènerait à rien. Il fut totalement incompris par l'ensemble des personnes qui y ont répondu, ce qui confirma de manière définitive mon impression que je n'avais ni acquis ni transmis aucun savoir par ce médium.

Du traitement des mots

Comment se fait-il que nous puissions pareillement nous illusionner en ce qui concerne nos connaissances réelles ? Certes, il y a une partie de nous qui veut toujours se croire la plus omnisciente, la plus intelligente de l'Univers. C'est le fameux « ego » tant de fois décrit par les psychologues et décrié les spiritualistes.
Mais je pense que la « faute » incombe plus précisément à notre intellect et à sa capacité toujours plus grande de faire des connections logiques sans que les données ainsi liées soient pour autant vraies. Nous pensons que si A=B et B=C alors A doit être égal à C. La logique est incontestablement correcte. Mais que se passe-t-il si A n'est pas effectivement égal à B, ou seulement sur certains plans ?
Mal maîtrisé, cet intellect – que nous pouvons sans hésitation qualifier de « binaire » parce qu'il reprend le mode de fonctionnement des ordinateurs – peut interpréter tout et n'importe quoi en sa faveur. Il peut se saisir du moindre mot, de la moindre théorie et les détourner pour justifier les idées et les illusions qu'il a sur

le monde. Il devient alors très difficile de s'appuyer sur l'intelligence pour se restreindre à une certaine « morale », à une attitude juste envers les autres.

Or, l'utilisation d'Internet ne fait qu'amplifier cette tendance humaine au repliement idéologique. Nous ne sommes plus en face d'êtres qui peuvent, par leurs efforts, essayer de nous faire comprendre quelque chose. Nous n'avons que des mots – non, un amas de points noirs – devant nos yeux et il est facile de manquer ce qu'ils prétendaient nous montrer. De plus, nous pouvons aisément « zapper » un texte qui ne nous convient pas – il y en a des centaines d'autres qui seront peut-être plus à notre goût.

Dans le chapitre précédent, nous avons montré comment une communication numérisée ne préserve que 10% du message original. Mais si nous ne faisons pas d'efforts de compréhension, cela peut être encore pire et la communication, au lieu de construire des ponts entre les êtres, ne va que les diviser sur de simples questions de mots mal interprétés.

Lorsqu'on s'exprime, on peut être amené à utiliser un mot parce qu'il correspond à ce que l'on ressent par rapport à une image donnée ou parce qu'il s'inscrit dans une pensée structurée plus large. Mais si notre interlocuteur se braque sur ce mot et y colle toutes ses interprétations, il risque fort de passer à côté de l'essentiel de ce que nous voulions dire – cela risque de dégénérer en conflits, alors qu'à un niveau plus profond, les êtres sont d'accord.

Je crois, pour ma part, que deux êtres peuvent toujours se comprendre lorsqu'ils en ont le désir, lorsqu'ils sont vraiment prêts à écouter ce que l'autre dit. Il s'agit plus de se brancher sur la fréquence de l'autre que de faire des tours de passe-passe pour éviter

des malentendus interculturels, comme le proposent certaines méthodes de communication.

J'ai dû travailler plusieurs semaines durant sous les ordres d'un collègue qui parlait très peu le français. Lorsqu'il me donnait des directives, je ne le comprenais pas et cela finissait par m'énerver. Mais, j'ai réalisé après beaucoup de tensions que je n'aimais pas qu'on me dise ce que je devais faire, non par paresse mais parce que cela m'obligeait à « sortir de ma fréquence ».

Il m'a alors suffi de porter consciemment mon attention sur mon collègue lorsqu'il me parlait pour que son message passe, et cela, même si seuls un ou deux mots me parvenaient. Je n'étais plus alors dans une situation d'interprétation – où je prenais quelques mots et en devinais l'intention – mais de réelle écoute au delà des mots.

Il est évident que cette communication – que certains estimeront « télépathique », mais qui est naturelle lorsqu'on s'intéresse réellement à l'autre – ne peut aucunement se produire sur Internet, et encore moins lorsqu'il s'agit de messages postés plusieurs mois auparavant. Devant notre écran, nous sommes toujours sur la même fréquence, dans notre propre système de référence. Et lorsque nous communiquons ensuite avec des êtres réels, nous pouvons avoir perdu cette capacité d'écoute si précieuse.

Je me rappelle distinctement d'une très longue et pénible discussion que j'eus de visu avec un ami, il y a quelques années. Je n'avais pas dormi deux nuits de suite, j'étais extrêmement fatigué et nous étions bloqués sur nos points de vue... ou tout du moins je l'étais, car mon ami essayait de me faire comprendre quelque chose qui allait radicalement changer ma vision du monde.

Ce n'est que lorsque j'ai osé admettre qu'il voulait peut-être me dire quelque chose que, soudain, j'ai reçu son message comme une gifle ! Ce qui est significatif, c'est que ce qu'il m'a transmis ce jour-là, je l'avais déjà lu des dizaines de fois sur Internet. Je croyais donc l'avoir compris, je reconnaissais la logique mais je ne m'étais jamais laissé imprégner de toutes les implications. C'était une information qui n'existait que dans mon monde virtuel et il a fallu toute la patience et la détermination de mon ami pour qu'elle redescende dans la réalité !

Conclusion

Quelle conclusion tirer ? Internet promet le partage de l'information, la possibilité pour chacun de donner son point de vue et un champ illimité de recherches mais, en définitive, chaque individu s'enferme toujours plus dans son univers de mots creux et de logiques binaires, s'empêchant ainsi d'avoir accès au vrai savoir. Pire, même quand ce savoir se présente finalement devant lui, exprimé par une personne avec une expérience réelle, il n'est plus reconnu comme tel.

Il y a de quoi en décourager plus d'un à communiquer des choses vraies et justes – ou même à s'exprimer tout simplement. À une époque, les « discussions de village » pouvaient être très agitées, finir même en bagarre ! Mais, au moins, des idées fortes passaient, avant que chacun ne retourne dans sa sphère privée.

De nos jours, il semble qu'on ne puisse plus rien dire. Soit notre message est banal, « facile » et il s'intègre parfaitement dans le système de pensée de l'autre, soit il est tellement « hors cadre » qu'il génère une réaction de rejet total et violent. Dans tous les

cas, il n'y a plus de transmission de savoirs. Chacun joue dans son coin avec ses mots et ses lubies du moment.

Et s'il n'est plus possible de parler de choses vraies, à quoi cela sert-il encore de se rencontrer ? Juste pour se « tenir compagnie » ? Jacques Ellul, le célèbre théologien qui fut aussi l'un des premiers à remettre en question la technologie, a bien montré dans un de ses derniers ouvrages[11] que, sans parole, il n'y a qu'apparence. De toute évidence, cette autosuffisance en mots, cette sacro-sainte « liberté de penser » – qui n'est en fait que rejet de la parole, de la possibilité de se comprendre – allait conduire à un effroyable isolement.

[11] Jacques Ellul, *La parole humiliée*, Éd. du Seuil, 1981.

L'ISOLEMENT, FLÉAU DU MONDE MODERNE

Nous l'avons vu, les technologies de communication qui ont façonné notre société depuis le milieu du 20ème siècle ont proféré de grandes promesses : rapidité, fluidité des échanges, partage universel de la connaissance. Mais leur promesse la plus grandiose a été celle de rapprocher les êtres.

Elles touchent là une des plus profondes aspirations des cœurs humains séparés par la matière : la communion totale avec un autre être, voire avec tous les êtres vivants. Si Freud a ramené tous les désirs humains à des pulsions sexuelles plus ou moins refoulées, nous dirons pour notre part que l'attrait de la sexualité réside précisément dans cet espoir de communion intégrale.

On le retrouve bien évidemment dans tous les courants mystiques ainsi que, comme motivation première, derrière la consommation de certaines drogues. Que cette communion soit possible ou non en ce monde, voilà une vaste question que l'on abordera plus tard, mais on observe, en tout cas, que les êtres humains sont parfois prêts à tout pour y parvenir.

Détournement technologique

Internet a d'abord été conçu pour le partage d'informations scientifiques, qu'on a ensuite voulu étendre à tous les savoirs humains

avec les dégâts qu'on a montrés. Mais un autre « détournement » dû à l'appropriation de ce médium fut la transformation de simples lieux de discussions en véritables communautés virtuelles, au sein desquelles les individus ne présentent pas juste leurs opinions, mais leur « personnalité ».

Ainsi, les forums de discussion se sont progressivement dotés de plus en plus d'outils allant dans cette direction : la possibilité d'avoir un profil, de publier des images (dont le fameux avatar, icône censée représenter la personne) et puis de tenir un journal avec des réflexions personnelles et des comptes rendus de ses journées.

Ce dernier outil a été grandement popularisé ces dernières années, si bien qu'aujourd'hui des millions de personnes tiennent un blog (contraction de Web-log, « journal en ligne ») et que toutes ces pages personnelles sont liées entre elles, formant ce que les anglophones appellent un « social network », un réseau social virtuel.

Ce qui a rendu perplexe nombre de sociologues, c'est que le journal que tenaient nos parents et grands-parents avait justement la particularité d'être intime, souvent scellé par une petite clé. Ils y cachaient leurs pensées les plus secrètes et ne les partageaient qu'avec leurs amis les plus proches, et encore. Un vrai trésor. Par contraste, les blogs peuvent être, en principe, lus par le monde entier. Certes, on ne rencontrera probablement jamais ses lecteurs, mais on peut quand même leur ouvrir la porte à tous nos sentiments.

Toucherions-nous enfin à ce rêve de communion, de fusion entre les esprits ? Serait-il enfin possible de nous libérer totalement des « apparences extérieures », des « normes sociales » et de se rencontrer directement par nos affinités les plus profondes ?

En écrivant cela, j'ai un petit pincement au cœur, car c'est précisément ce à quoi je croyais lorsque je me suis mis à développer ces communautés virtuelles, d'abord pour artistes, puis pour ceux qui n'arrivaient pas à s'intégrer dans la société à cause de leurs « différences », mais qui désiraient toutefois être compris et acceptés. Mais si, arrivé au bout de cette expérience, j'ai tout arrêté, c'est que je me suis rendu compte – d'abord imperceptiblement, puis toujours plus clairement – de l'énorme illusion que j'entretenais.

Un état très particulier

En fait, cette illusion est à la fois subtile et grossière. Subtile pour ceux qui se sont fait prendre au jeu, grossière pour ceux qui ont toujours senti que ce type de communion était tout à fait superficiel– fait de mots vides et d'impressions floues.

Mais comment se fait-il qu'en l'espace de quelques années des millions de personnes s'y soient engouffrées, et qu'aujourd'hui une grande partie de l'emploi du temps d'un jeune soit consacrée à sa vie parallèle, purement virtuelle ? Et surtout, quel en est le résultat ?

J'aimerais montrer dans ce chapitre comment cette immersion technologique, cette tendance à mettre toute notre vie sur Internet crée un isolement qui n'est pas forcément physique – quoiqu'il tende à le devenir – mais plutôt psychique, voire « spirituel ». C'est un état très particulier qui n'est ni solitude, ni communion – si bien que nous n'avons l'avantage ni de l'un, ni de l'autre.

Je peux parler de cet état particulier, car j'y étais complètement immergé et il m'a fallu des années pour regagner un état d'esprit plus propice à une vie sociale saine. Avec le recul, je crois pouvoir

en donner quelques indications qui éclaireront tant ceux qui ont plongé là-dedans que ceux qui l'observent à distance, chez leurs proches.

Ainsi sera-t-il peut-être possible de combler ce fameux « gouffre générationnel », qu'on dit de plus en plus large et qui est sans doute dû à l'arrivée rapide des nouvelles technologies.

Si j'ai abandonné mes idéaux de communautés virtuelles, de communion virtuelle, c'est que malgré mes réussites pour rassembler des milliers de gens sur des forums et des sites communautaires programmés par mes soins, ma propre vie sociale était de plus en plus catastrophique. Je vivais dans un flou total, une incapacité à nouer la moindre relation avec les gens autour de moi.

Et même mes tentatives de créer des espaces de rencontres physiques à partir des communautés virtuelles – qui se sont tout de même soldées par plusieurs festivals d'art visuel – n'étaient pas satisfaisantes. Il n'y avait nulle part cette communion que je cherchais désespérément !

Devais-je abandonner définitivement cette quête et m'engouffrer dans les apparences et les jeux de personnalités ? Je ne le pouvais pas… Mais je ne savais pas non plus comment retrouver le chemin vers la réalité – vers les autres.

L'analogie des drogues

Je parle d'isolement spirituel, mais ce mot en lui-même est insuffisant pour décrire cet état. Je dis et je le dirai encore que tout cela nous coupe de la Vie. Mais ce mot, avec une majuscule, a pour moi un sens qui n'est pas instantanément communicable. On peut faire beaucoup d'expériences, rencontrer beaucoup de gens et

pourtant rester totalement isolé. De même, on peut être physiquement vivant mais ne donner aucune place au souffle de la Vie.
Je suppose que le meilleur moyen de faire comprendre cet état est de faire une analogie avec ce que provoquent la plupart des drogues, car nombre d'entre nous avons fait l'expérience avec l'une ou l'autre de ces substances, si ce n'est au moins avec l'alcool.
Demandons-nous donc : pourquoi existe-t-il tant de gens qui ne peuvent s'empêcher de boire trop, alors qu'ils savent qu'ils se sentiront mal après coup ? C'est peut-être que dans l'état éthylique, on peut mettre de côté tous ses soucis, ses angoisses, ses doutes. Toutes ces questions et ces pensées – inhérentes, quoiqu'on en dise, à la vie sur Terre – s'effacent, et on peut affirmer avec force toutes les pensées et les paroles que l'on veut, sans arrière-pensée.
Par exemple, si l'on veut aller « draguer » quelqu'un, on peut oublier tous ses échecs et maladresses passés et y aller franchement. On se libère de tout le fardeau de ses doutes et questions plus ou moins métaphysiques.
Le problème concerne surtout l'alcoolique qui, encore et encore, doit boire pour éviter de voir la réalité, ce qui l'obligerait à changer de comportement. À force de boire, il s'est construit un monde « à part », où il a bien sûr une place de choix, en tant que victime ou héros ou les deux.
C'est une tendance naturelle de se voir comme le centre du monde car, d'une certaine manière, nous le sommes : nous sommes le maître de notre propre monde, de notre sphère de conscience. Nos actes émanent de ce centre. Mais il n'empêche qu'il existe d'autres individus, d'autres mondes, tout aussi légitimes.

En nous forçant à voir la réalité d'une manière qui nous convient, nous devenons étranger à cette réalité plus large et il devient de plus en plus difficile de communiquer avec les autres d'une manière profonde.
Et tout cela est possible à cause de la drogue qui permet de s'accrocher à ses illusions. Sans elle, et sans toutes les autres « stratégies d'évitement », la réalité se révélerait tôt ou tard à nos yeux – et on pourrait avancer. C'est d'ailleurs le principe de la cure de désintoxication.[12]
C'est pour cela que toutes les drogues finissent par isoler les individus qui, au final, ne peuvent plus ressentir qu'un vague sentiment de communion avec les autres drogués. Ainsi, l'alcoolique est contraint d'aller passer ses soirées dans les bars car, ailleurs, « personne ne le comprend ». Et on sait combien ces endroits sont stériles en ce qui concerne toute action positive.

« J'ai toujours raison ! »

En quoi Internet s'apparente-t-il à une drogue ? Certes, on peut observer que des gens y reviennent encore et encore, qu'ils construisent toute leur vie autour. Tous les signes d'une dépendance sont là. Les médias en ont assez parlé.
Mais pourquoi ? Comme pour le cas de l'alcool, je crois que c'est (entre autre) parce que les pensées et les désirs peuvent être forte-

[12] Je tiens à souligner la « faute » de la drogue car, bien que chaque individu soit libre de s'illusionner autant qu'il veut, il faut reconnaître que certaines substances agissent comme des « supports » pour faciliter cela, et qu'il ne faut pas minimiser leurs dégâts.

ment orientés dans une direction unilatérale, sans jamais être contrariés par la réalité ou par les autres.
En repensant aux discussions que j'avais sur des forums, j'ai remarqué qu'il m'arrivait de relire jusqu'à dix fois mon message avant de le poster, puis de l'éditer encore et encore. Plus je faisais cela, et plus s'amplifiait en moi le sentiment de raison, de justice et de génie.
Et puis, dans tout débat j'avais le sentiment de finir comme vainqueur. Soit l'autre ne répondait pas et j'assumais qu'il avait reconnu la toute-puissance de ma logique. Soit, je ne répondais pas, car ses arguments étaient trop « stupides » (Et, très certainement, dans ce cas, l'autre pensait avoir gagné le débat !)
Bref, j'avais toujours raison et cela m'influençait dans la vie de tous les jours, dans mon comportement avec les autres qui était naturellement empreint d'une certaine arrogance, assez bien cachée, mais réelle.
Il est certes agréable de se sentir justifié dans toutes ses opinions. Il est aussi agréable de pouvoir s'épancher sur ses états d'âme sans avoir besoin de sentir en quoi ils sont erronés (ou tout du moins incomplets). Cela donne de l'assurance, mais que se passe-t-il si presque toute notre vie n'est qu'une longue série de justifications ? Toute confrontation dans le monde avec d'autres idées, soit, deviennent insupportables, soit, sont balayées d'un coup de logique. Où cela nous mène-t-il en tant que société ?

Internet et le LSD

Internet a connu, dès ses débuts, un enthousiaste en la personne de Timothy Leary, un professeur californien qui fut surtout connu dans les années 60 en tant que grand apôtre du LSD. Il avait vu

(avec justesse, selon moi) Internet comme l'ultime drogue, le « LSD des ordinateurs », en particulier en ce qui concerne les mondes virtuels en 3D encore embryonnaires.
Leary voyait le phénomène Internet comme « le triomphe de l'intériorité », qui devenait enfin plus forte que toutes les « illusions extérieures » et les « conventions » de la société. Un monde de liberté où chaque individu devenait le voyageur de sa propre conscience.
Il tenait le même message dans les années 60 avec le LSD. Quel fut le résultat de sa « révolution spirituelle » ? Selon les rescapés qui ont connu cette période, tout a rapidement dégénéré en folie. Des milliers d'individus en quête de « liberté » ont échoué dans les rues de l'Inde ou dans des centres psychiatriques. Il n'y eut presque aucun changement social durable, au contraire les drogues ont systématiquement tué les élans positifs.
S'il y avait eu alors une réelle communion, cela se verrait encore aujourd'hui. Tous ces gens seraient encore ensemble, les projets se seraient démultipliés, leurs liens n'auraient jamais pu se briser. Et qu'on ne nous dise pas que c'est le « système » qui a cassé ces liens !
Si beaucoup ont parlé de sentiment de communion en étant sous l'influence des drogues, il semble que c'était surtout une communion avec eux-mêmes, avec leurs propres désirs : tous leurs rêves semblaient pendant un moment sur le point d'être accomplis ! Mais ils étaient seuls dans leur trip et cela ne pouvait durer. Soit, ils finissaient par revenir dans la société par contrainte économique, soit, ils partaient définitivement dans leur monde – ils choisissaient la folie !

Certes, le cas d'Internet est différent. Il ne peut provoquer le même type de folie. Dans une curieuse remarque, Timothy Leary loua d'ailleurs Internet comme une drogue « contrôlable », safe : elle pouvait donc être répandue dans le monde, sans les « effets secondaires » qui perturbent l'ordre social.
Les hallucinations dues au LSD n'ont pas grand-chose à voir avec l'hyper rationalité des ordinateurs où tout le drame est précisément que rien ne peut sortir du code binaire des 0 et des 1... Mais je crois pouvoir affirmer malgré tout que cela mène à un enfermement dans sa sphère de conscience, à une « sortie de la société humaine ».
Plutôt que de folie, nous pourrions parler d'excentricité, c'est-à-dire étymologiquement de « sortie de notre centre ». C'est un mouvement centrifuge en dehors de notre être, qui conduit à de graves problèmes tant sociaux qu'individuels. Comme nous allons le voir, l'excentricité est très fortement encouragée dans les blogs, tout comme la folie était bien vue dans les années 60...

Le « syndrome d'Asperger »

Pour imaginer ce qu'une vie trop entourée d'ordinateurs peut donner, et pour ainsi ramener le fantasme à la réalité, il faut se tourner vers les États-Unis et en particulier vers la Silicon Valley où des centaines de milliers de programmeurs se sont implantés. Il semblerait que la surabondance technologique et les croisements génétiques soient en train de créer une mutation sociale qui n'a rien d'utopique.

En 2001, Wired, le magazine de référence de la « cyberculture », publiait un article[13] qui fait encore des tumultes. Il décrivait très sérieusement comment une maladie était en train de se répandre comme une traînée de poudre dans la Silicon Valley – le nombre de cas ayant triplé depuis le milieu des années 90.
Il s'agit d'une forme d'autisme hyperactif nommé le « syndrome d'Asperger », d'après le nom du psychiatre autrichien qui identifia ce problème chez plusieurs enfants et en publia une thèse, en 1944. « Hyperactif » doit être compris dans le sens où ces enfants sont normalement, voir supérieurement intelligent, mais qu'ils éprouvent une quasi-incapacité à entrer en relation avec leurs semblables.
Wired renomma cet étrange mal le Geek Syndrome, car les êtres touchés semblent parfaitement s'adapter aux mondes virtuels (en anglais, les Geeks sont ceux qui passent leur vie devant un ordinateur) et que la plupart ont des parents informaticiens (souvent père et mère) qui découvrent après coup qu'ils ont le même type de problèmes. Et c'est précisément pourquoi ils se sont épris des nouvelles technologies et de l'Internet : ils pouvaient enfin communiquer !
Voilà qui semble très positif au premier abord : des êtres qui ont des incapacités à communiquer peuvent enfin le faire par le biais de machines. Non seulement ils trouvent une place dans la société, mais en plus, ils peuvent se révéler être des génies de l'informatique. (On murmure dans ces milieux que Bill Gates, le fondateur de Microsoft devenu multimilliardaire, serait un cas typique).

---

[13] Steve Silberman, *The Geek Syndrome*, Wired, décembre 2001.

Mais si nous ne pouvons communiquer avec nos semblables que par écran interposé, quel type de vie avons-nous ? Malgré le plaisir d'avoir son intelligence enfin reconnue, cela conduit-il au bonheur ? Autrement dit : un véritable sentiment de plénitude peut-il émerger, alors que nous ne sommes qu'avec nous-mêmes et des machines ?

On me dira que chacun a le droit de vivre comme il le veut. Certains ont d'ailleurs profité de cet exemple pour lancer une attaque contre le système psychiatrique et sa recherche continuelle d'uniformisation psychique.

En effet, si une personne un peu « anormale » réalise de grandes choses, à quoi sert-il de l'étiqueter comme « malade mental » et de la faire se culpabiliser pour ce qui pourrait être des talents cachés ?

Je serais, au premier abord, assez d'accord avec ces arguments, mais mon expérience personnelle me force à rejeter avec vigueur l'idée selon laquelle on peut trouver sa « niche de bonheur » dans des conditions comme celles-ci. Cet isolement social est un enfer, purement et simplement.

N'oublions pas que l'article de Wired insiste beaucoup sur l'augmentation des cas et que les spécialistes interrogés rejettent catégoriquement la possibilité qu'elle soit due à une meilleure méthode de dépistage.

Il y a donc « épidémie » et, de toute vraisemblance, même s'il peut y avoir des « prédispositions génétiques », la surabondance technologique dans ces milieux-là ne fait que conforter les êtres dans leur handicap et les empêcher de renouer un lien social, cela d'autant plus qu'ils sont entourés d'autres autistes.

La maladie du mental

En lisant les symptômes de cet étrange mal et en les comparant avec ma propre expérience, il est évident que le « syndrome d'Asperger » n'est rien d'autre que le résultat du développement d'un intellect hypertrophié. Ce n'est pas tant une maladie mentale qu'une maladie du mental, et toute personne qui est mise trop vite devant un ordinateur, sans avoir eu le temps de faire suffisamment d'expériences dans le monde, risque de se voir confronter aux mêmes types de problèmes.

Il serait facile de rejeter cela sur des étiquettes ou des questions de génétique. Cela nous empêcherait de voir que ce mal est en train de s'immiscer dans toutes les strates de la société, même parmi ceux qui ne songent pas avoir de problème de communication. Nous entrons non pas dans l'ère de l'information mais dans l'ère de l'autisme et on ne le remarque pas, car tout le monde est trop occupé à construire sa bulle.[14]

Débarrassons-nous donc de l'étiquetage psychiatrique si facile pour « cadrer » des problèmes et cherchons à comprendre en quoi ce prétendu « syndrome d'Asperger » dénote l'existence d'un intellect tellement puissant qu'il dirige toute la vie et ne donne aucune place à ce qui ne peut entrer dans sa logique.

Quand on lit la liste des symptômes, on remarque d'abord une contradiction : d'une part, on affirme que les « sujets » sont très intelligents, d'autre part, on dit qu'ils ne sont pas capables de traiter les « signaux sociaux » – ce qui aboutit au sentiment d'être « submergé par la cacophonie de l'environnement ».

---

[14] Il suffit pour se convaincre de ce fait d'observer le nombre toujours croissant de personnes qui ne sortent plus sans écouteurs sur les oreilles.

LE SYNDROME D'ASPERGER

- Un QI global sensiblement normal, et même souvent supérieur à la normale, mais qui ne suffit pas au bon fonctionnement social.
- Une difficulté dans les relations avec les autres, liée à une quasi-incapacité de percevoir les « signaux sociaux » et de les interpréter correctement.
- Des perturbations de la communication avec les autres, tant à travers des mots qu'avec les autres formes de communication non-verbale (contact oculaire, mouvements corporels, expression du visage) avec absence apparente d'émotions.
- Un langage et une compréhension au sens littéral des expressions, d'où un certain trouble auditif (incompréhension des jeux de mots).
- Une façon de parler manquant de naturel, précieuse, guindée, avec une voix souvent haute et monocorde.
- Un langage corporel et des expressions du visage inappropriées.
- Une maladresse physique avec parfois une démarche particulière.
- Un mode de vie routinier, avec une grande rigidité et d'importantes difficultés à gérer les changements, les imprévus.
- Une mémoire exceptionnellement développée, surtout pour les faits et les détails, mais cette mémoire est automatique, encyclopédique et sans esprit critique.
- De grandes connaissances dans un domaine très spécifique.
- L'isolement volontaire avec des activités solitaires.
- Les sujets sont souvent perçus comme étranges ou excentriques, voire distants, d'où les difficultés d'insertion socioprofessionnelle.

Or, si la communication n'est qu'une question de « décodage» et « d'interprétation» des signaux émanant du monde extérieur – comme l'affirment toutes les théories sur la communication enseignées dans les universités – pourquoi le cerveau intelligent de ces autistes aurait-il des blocages à ce niveau-là ?
Ne suffirait-il pas qu'on leur enseigne quelques règles de comportement pour qu'ils rattrapent leur retard et redeviennent « normaux » ?
C'est la stratégie généralement employée : on fait des séances de psychologie cognitive, nouvelle discipline qui est justement spécialisée dans l'étude de la pensée et des échanges sociaux. Mais cela ne résout le problème que très superficiellement. Il faut donc croire que la communication ne requiert pas uniquement l'utilisation du cerveau, mais l'application d'autres facultés ignorées totalement par les scientifiques de la communication.
Il y a tout un savoir du cœur qu'il faut réintégrer et qui ne peut pas passer par cet intellect déjà surchargé d'informations. (La distinction que nous avons faite dans le chapitre précédent entre information et savoir est précieuse pour éviter de tomber dans l'ornière habituelle de la « rééducation »).
C'est un véritable mouvement qui doit être réamorcé à partir du cœur, entraînant à sa suite la conscience (« l'intellect ») et le corps (les actes). C'est exactement ce que nous entendons par communication naturelle.

Comme devant un écran

Un autre signe de la présence d'un intellect hypertrophié est que les personnes sujettes au syndrome d'Asperger sont, selon les mots

précis du professeur Gilbert Lelord, « dispersées dans l'espace et déphasées dans le temps ».
Autrement dit, elles n'arrivent pas à « gérer » la magie des relations sociales avec tout ce que celles-ci exigent en termes de spontanéité. L'intellect est perdu face aux êtres qui l'abordent et à tous ces sentiments inconnus qu'il n'arrive pas à « cadrer ». Des stratégies sont mises en place pour tout de même réussir à communiquer un peu... Mais sans l'aspect magique et chaleureux, il ne peut y avoir de relation profonde. L'insatisfaction grandit.
La plupart de ces « autistes » disent avoir de la peine à regarder dans les yeux qui, comme on le sait, sont un miroir de l'âme. Dans un témoignage anonyme, une personne reconnaît systématiquement détourner les yeux au premier regard, puis les retourner vers la personne après un bref contretemps. Cela permet probablement à l'intellect de se « réajuster », de ne pas être trop déstabilisé... Mais l'autre vit cela comme une coupure.
Le déphasage dans le temps semble indiquer que l'être est occupé à faire des « calculs » dans sa tête, qu'il n'est pas pleinement présent à l'autre. Une partie de son être est « préservée », mise à l'écart. Mais, paradoxalement, il est dispersé dans l'espace : il emmagasine une foule de données qu'il perçoit avec les yeux (et non avec le cœur), les traite, les analyse. Il n'est donc pas au centre de son être et, par conséquent, il ne peut trouver les paroles et les gestes appropriés pour être pleinement avec l'autre. Quoiqu'il y ait fermeture à l'autre, on ne peut pas réellement parler de narcissisme : le problème n'est pas que l'autiste ne pense qu'à lui, c'est plutôt qu'il pense trop !
Nous avons utilisé précédemment l'analogie de la drogue pour décrire cet état d'isolement spirituel. Une autre analogie pourrait

être faite en disant que la personne se comporte comme si elle était en face d'un écran.
D'une part, les images lui arrivent comme une suite de photographies, plates et sans vie. On le voit généralement par la fixité des yeux. Comme les yeux sont liés à l'âme, cela semble indiquer une certaine rigidité psychique. Alors que le monde devrait faire se mouvoir l'individu, l'inciter à participer, il reste immobile. D'où, selon les symptômes, la quasi-absence de langage corporel.
D'autre part, les mots sont traités comme le ferait une machine. Soit, ils s'intègrent dans la logique, soit, ils génèrent une contradiction et il va y avoir tension, violence même, sans que la personne se rende compte que sa réaction bloque l'échange. En fait, il semble qu'elle n'est pas consciente de se trouver devant un autre être humain, et que les mots de ce dernier peuvent avoir d'autres significations. D'ailleurs un des symptômes est de prendre les mots trop « littéralement », si bien que le sujet ne comprend presque jamais les jeux de mots et les sous-entendus.
J'ai récemment eu l'occasion d'être confronté à des gens qui semblaient vraiment parler comme des machines. J'ai sans doute agi de même dans le passé mais se trouver face à un tel miroir était édifiant, quoique terrifiant.
Il suffisait d'un mot qui les interpelle pour qu'ils se lancent dans de longs monologues. La cadence de leur logique était tellement rapide qu'il était difficile de la suivre, preuve qu'ils ne s'inquiétaient pas tant d'être ou non entendus.
Ils me parlaient comme s'ils fournissaient des données à une machine, et je fus absolument incapable de leur transmettre un savoir émanant d'une expérience vécue. C'était, par ailleurs, de jeunes

gens forts sympathiques, mais qui avaient passé trop de temps devant des ordinateurs.

Un problème trop répandu

On pourrait analyser plus en profondeur ces symptômes mais je crois qu'à travers ces quelques exemples, il apparaît clairement que les individus touchés par ce mal sont extrêmement repliés sur eux-mêmes et cela malgré leur éventuelle bonne volonté. Leur intellect fonctionne, ils peuvent traiter toutes les informations qui viennent à eux mais tous ces calculs et ces abstractions les empêchent d'être présents aux autres.

Ainsi, l'importance accordée aux mots mêmes conduit non seulement à l'ignorance – comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent – mais surtout à l'isolement. En effet, pourquoi passer du temps avec d'autres personnes si elles ne servent qu'à enclencher des cascades de mots ? Et pourquoi les autres auraient-ils à subir cela ?

Il ne s'agit pas d'un jugement moral, mais de la constatation d'un mécanisme psychique. Je ne peux comprendre ces symptômes que parce que j'ai été touché moi aussi. Il est toujours plus facile de voir ces problèmes chez les autres que chez soi. Or, ce n'est que lorsqu'on réussit à faire correspondre une donnée avec une situation vécue qu'elle prend tout son sens. C'est là, peut-être, l'exercice qui est demandé dans ces pages...

J'ai donné un exemple de cas extrême, mais il faut tout de même reconnaître que, même en « bonne société », les dialogues ressemblent souvent à des monologues superposés. Pendant que l'autre parle, on est déjà en train de construire sa réponse, et vice versa.

On peut se complaire dans ces discours de sourds – aimer « philosopher », faire des théories – ou au contraire ressentir comme insupportable cette solitude, cette difficulté à parler de choses qui comptent vraiment pour soi, à entendre et exprimer des mots qui nourrissent vraiment l'âme.

Je pense que ce sentiment d'insatisfaction relationnelle est très répandu, surtout parmi les adolescents qui ont encore soif d'essentiel. Une étude réalisée en Allemagne montre que la majorité des jeunes disent ne plus arriver à communiquer. Ce qui est intéressant, c'est que cela veut dire que beaucoup veulent communiquer mais qu'ils se rendent compte qu'ils n'y arrivent pas. Les monologues superposés ne les satisfont plus, et on ne peut que les en féliciter.

C'est toutefois à ce moment qu'il s'agit d'éviter de tomber dans une autre prison de mots : on veut exprimer des choses de son cœur, on en a assez de la superficialité et de l'incompréhension du monde, cela est bien. Mais si on commence à étaler son intériorité sur le Web, dans des blogs ou ailleurs, on risque de rapidement assécher les eaux sombres de sa psyché et de recréer à la place une personnalité virtuelle, lisse et sans substance.

Ma vie intime sur le web

Dans un monde qui est de plus en plus une course vers l'extérieur, les âmes sensibles ressentent naturellement une certaine « soif d'intériorité ».

De tout temps, la nuit a été un moment privilégié pour ce retour sur soi. Mais, de plus en plus, cette même nuit est liée aux enseignes lumineuses multicolores, au boom-boom des disco-

thèques, aux torrents d'images des téléviseurs... et, de plus en plus, au cliquetis des claviers d'ordinateurs.

C'est comme si on faisait tout pour éviter ce retour sur soi. Et puis, lorsque soudain, on ressent le besoin de donner de la place à son monde intérieur, plutôt que d'aller se promener en forêt – elle fait toujours peur, mais n'est-ce pas de notre propre intériorité que nous avons peur ? – on reste là où l'on se trouve : devant son écran...

Internet est un espace de communication – et, qui plus est, de communication avec des inconnus. Que l'on soit forcé de l'utiliser pour le travail est une chose, mais pourquoi y retourner à ces moments durant lesquels on serait censé plonger en soi-même ?

C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. Je crois, pour ma part, qu'il s'agit d'une peur de la solitude. En outre, depuis que toutes ces technologies existent, la plupart des gens ne connaissent absolument plus de moments de réelle solitude. Autant la communion est ce que nous recherchons tous, autant la profonde solitude est ce que nous fuyons tous, et cela depuis toujours. Il est donc difficile de dire si ce phénomène de dépendance technologique est plus dû au désir de communion qu'à la peur de la solitude.

Qu'est-ce que j'entends par solitude ? Ce sont des moments où l'on se coupe de tout ce que les autres ont dit à notre sujet, de ce qu'on a dit sur eux et des milliers d'interactions que nous avons eues avec des proches ou des inconnus. Toutes ces expériences, tous ces mots échangés nous ont remués et, maintenant, il faut s'en détacher, revenir au centre de notre être pour pouvoir les intégrer.

C'est un processus aussi naturel que l'expiration après l'inspiration. Il s'agit juste de permettre à notre être intérieur de se reconstruire, de grandir sur ces nouvelles bases, pour que nous puissions ensuite retourner vers le monde plus forts, plus remplis d'amour. Jacqueline Kelen écrit dans son bel éloge de la solitude[15] que celle-ci « apprend à affermir sa pensée et à s'ouvrir à celle des autres ». Sans ce retour sur soi, nous n'avons rien à partager.

Ce processus d'intégration se fait naturellement pendant les rêves au cours desquels notre psyché exprime ce qui n'a pas été exprimé, se débat, se reconstruit. Le sommeil est une « petite mort ». Mais si nous arrivons également à vivre cela pendant la journée, nous ouvrons les portes à un monde d'une infinie grandeur, d'où puiser toute la créativité et la force dont nous avons besoin.

De toute façon, que nous le voulions ou non, nous sommes fondamentalement seuls. Sans doute l'avons-nous déjà reconnu, mais nous sommes-nous jamais donné le droit de vivre cette solitude pleinement, sans les innombrables distractions technologiques et médiatiques, sans les inconnus prêts à « écouter » nos états d'âmes sur le Web ?

Pour moi, c'est lors d'une nuit durant laquelle je me promenais dans la forêt que j'ai pris conscience à quel point il m'était difficile de relâcher complètement mes soucis de la journée. Je continuais d'être assailli par des pensées qui n'avaient de sens que si j'étais en présence d'autres personnes. Or j'étais seul, et les arbres qui m'entouraient n'avaient que faire de toutes ces préoccupations. Ils auraient peut-être juste voulu être avec moi. Mais j'agissais encore comme si j'étais en train de me débattre dans des forums virtuels.

---

[15] Jacqueline Kelen, *L'esprit de solitude*, Albin Michel, 2005.

« Je suis ceci, je suis cela, etc. » À peine avais-je compris quelque chose sur moi-même, que je voulais l'expliquer au monde entier. Mais ce qui est le plus profond n'est-il pas aussi ce qui est le plus inexprimable ? Et même si je pouvais, avec peine, mettre des mots sur certains sentiments, cela me permettrait-il d'être « compris » ? Et, au fond, pourquoi ce besoin d'être compris ? Ces choses intérieures ne prennent-elles vie que si les autres les reconnaissent ? D'une certaine manière, oui. C'est souvent lorsque notre expérience entre en résonance avec celle d'un autre qu'elle gagne en force. C'est un principe de la communication naturelle. Mais ce qui compte alors est surtout la chaleur humaine qui se dégage de cette reconnaissance mutuelle – autrement dit : l'amour !

Et en attendant ces rencontres magiques, il faut absolument laisser ces hypothèses ouvertes. Il faut les considérer avec douceur, intérieurement, sans les afficher, sans s'y accrocher désespérément, car alors cela peut se transformer en des caricatures.

Personnalité intérieure ou être virtuel ?

Le problème majeur, c'est que les hypothèses que nous avançons sur notre vie intérieure sont fortement marquées lorsque nous en parlons, par exemple, sur un blog. J'ai remarqué que, même si au départ on désirait sincèrement exprimer un doute, celui-ci se transforme rapidement en justification. Nous étions ouvert à changer d'avis mais comme il n'y a en face personne pour nous réorienter, on doit en revenir à nos anciennes rationalisations ou faire des choix totalement arbitraires sur ce que nous estimons être « nous ».

On s'éloigne presque systématiquement du sentiment initial qui nous avait poussé à écrire, en particulier si des commentaires sont

postés et que nous y répondons. On croit être compris mais, en fait, on se perd dans les mots. L'autre n'a, de toute façon, de nous que les mots, ce que nous souhaitons révéler… et les projections qu'il en fait.

Il faut reconnaître que c'est assez agréable de disserter sur qui nous sommes et les blogs nous poussent à le faire avec légèreté. Cela nous « décharge » comme un verre de vin soulage l'alcoolique. Et puis, on peut y mettre du style, en faire une « œuvre d'art », avoir un public qui nous apprécie et suit nos « aventures »…

Mais ces « amis virtuels » nous lisent, car nos pensées vont dans leur sens, et il devient délicat de changer radicalement, de rejeter ce que nous avons dit précédemment. On ne peut effacer la logique antérieure, alors on construit par-dessus. On lie ce qui n'a pas de liens, on jongle avec les mots. Ce ne serait pas nécessaire dans la vie réelle, car les autres s'attachent surtout, quoique inconsciemment, à la vibration de notre être (forcément cohérente). Mais là, ils ne peuvent s'attacher qu'aux mots ou plutôt aux interprétations qu'ils en font.

De réactions en réactions, on en arrive inévitablement au développement d'une personnalité virtuelle, artificielle, et cela même si nous n'avions aucun désir de jouer avec notre identité. Car, sans personnalité, on n'existe pas sur le Web, tout comme le silence n'a pas de valeur dans ce monde-là. Il faut toujours se démarquer, se rendre « unique ».

Cette personnalité a, bien sûr, des parallèles avec notre être intérieur réel, mais elle ne « colle » pas tout à fait. Elle est comme une fausse copie qui flotte au-dessus de nous et qui veut usurper notre identité. Soit notre être intérieur grandit, soit c'est notre person-

nalité virtuelle, mais ils ne peuvent s'unir ou se compléter. Ils vivent dans deux mondes séparés.
Et, très vite, à moins de bien se connaître, de s'être déjà bien frotté au monde réel, c'est la personnalité virtuelle qui l'emporte, car il est si facile de s'appuyer sur elle. Elle est faite de « je suis ceci, je suis cela » ; cette identité – quoique multiple et fragmentée – nous donne plus d'assurance dans le monde, alors que notre être intérieur est subtil et discret, il ne s'explique pas en quelques mots. Il ne s'explique pas du tout, d'ailleurs.
Ainsi, même lorsque nous quittons notre écran, cette personnalité construite garde le contrôle. Les autres ne peuvent la voir. Ils peuvent éventuellement sentir notre vibration, mais avant même qu'ils aient pu se « brancher » sur cette vibration, nous sommes déjà fermés. Nous pensons savoir qui nous sommes et ne voulons pas prêter attention à ce que l'autre nous renverrait comme image.
En nous « révélant » sur Internet, on croit être devenu transparent, parfaitement « clair », alors on ne fait plus l'effort de partager notre être. Tout est clair pour nous, notre territoire intérieur est dûment balisé, cartographié.
Peut-être avons-nous fait tous ces efforts d'éclairage pour réussir à être « bien » avec les autres… Mais à quoi servent les relations si nous n'avons rien à apprendre ? Les mots deviennent stériles, les êtres distants. On est autonome, « libre », et pourtant plus que jamais fermé à la vie.
Voilà le secret : on peut construire sa personnalité à l'infini, mais ce n'est que lorsqu'on aura le courage d'affronter le vide que l'être intérieur pourra trouver l'espace pour grandir de lui-même, selon ce qu'il est destiné à devenir.

Et les rencontres psychiques ?

On objectera : d'accord, on peut s'égarer, si on accorde trop d'importance à sa vie virtuelle, si on joue trop avec son identité, mais ces blogs – surtout rassemblés dans ces sites de « social networking » – ne permettent-ils pas de découvrir des gens avec qui on a des affinités profondes et de les rencontrer physiquement par la suite ?
Comme réponse, j'offre cette vision : imaginons que d'ici à 2020 soient commercialisées des lunettes spéciales qui afficheraient au-dessus d'une personne – vue, par exemple, dans un café – ses centres d'intérêts, comment elle se qualifie et qu'il soit même possible de consulter les dernières entrées de son blog. On pourrait alors aller en confiance vers cette personne et immédiatement aborder un sujet qui la touche particulièrement, tout en tenant compte de son profil psychologique.
Voilà mis en scène le rêve de parfaite transparence, idéalisé par Norbert Wiener, le père de la cybernétique, que nous avons évoqué au chapitre précédent. Mais demandons-nous sérieusement : si des technologies permettaient cela – et il n'y a aucune raison pour qu'elles ne le permettent pas un jour – atteindrions-nous de cette manière la fusion tant espérée des esprits ? Ou est-ce que la vie deviendrait terriblement ennuyeuse, conventionnelle et sans surprises ?
Nous vivons tous pour ces moments de communion, où nous nous sentons parfaitement bien et centrés au milieu des autres. Mais ces moments se méritent. Je dirais même une chose assez dure : ils se paient ! Tout requiert des efforts, des efforts qui ne se réduisent pas à aller consulter le profil d'inconnus sur des sites de

rencontres. La sagesse populaire dirait : « C'est trop facile pour être honnête ». On reçoit à la mesure de ce que l'on donne.
Que reçoit-on alors de ces rencontres physiques, faites à partir du Web ? Lors de la première rencontre, c'est certes agréable : on est d'emblée d'accord sur tout ! Pour l'avoir vécu, je sais que c'est un des sentiments les plus excitants. Mais une fois que les deux « logiques » se sont retrouvées, validées, que reste-t-il ?
Il reste un inconnu, bien sûr. Quelqu'un que nous n'avons encore aucunement pu appréhender dans son être profond. C'est comme si l'on devait recommencer à zéro. Mais, est-ce que nous voulons vraiment fournir cet effort ou ne cherchions-nous pas simplement à être conforté dans nos préjugés et pouvoir pendant quelques heures donner libre cours à nos pensées ?
C'est un fait que les rencontres faites par Internet ne durent pas longtemps (sauf si elles sont amoureuses, auquel cas d'autres paramètres entrent en jeu). Une, deux, trois rencontres et puis aucun des deux ne ressent le besoin de poursuivre. Tout a été dit et aucun des protagonistes n'a envie de faire le véritable travail de rencontre. Sinon, pourquoi ne l'auraient-ils pas fait avec les êtres qui les entouraient ?
Ils sont ennuyeux, bloqués, névrosés... ? Peut-être le sommes-nous aussi un petit peu ? Et puis, même si les gens autour de nous ne correspondent pas à notre idéal, à nos fantasmes de « l'âme sœur », il se peut pourtant que par l'un d'eux, on fasse une autre rencontre, plus riche, plus profonde.
Il faut commencer là où nous sommes – C'est, rappelons-nous, une des clés de la communication naturelle et de la sortie hors de notre isolement. On peut s'estimer heureux d'avoir encore quelques contacts humains. Même en nous efforçant d'aimer et

de comprendre les membres de notre propre famille – malgré tous les défauts que nous leur connaissons – nous pouvons débloquer peut-être quelque chose, ouvrir à nouveau les valves de la vie...

Tissu social ou zapping social ?

C'est toujours comme cela que les relations se sont créées. Sans avoir besoin de regarder sur d'autres continents, c'est encore comme cela que se nouent les liens dans certaines contrées rurales. Nous sommes des êtres entiers et un véritable épanouissement personnel dépend du tissu social et non pas d'une personne qui correspondrait à tous nos critères de perfection.
Le problème est qu'Internet a donné l'impression qu'il était possible de fusionner totalement avec des êtres identiques à nous et que, dans cette recherche sans fin, nous en oubliions les précieux liens que nous conservons avec notre entourage. La fusion immédiate n'existe que dans les romans à l'eau de rose. Toute relation – même si elle commence par un contact très fort – doit se construire dans l'effort, l'intérêt, le dévouement et parfois la douleur. Ensemble, un réceptacle est creusé pour accueillir la vie et, avec elle, de nouvelles situations et de nouvelles rencontres. Quoi de plus simple et de plus beau ?
Il n'a jamais été nécessaire de savoir tout ce que la personne se dit sur elle-même pour avoir des rencontres enrichissantes. Au contraire ! Toute cette intellectualisation empêche le simple ressenti : on peut avoir un très bon contact, quasi magnétique, avec des personnes très différentes de soi. Et une relation très profonde peut se construire avec seulement un ou deux centres d'intérêt communs. C'est une question de vibration et non de calculs.

Les calculs sont pourtant au cœur des sites de rencontres. « J'aimerais un non-fumeur, pas vieux mais pas trop jeune non plus, ayant de l'humour, pratiquant la natation… » On pense que plus on met de critères, plus la personne correspondra à ce que nous sommes. Mais savons-nous seulement qui nous sommes ???
Tout cela ne conduit qu'à une chose : au zapping social. On n'a plus besoin d'être confronté aux côtés désagréables de l'autre, à ses aspects que nous ne comprenons pas. Dès qu'ils apparaissent, on zappe ! Librement ! Des millions d'amis potentiels nous attendent de toute façon sur la Toile…
Je n'entrerai pas plus dans les détails, car cela deviendrait grossier, surtout en ce qui concerne le « zapping sexuel » qui est en train d'annihiler toute possibilité de relations authentiques entre les deux sexes…
Si vous m'avez suivi jusqu'ici, l'absurdité de ces rencontres virtuelles apparaîtra, je l'espère, clairement. En fait, tout est une question de foi, de foi en la puissance de la Vie. Si certains pensent être plus forts qu'elle, alors qu'ils essaient de l'imiter et ils verront si leur monde virtuel est plus intéressant que le monde réel. Pour moi, l'affaire est classée.
Nous sommes « libres » de vivre dans le monde que l'on veut. Mais je crois avoir montré dans ce chapitre que vie réelle et vie virtuelle ne sont pas compatibles. Ce sont deux mondes distincts l'un de l'autre, et si nous passons trop de temps sur le Web, notre personnalité virtuelle finira par envahir notre vie réelle et il sera très difficile de refaire le lien avec notre être profond, fragmenté en mille morceaux. Et si nous sommes aliénés de nous-mêmes, nous sommes forcément aliénés des autres.

La technologie façonne les esprits

Croyez-le ou non, il existe encore des philosophes pour se demander : « la technologie change-t-elle la société ? ». J'espère qu'il est évident pour vous que, oui, la technologie introduite tout au long du 20ème siècle a complètement bouleversé notre monde, et pas forcément dans le bon sens, puisque les promesses initiales – efficacité, connaissance, rapprochement – se sont radicalement inversées.
Mais, n'en est-il pas toujours ainsi ? L'automobile aussi avait promis le rapprochement, c'est-à-dire la possibilité d'aller retrouver facilement des amis ou de la famille qui habitent loin. Résultat : les familles se sont d'autant plus éparpillées ! Plus besoin de vivre proche les uns des autres, il y a la voiture ! Et les villages se sont vidés, les petits commerces ont fermé, si bien qu'au final, tout le monde a besoin d'une voiture pour aller faire des courses et survivre ! Seule la Poste se déplace encore jusque chez nous, mais demain, tout le courrier sera peut-être numérisé ?
Nous sommes maintenant comme des drogués qui se sont habitués à s'intoxiquer pour oublier leurs problèmes et qui ont peur de faire un pas en arrière pour observer l'étendue des dégâts. Nous nous accrochons au mythe du Progrès pour éviter de prendre nos responsabilités. C'est vrai qu'il y a de quoi se sentir abandonné, ne pas savoir par où commencer pour mettre nos actes en accord avec notre conscience.
Mais, ce qu'il importe de comprendre, c'est que la technologie n'a pas uniquement changé la société, en tant que structure, elle a surtout changé nos esprits. Et, là-dessus nous avons prise. Nous avons le choix de changer d'état d'esprit. Pour se libérer de l'emprise de la technologie, il ne suffit pas de la jeter par la fe-

nêtre. Beaucoup de gens redoutent de lâcher leur téléphone mobile car ils pensent se retrouver seuls… Et c'est vrai, ils seront seuls s'ils ne font pas ensuite l'effort de reconstruire leur vie.
Il faut retourner ces illusions, faire vraiment ce que les technologies promettaient : chercher à nouveau un vrai rapprochement, une vraie connaissance et une vraie efficacité qui tienne compte des aspirations humaines.
Voilà ce que nous proposons comme solution positive. C'est la base de tout changement. Et comprendre cela est bien plus important que comprendre les milliers de raisons qui font que le monde est tel qu'il est aujourd'hui. Car sur cela on peut agir. Ce sont des choses tellement simples et évidentes qu'on croit que tout le monde le sait. On pense que c'est l'intelligence qui va changer les choses, alors que ce sont les actes, aussi simples soient-ils.
Les initiateurs de tout changement ne sont pas les politiciens aux beaux discours, les technocrates aux systèmes parfaits, mais des gens qui décident de prendre contact avec eux-mêmes puis avec d'autres, car c'est la seule chose sur laquelle ils ont prise. Et c'est le début de tout.

UN SAUT DANS L'INCONNU

Nous voilà parvenus au terme de ce voyage dans les entrailles des technologies de télécommunication. Les lumineuses promesses qui les rendaient si séduisantes ont été retournées, les mondes virtuels se sont effacés pour ne laisser que le paysage nu d'êtres isolés derrière leurs écrans, coupés non seulement de la Nature, mais également de leurs semblables.
Ce désert existentiel a certes été perçu depuis plusieurs générations, et il est sans doute la cause de cette fuite hors de la réalité, souvent autodestructrice, à laquelle les jeunes générations ont tant de peine à résister. Il y a toutefois un moment où il faut cesser de contempler le monde d'un regard critique – comme si on n'en faisait pas partie – et oser y retourner.
Ceux qui feront ce pas découvriront alors peut-être que cette réalité n'est pas aussi fixe et matérielle qu'ils le pensaient, qu'elle a tendance à se dérober sous nos pieds, mais qu'avec de la persévérance apparaissent de nouvelles opportunités auparavant inimaginables. Alors, se profile la question, elle, vraiment « existentielle » : si ce que nous considérons comme réel peut se révéler illusoire ou partiellement vrai, que savons-nous vraiment de la Réalité ?
Notre vision du monde est en grande partie conditionnée par ce que nous voulons en voir – comme nous avons peut-être pu nous

en apercevoir en certaines occasions – mais aussi et surtout par la culture dans laquelle nous sommes nés.
La technologie, si elle est « étrangère » à la nature humaine, ne reste pas moins le produit d'une culture vieille de plusieurs siècles, voire peut-être de plusieurs millénaires, et il faut aller regarder jusqu'au fondement de ce qu'on croit être le réel, si l'on veut trouver une issue à cette impasse majeure.

Le mythe de l'évolution

Le fondement de toute culture, c'est avant tout ses grands mythes qui établissent son début et sa fin et lui donnent ainsi sa raison d'être. Toutes les dates des cours d'histoire sont vite oubliées une fois l'école finie. En revanche, nous retenons une image globale du monde qui va continuer d'influencer toute notre vie.
Si la science moderne se veut débarrassée de tout préjugé irrationnel, on ne peut que constater qu'elle a pourtant développé elle-même tout une série de mythes qui accompagnent et justifient son essor. Le mythe principal qui la sous-tend est sans conteste celui de l'Évolution, c'est-à-dire l'idée qu'à partir d'une situation de désordre absolu – symbolisé par le Big Bang, « l'explosion originelle » – l'Univers s'est graduellement ordonné et qu'en travaillant d'arrache-pied au déploiement de la technologie, la Science contribue à l'orchestration « divine » de ce chaos ambiant.
Alors que la plupart des écrits cosmogoniques anciens évoquent des processus de création infiniment plus complexes, ceux qui se réfèrent encore à ces traditions tendent à effacer les « contradictions », pour revenir à une conception du monde unidimensionnelle et conforme au progrès technologique de plus en plus « évident ».

Plus que jamais, l'histoire du monde se réduit aujourd'hui à un grand désordre au sein duquel est apparu – comme par « miracle » – un peu d'ordre. Aucun homme rationnel ne pourrait vouloir revenir à un ancien état d'être. Ce ne serait rien de moins que du suicide collectif.
Les civilisations n'ont pourtant pas toujours été obsédées par l'idée du Progrès. Il y a quelques siècles encore, l'homme religieux acceptait une vision somme toute tragique de l'Histoire – avec ses chutes, ses accidents et son Âge d'Or dont on s'éloigne toujours plus – et cela ne l'empêchait pas de vivre pour autant. Bien au contraire, ces périodes furent peut-être les plus fécondes que ne connut jamais l'âme humaine.
Peu conscientes de ce qu'elles perdaient, les religions modernes ont radicalement inversé cette perspective et promettent désormais un âge d'or imminent sur Terre, un « nouvel âge » où technologie et spiritualité fusionneraient pour aller jusqu'à ce que le jésuite Teilhard de Chardin a nommé le « point Oméga », la conscience universelle.
Cependant, la science moderne qui se veut si objective et si amoureuse de la vérité, a dû passablement se battre pour faire de l'Évolution une « évidence ». Non seulement la Science a largement usé et abusé de cette logique binaire (de type A=B et B=C, donc A=C), confondant les plans et faisant de vérités particulières des vérités universelles, mais lorsque les preuves manquaient à ses hypothèses, elle est parfois allé jusqu'à les fabriquer.
Puisque nous parlions de Teilhard de Chardin, notre mémoire collective est-elle défaillante au point d'oublier que le crâne de « l'homme de Piltdown », découvert en Angleterre par ce « pieux homme » – crâne qui aurait été le chaînon manquant entre celui

du singe et celui de l'homme – s'est révélé plus tard n'être qu'une contrefaçon fabriquée dans un but politique, à une époque où la théorie de Darwin sur l'origine de l'homme n'était encore que ceci : une théorie ?[16]

À bien regarder, tout ce qu'on nous raconte au sujet de l'Histoire ressemble fort à des fabrications faites à partir de vagues éléments archéologiques. On parle de « l'homme des cavernes », car les seuls dessins dont nous disposons sont ceux conservés dans des grottes, mais le détail qui semble avoir échappé à tous, c'est que la grotte a, de tout temps, été un sanctuaire par excellence, comme l'atteste d'innombrables mythes. Les hommes d'alors ne vivaient pas dans des cavernes, mais il leur arrivait sans doute de s'y rendre pour des célébrations plus intimes.

Une autre forme d'ordre

Que savons-nous vraiment de la vie et de la culture des premiers hommes, si ce n'est qu'ils ne construisaient pas autant de machines que nous ?

Ce qui peut nous renseigner, plus que les débris archéologiques, ce sont les écrits laissés par les anciennes civilisations, à condition qu'on ne les « déconstruisent » pas pour qu'ils collent aux mythes modernes, ni qu'on s'illusionne à penser que les êtres qui vivaient à ces époques reculées avaient la même tournure d'esprit que nous.

Prenons, par exemple, la civilisation grecque et précisons d'emblée – pour nous distancer des préjugés archéologiques qui nous

[16] Abbé Georges de Nantes, *Pour en finir avec Teilhard*, CRC n° 165, mai 1981.

conditionnent – que cette civilisation n'avait rien à voir avec ce que nous voyons aujourd'hui de la Grèce, avec ses paysages arides et ses colonnes blanches.

La Grèce antique était couverte d'une forêt luxuriante et autant les colonnes des temples que les statues étaient parées de mille couleurs. Les étoffes abondaient et, s'il n'y avait pas l'électricité, des ingénieux systèmes de lampes à huile – dont on prenait grand soin – assuraient le bon déroulement des festivités collectives, notamment des drames-mystères conjuguant musique et théâtre, dans un ensemble jamais égalé aujourd'hui, surtout de par le fait qu'ils étaient porteurs d'une dimension spirituelle – mystérieuse – dont nous avons perdu l'essentiel.

D'ailleurs, le panthéon aux multiples facettes qui constituait le fondement de leur culture nous reste totalement hermétique et aucun des écrits mythologiques dont nous disposons – et qui n'ont été mis en forme que tardivement, au moment de la décadence – ne nous donne une vision claire de leur cosmogonie. Cependant, nous pouvons y déceler un élément qui nous intéressera ici tout particulièrement, car il donne une autre vision que celle à laquelle nous sommes habitués.

En effet, pour les anciens Grecs, « Chaos » n'était pas un concept, mais le nom d'une déesse primordiale. Selon ce point de vue grecque, le chaos ne renvoyait donc pas au désordre, mais plutôt à une autre forme d'ordre, difficilement saisissable par l'esprit humain, voire insaisissable sous certains aspects.

La civilisation anti-naturelle

Je préfère parler de Nature – mot moins connoté quoique tout aussi problématique – car, selon un point de vue que j'expliciterai

par la suite, la Nature visible est une expression de ces forces « chaotiques ». À l'état sauvage, elle se conforme à un ordre rigoureux et infiniment complexe. On en a la preuve par le fait que, sans une juste alchimie des éléments, aucun arbre ne pourrait croître.

Nous pouvons par ailleurs constater que la civilisation moderne a toujours cherché à s'ériger en dehors de cette Nature, dont la source semble incontrôlable et incompréhensible. Ce pourrait même être sa définition, sa raison d'être par rapport aux autres formes de civilisation. Dès le 10ème siècle, il a été entrepris un défrichement systématique des forêts qui recouvraient 95% de l'Europe et jamais plus on ne retrouva l'harmonie avec le monde naturel que durent connaître les civilisations antiques.

Dès notre enfance, nous avons été conditionnés à penser que le Bien est ce qui est stable et constant, alors que tout ce qui est de nature changeante – « chaotique » – est le Mal. Il est certes nécessaire à la vie de trouver une certaine stabilité pour se développer, mais lorsque ce désir de contrôle devient trop systématique, cela donne une civilisation comme la nôtre, construite sur un petit bout de terrain « connu » et dont les habitants, quoique étouffant, n'osent plus sortir. Cela donne aussi des théories paranoïaques comme celle de Norbert Wiener qui voit le développement technologique comme une nécessité absolue, face au processus d'entropie qui menace d'engloutir la civilisation entière.

Il n'est alors pas étonnant que la technologie mène à la paralysie, puisque c'est exactement ce à quoi nous aspirons depuis si longtemps !

Lorsqu'on change de perspective, ce qui paraissait grand apparaît minuscule, et ce qui semblait insignifiant – comme la Nature –

prend des proportions phénoménales. Et puis, ce qu'on nous annonçait comme une « conquête » – le progrès technologique – se révèle plutôt être une fuite…

On objectera que la technologie nous a permis d'aller explorer de nouveaux espaces, tant au plan macroscopique que microscopique. Mais, paradoxalement, l'utilisation de ces machines spécialisées a demandé un esprit toujours plus étroit, fonctionnant uniquement selon une logique binaire. Pendant qu'un engin est envoyé dans l'espace, des centaines d'analystes s'affairent devant leur écran. Voilà la réalité humaine de la « civilisation du progrès » !

Avant même que la technologie envahisse nos vies, le monde moderne a été caractérisé comme un monde de contrôle et de peur, où tout doit être balisé. Même ce qu'il reste de la Nature a été depuis longtemps dompté. Ce qui n'a pas été transformé en forêt industrielle – en usines à bois – se visite de préférence avec un guide qui s'assurera de donner quelques frissons à ses clients, avant qu'ils ne s'en retournent au confort de leur maison !

La prison dorée

Une loi naturelle veut que chaque fois que quelque chose d'extérieur à nous-mêmes accomplit une tâche qui aurait demandé un effort de notre part, nous devenons incapables de cet effort et une dépendance se développe. C'est pourquoi il est si difficile d'aider les autres sans créer des relations de dépendance pénibles et compliquées.

La technologie n'échappe pas à cette règle. En prétendant nous aider, les technologies de télécommunication nous ont fait oublier ce qu'est la véritable communication humaine – la communication naturelle – et nous ont par conséquent rendus incapables

d'une vraie vie sociale. (Par là, je n'entends pas une vie sociale idéale, où tout le monde s'aimerait dans une effusion de bons sentiments, mais une société composée d'individus prêts à apprendre les uns des autres).

Internet, en rendant justement possible ce vieux fantasme de vivre dans un monde qui se conforme exactement à nos désirs, a achevé de nous couper de ce réservoir de forces qu'est le réel. Les mondes virtuels se sont révélés, au cours des chapitres précédents, des prisons dont on ne sort pas facilement.

Dans le futur, on nous promet que ces mondes virtuels envahiront le réel, grâce à la convergence entre la nanotechnologie, la biotechnologie, la neurologie et bien sûr, Internet, pour faire le lien entre tout cela. La réalité deviendra « interactive », les objets se transformeront selon nos pensées et nos désirs, et tout sera relié par un gigantesque réseau mondial. Il y aura un mode d'emploi pour tout et jamais plus nous ne seront confrontés à la réalité nue.

Il ne s'agit pas là d'un scénario de science-fiction, mais de la volonté affichée tant par les industriels que par les gouvernements qui ont investi et continuent d'investir des milliards dans ce projet.[17]

Toutefois, il faut bien réaliser que cette nouvelle forme de totalitarisme – dans le sens que la technologie gérera la totalité de notre vie – n'est pas le plan d'un méchant tyran, mais qu'elle est une

[17] On se référera sur ce point au très sérieux rapport d'une commission américaine sur la « convergence technologique » qui trace l'objectif de toute l'industrie pour les décennies à venir : *Converging Technologies for Improving Human Performance*, World Technology Evaluation Center (Loyola College), 2003.

réponse à nos peurs sécuritaires qui sont le fondement de notre culture et la raison inavouée de notre internement sur Internet.

Retour vers l'inconnu

Alors, que faire si nous voulons sortir de ce paradis technologique qui nous étouffe et voir au-delà de la matière omniprésente ?

Il ne serait pas exagéré de dire que c'est une aspiration qui caractérise une grande partie de la jeunesse depuis plusieurs décennies. Cette recherche s'est déclenchée précisément au moment où le « paradis technologique » devenait réalité et, aujourd'hui encore, l'intérêt toujours grandissant pour les univers fantastiques participe de cette volonté de s'évader hors d'un monde de plus en plus rivé aux contingences matérielles.

Je vais exprimer là un point de vue personnel que je ne peux expliciter, mais il m'a personnellement toujours semblé évident que les anciennes légendes féeriques, les mythes incroyables de l'Antiquité devaient renvoyer à quelque chose de réel, que ce n'était pas juste des hallucinations collectives, même si la superstition humaine les a sans doute grandement dévoyés.

Cependant, ce dont je suis certain, c'est qu'on ne retrouve pas la trace de ces mondes-là en devenant obsédé par les phénomènes inexpliqués, en s'évadant dans les rêves et encore moins en jouant à des jeux de rôle. C'est pourquoi, ce n'est pas, disons-le clairement, un retour à l'irrationnel qui est prôné dans ce livre. Toute la difficulté consiste à n'abandonner ni l'intériorité – ce qui ferait de nous des matérialistes aveugles – ni l'extériorité – ce qui n'est rien de moins que de la folie – mais à retrouver le juste milieu entre les deux. Alors, seulement, notre vie pourra retrouver un second souffle.

Il ne faut pas resté rivé aux apparences extérieures – cela, bon nombre de personnes commencent à le comprendre – mais il faut également résister à la tentation de s'envoler dans la pure fantaisie, car, alors, on ne voit plus ces milliers de petits signes qui nous révèlent la présence de cet « autre monde ».
Plutôt que de se projeter dans un inconnu tout virtuel, il faudrait réaliser que l'inconnu commence tout simplement là où s'arrête notre monde, notre sphère de conscience. Il commence avec l'Autre, cet éternel inconnu que nous côtoyons sans jamais vraiment pouvoir le saisir. Il n'y a nulle part où aller lorsque nous réalisons que tout ce qui nous entoure est mystérieux et pourtant digne d'être compris.

Une nouvelle manière d'être

J'ai tenu à évoquer ces choses dans ce chapitre, car j'ai vécu mon retour dans le réel comme un véritable saut dans l'inconnu. Et, si petit à petit, des formes sont apparues dans le brouillard qu'étaient pour moi les relations humaines – confirmant par là mon intuition d'une « autre forme d'ordre » – je continue à vivre cette expérience comme un « arrachement au monde connu ». C'est douloureux, cela fait peur, mais on finit par s'habituer à cet inconfort et même à y prendre goût.
« C'est la vie ! » comme disent les Américains, en français. C'est ce qu'ont toujours vécu les hommes sur cette Terre. On le ressent seulement comme pénible, parce qu'on s'est habitué à vivre de rêve en rêve. En revanche, si on prend ces difficultés inhérentes à la vraie vie comme des occasions de prise de conscience, chaque pas vers la Vie nous rendra plus confiant en sa force. Voilà ce que j'entends par « retour au réel ».

Plutôt qu'une visite guidée, disons que ce qui suit est un encouragement à se jeter dans le vide – lequel, nous l'aurons compris, n'est pas vraiment « vide » – et à trouver progressivement la force et les armes intérieures qui feront de nous des guerriers – non pas des destructeurs, mais des chevaliers au service de la Vie : des Guerriers du Vivant.
Ce livre m'a pas pour objectif d'expliciter cette approche combative de la vie. Carlos Castaneda a donné quelques pistes, et d'autres avant et après lui. Il y a, là aussi, beaucoup d'impasses qui font partie des défis à relever.
Ce qu'il faut savoir, c'est qu'à force d'utiliser des machines, nous sommes très mal partis sur cette voie. En effet, nous nous sommes habitués à nous orienter dans le monde presque totalement par la logique binaire. Cela nécessite d'apprendre le « mode d'emploi » au début, mais une fois qu'il est bien intégré, plus aucun effort n'est nécessaire et il n'y a plus de questions à se poser.
Ce mode d'existence confère bien entendu une force considérable, et c'est grâce à cela que cette civilisation a pu s'imposer si vite sur les autres. Initié par les Européens, les Américains en sont devenus des experts et ils ont codifié toute leur vie sociale, jusqu'aux dates – « sorties amoureuses » – où tout est bien établi pour que chacun sache précisément jusqu'où l'autre a envie d'aller.
Les Américains sont également devenu des maîtres de ce qu'on pourrait appeler le positive thinking – la pensée positive – qui consiste grosso modo à projeter ce que l'on désire par des calculs mentaux. Cette manière de « fonctionner » est si répandue aujourd'hui qu'on la considère comme « normale ». Pourtant les Anciens appréhendaient le monde d'une toute autre manière et cela ne les rendait pas pour autant passifs.

Internet est là aussi un aboutissement de ce mode d'existence étrange, puisqu'il est en fait basé sur une cristallisation continue de la pensée, que ce soit pour le code des logiciels ou les pages Web qui se multiplient.
Cependant, tout cela n'est absolument d'aucune utilité lorsqu'on souhaite non pas manipuler le monde naturel pour qu'il se conforme à nos désirs personnels, mais coopérer avec lui en tant qu'être vivant. Car alors, il ne faut plus seulement agir mais aussi et surtout, écouter la réponse que nous renvoie l'Univers – et, bien entendu, les personnes qui l'habitent.
C'est une attitude envers la vie qui semblera normale pour certains, mais que l'on peut avoir totalement oubliée à force de trop dépendre des technologies pour nos relations sociales.
La vraie vie est une danse infinie et le meilleur moyen de l'apprendre est de se mettre à danser avec nos semblables ! D'où l'utilité de la communication naturelle qui est véritablement une nouvelle manière d'être et une nouvelle manière d'appréhender la réalité, afin qu'elle nous révèle ses trésors cachés.

II. LA COMMUNICATION NATURELLE

REDÉCOUVRIR LA COMMUNICATION NATURELLE

Il existe, à l'heure actuelle, quantité d'ouvrages traitant de développement personnel, qui ont pour objectif d'aider à « mieux communiquer ». Ces manuels indiquent quelles formules utiliser dans les conversations, comment s'assurer d'être bien compris, quelles postures adopter et maints autres détails qui ont été analysés scientifiquement et sociologiquement.

Bien que quelques-uns de ces éléments se retrouveront dans les chapitres qui suivent, je dois avertir dès à présent que mon approche sera radicalement différente, voire opposée, car elle s'intéressera à la communication vue dans sa globalité.

C'est une chose symptomatique de notre époque que d'étudier la communication de manière séparée, sans égard pour les multiples situations où l'on peut être amené à parler. Nous retrouvons là la dérive habituelle de la science qui analyse excessivement les détails formels sans jamais être capable de saisir l'ensemble.

La raison pour laquelle une approche de type « développement personnel » me paraît particulièrement inadaptée en ce qui concerne la communication, c'est qu'il faut être deux pour communiquer. Ce qui suit pourra donc plutôt être considéré comme une forme de développement impersonnel, dans le sens où ce qui nous

intéressera surtout sera ce qui peut se développer entre deux ou plusieurs personnes.
Le danger qu'on encourt en se focalisant sur des aspects somme toute secondaires de la vie sociale, c'est de voir notre conscience s'hypertrophier, alors que c'est seulement en prenant un point de vue « élevé » qu'on peut voir les choses objectivement – et les dépasser.
Lorsque j'étais adolescent, j'ai eu droit à quelques séances chez un psychologue qui m'a annoncé que j'étais victime d'une « anxiété sociale » – autrefois, on appelait cela de la timidité – et qui entreprit de m'expliquer comment « fonctionnaient » les conversations selon le modèle de la psychologie cognitive (que nous avons évoqué précédemment). Je me rappelle combien les exercices qu'il me donnait n'avaient fait qu'amplifier mon malaise avec les autres, me faisant calculer chacun de mes gestes et, finalement, perdre tout ce qui restait de naturel dans ma manière de m'exprimer. Je ne peux imaginer comment ces techniques peuvent donner le moindre résultat, autre qu'apparent.
Des problèmes comme l'anorexie-boulimie sont, à mon avis, également liés à une certaine hypertrophie de la conscience. À force d'être incités par les magazines à trop regarder ce qu'elles mangent, les adolescentes n'arrivent plus à penser à autre chose et ramènent toutes les situations à leur estomac, qui pourrait s'autoréguler naturellement si elles le laissaient tranquille.
Une des raisons pour laquelle j'ai choisi de parler de communication naturelle, c'est parce que ce mot implique qu'il n'y a rien à forcer. Plus on désire intensément dire quelque chose, plus on se paralyse et plus on se coupe des autres. Cela ne signifie pas qu'il

n'y a pas d'efforts à fournir, mais ceux-ci doivent se porter à un autre niveau…

Pourquoi communiquer ?

En fait, la plupart des gens qui s'intéressent à la communication prennent le problème du mauvais côté. Avant de se perfectionner dans une technique de communication, il faudrait se demander quelle est au fond la raison pour laquelle nous voulons parler ? Avons-nous des choses si importantes à dire ? Est-ce seulement en parlant que nous avons l'impression d'exister ?
La communication est un moyen et non une fin. Or, si tout ce que nous voulons, c'est parler de nous-mêmes, briller en société ou imposer notre manière de penser, il est normal que les autres se lassent de nous écouter et qu'il faille redoubler d'efforts pour pouvoir s'exprimer.
Se mettre au-dessus de ce qu'on est n'a pas de sens et ne peut qu'épuiser notre énergie. La Nature nous a déjà offert quantité de dons et plutôt que de chercher à créer des situations artificielles pour briller, ne vaudrait-il pas mieux apprendre à utiliser au mieux ces dons ? Contrairement à ce que nous ferait penser l'idéologie de la télécommunication, parler plus n'est pas mieux. Parfois, c'est en se taisant qu'on apprend le plus, et donc qu'on devient plus sage, plus fort, « meilleur » !
Certes, si les professionnels de la vente dépensent des fortunes pour des séminaires de développement personnel – comme avec la PNL, la Programmation Neuro-Linguistique – c'est parce que ça marche. Mais qu'est-ce que cela fait d'eux, sinon des machines à vendre ? Je me rappelle d'un membre de ma famille qui avait em-

prunté cette voie et qui était incapable de converser simplement, sans essayer de se vendre lui-même ou ses dernières découvertes.
L'aisance verbale n'est donc pas un bien en soi. Au contraire, elle peut nous jouer des tours. Quant au développement personnel, il peut conduire à un isolement total et nous empêcher d'être avec les autres naturellement. Plus on essaie de devenir « quelqu'un », plus on risque de se couper de ses racines. Aucune communication naturelle n'est alors envisageable dans de telles conditions.
À chacun de voir ce qu'il veut. Je reconnais toutefois que si l'on souhaite uniquement s'épancher sur soi-même, Internet est l'outil idéal. On aura même l'impression d'être compris et apprécié.
Internet a faussé la donne en faisant miroiter la possibilité d'une communication sans limite mais, dans la vraie vie, les choses ne sont jamais aussi simples. Il faut passer par beaucoup de situations compliquées avant que s'ouvrent quelques espaces de parole. Tout ne va pas comme on le voudrait, au contraire tout aurait plutôt tendance à aller exactement comme on ne le voudrait pas ! Mais ce sont toujours des opportunités pour apprendre et élever sa conscience.
J'émets de sérieux doutes sur le fait que ces ouvrages scientifiques de communication n'aient jamais aidé quelqu'un dans une situation donnée. Ils sont intéressants à lire sur le moment, peut-être même certains trouvent-ils les exercices distrayants, mais y aura-t-il jamais une formule parfaite pour chaque situation ? La communication est en fait quelque chose d'assez instinctif, et plus on essaie de s'accrocher à des schémas, plus on risque d'être « à côté de la plaque », en dehors de la situation présente.
Je crois que ce sont les techniques de vente qui sèment le doute dans les esprits. En effet, en ce qui concerne des situations aussi

fonctionnelles que celles-ci, il est possible de constater une amélioration, un meilleur « rendement ». Et plus les vendeurs sont efficaces, mieux se porte l'économie. Mais, n'est-ce pas précisément cette idéologie marchande qui est en train d'assécher la planète et les cœurs ?

Une question de survie

À vrai dire, je n'aurais jamais imaginé, il y a quelques années, que j'allais écrire ou même réfléchir sur le sujet de la communication. J'étais alors avant tout préoccupé par le « désastre écologique ». Ayant passé mon enfance à la campagne, la présence de la Nature m'avait toujours semblé essentielle. Alors, lorsque je découvrais progressivement des statistiques alarmantes sur sa disparition, je passais toujours plus de temps à en discuter sur Internet et à « informer » les gens. Je ne me souciais guère de la manière dont je faisais passer le message, car ce message me semblait suffisamment fort en lui-même. En dehors des activités économiques qui me nourrissaient, je passais ainsi de plus en plus de temps à faire une sorte de « militantisme électronique » pour la cause de la Nature.
Pourtant, plus je m'activais sur la Toile pour des raisons « altruistes », plus je dépérissais intérieurement. Longtemps, j'ai refusé d'admettre cela, mettant tous les problèmes du monde avant les miens... Mais il y eut un moment où je réalisai, d'abord insensiblement puis toujours plus clairement, que la sonnette d'alarme que j'entendais ne concernait pas la Terre, mais ma propre personne.
Voici ce que nous avons oublié : la Nature est également en nous. Aussi intelligents et sophistiqués que nous soyons, nous restons à la base des créatures de la Nature. L'anéantissement de la Nature

est un drame pour notre société, mais il suffirait qu'on la laisse tranquille quelques décennies ou siècles pour qu'elle reprenne entièrement la place qui lui revient. De ce point de vue, l'alarmisme écologique n'a pas beaucoup de sens.

En revanche, à force de piétiner la Nature qui est en nous, de nier que nous devons la vie seulement au fait que nous faisons partie d'un tout cohérent, nous sommes en train d'assister à l'extinction de l'humain.

Certes, il y a plus d'êtres humains sur Terre que jamais, mais ces derniers ont en quelques sortes de moins en moins de vie en eux. Nous sommes en train de devenir des créatures artificielles, toutes justes bonnes à tapoter sur des claviers. En fait, nul besoin de se la jouer « science-fiction » : nous sommes déjà en grande partie des robots par notre comportement mécanisé et notre mental binaire omnipotent.

Jamais nous avons autant parlé de l'humain et d'humanisme. Il faut donc croire que la chaleur humaine est en train de disparaître. Ce qui était autrefois normal, naturel, doit maintenant être retrouvé par nos propres efforts... Mais il faut faire attention aux innombrables imitations dont l'esprit humain est capable.

A terme, la science sera sans doute capable de recréer une vie semblable sous bien des aspects à la vraie vie, avec des technologies « propres » donnant l'impression de ne plus nuire à l'environnement... Mais ce monde nouveau ne pourra en rien être irrigué par les courants de la Vie. A moins d'un revirement radical difficilement imaginable, il restera totalement étranger à la Nature.

Au vu de ce qui a été dit dans les chapitres précédents, on peut d'ailleurs dire qu'Internet offre tout, sauf la Vie. Or, qu'y a-t-il de plus important que cette Vie ?

QU'EST-CE-QUE L'ÉCOSOPHIE ?

Écosophie signifie sagesse de l'environnement ou sagesse de la Nature. C'est une approche qui part de l'idée que la Nature est suffisamment intelligente pour se régénérer elle-même et que par ailleurs, l'homme aurait beaucoup à apprendre de cette Nature en ce qui concerne sa vie sociale.

L'écologie part au contraire de l'idée que la Nature est faible et qu'elle dépérit, si on ne s'en occupe pas. Armés de calculs et d'analyses de laboratoires, les scientifiques s'affairent à aménager des territoires « préservés », alors qu'en réalité ils ne font que compliquer la situation et aseptiser des espaces et éradiquer des espèces qui, toutes, ont un rôle dans le monde naturel.

Quoique reconnaissant la dépendance de l'homme à la biosphère, l'écologiste garde au fond de lui l'idée cartésienne que la Nature lui est éternellement étrangère, alors que l'écosophe souffre de cet état des choses, sachant que son aliénation vis-à-vis de la Nature extérieure est un indicateur du fait qu'il ne connaît plus sa Nature intérieure.

Si le militant vert s'agite pour sauver quelques arpents de forêts, l'écosophe, lui, sait que tant que l'homme sera déconnecté de la Nature, il continuera à la détruire.

L'écologie est une démonstration de la toute-puissance de l'homme, de sa capacité à faire face à toute situation, grâce à son intelligence, à ses technologies et à ses institutions mondiales. Avec le risque d'aboutir à un totalitarisme vert.

L'écosophie est un abandon confiant aux puissances de la Nature qui ont permis à l'humanité de faire ses expériences sur Terre. En cessant de se prendre pour Dieu, en s'ouvrant à nouveau aux mystères de l'Univers, l'écosophe redécouvre un formidable espace de liberté où, avec ses compagnons, il peut reprendre le chemin vers la source de toutes choses.

Le souffle de la vie

Je vais souvent évoquer la Vie – avec un grand « V » – dans ce qui suit. Pour moi, ce mot a acquis une forte signification, mais elle n'est pas facile à transmettre. Il ne s'agit pas juste de la vie en comparaison avec la mort, mais d'une force qui transcende les deux, comme on peut le voir dans la Nature qui renaît à chaque printemps.
On comprend ce qu'est la Vie en comprenant ce qu'est la Nature qui, quoique immobile en apparence, est, en fait, en croissance continue. L'homme, quant à lui, s'agite beaucoup, mais il semble arrêter sa croissance dès que son corps a atteint sa taille maximale. Négligeant sa croissance intérieure, il semble incapable de construire quoi que ce soit de durable – excepté des technologies antinaturelles !

Ce courant de Vie, je l'apparente également à un souffle. Et ce souffle, j'en ai ressenti la nécessité absolue au moment précis où, « piégé » derrière mon écran, j'ai eu l'impression d'étouffer. Bien sûr, j'inspirais de l'oxygène comme tout à chacun ! Mais il y avait quelque chose d'indéfinissable qui ne passait plus.
Dans toutes les langues et traditions, le mot « esprit » est symboliquement lié au souffle. En ce sens, je peux vraiment dire que c'est une quête spirituelle que j'ai entreprise à partir de ce moment-là, c'est-à-dire une quête pour retrouver le souffle. Ce fut plus une question de survie qu'un désir de m'améliorer, ou d'atteindre un certain état de bien-être.
Beaucoup de personnes rêvent d'une situation de tranquillité absolue, hors de toutes les duretés du monde réel. Ils l'érigent en

idéal spirituel. Je dois leur dire que mettre toute sa vie sur Internet, dans le virtuel, est le meilleur moyen d'obtenir cette tranquillité… Toutefois, il ne fait pas de doute pour moi que cet état-là est celui de la Mort, non, pire que cela : du néant absolu, d'où rien ne peut émerger.
Je précise tout cela pour éviter les ambiguïtés en ce qui concerne la suite de mon propos. Je sais que ma position est particulière, mais j'ose espérer qu'elle pourra être comprise, même par ceux qui ne sont pas allés jusqu'aux situations extrêmes que j'ai connues. Comme je l'ai dit auparavant, avant de vouloir communiquer, il faut savoir pourquoi communiquer. Pour moi, cet objectif est très clair.

Retourner vers les autres

Puisque j'ai évoqué l'« esprit », à propos du souffle, je ne peux escamoter le terme ô combien incompris de « spiritualité » ! Cependant, il me faut d'emblée préciser qu'il y a un aspect fondamental qui différencie mon approche de celle qu'on adopte habituellement dans ce domaine.
En effet, la plupart des personnes qui se veulent religieuses tendent à projeter un idéal hors de ce monde ou à privilégier, avant tout, leur relation avec Dieu. Elles accordent ainsi de moins en moins d'importance à ce monde, l'abandonnant à lui-même et à des individus qui n'ont peut-être pas autant de scrupules qu'elles à l'exploiter.
Bien sûr, le message originel autour duquel se sont formées ces religions insiste sur l'amour du prochain, donc du proche. Mais l'importance de cet amour-là est généralement mal compris et, souvent, on préfère accorder notre amour au lointain, à des causes

humanitaires et à des personnes qui, si elles sont certes malheureuses, demeurent malgré tout « abstraites » : des inconnus.
Pour dire les choses franchement : toute cette effusion de bons sentiments cache souvent, en réalité, un profond individualisme et un désintérêt des autres, en particulier de ses proches.
Ainsi, plus que jamais on est « gentil » les uns avec les autres – espérant peut-être obtenir quelques récompenses dans l'au-delà, ou tout simplement pour être tranquille – mais on ne fait plus d'efforts pour aller vraiment, franchement, vers l'Autre. Et le pire, c'est que nous pensons que cela fait de nous des êtres supérieurs.
Aussi loin que remontent mes souvenirs, cette attitude d'indifférence bien ordonnée m'a interpellé, voire révolté. Comment se fait-il que les hommes passent tant de temps ensemble sans rien en faire, cela d'autant plus lorsqu'ils se disent tellement concernés par l'état de la planète ? Ce n'est que lorsque j'ai réussi à traquer cette tendance en moi – cet isolement subtil dont j'ai parlé précédemment – que j'ai pu enfin comprendre ce qui se passait… sans pour autant effacer cette révolte fondamentale.
C'est un conditionnement à la fois lourd et subtil, difficile à identifier. Et s'il est facile d'imputer aux religions des tendances bien humaines que l'on retrouve même chez les athées, il est clair que les promesses de paradis ont souvent amplifié le peu d'importance que l'on accorde à notre corps et au monde où il a vu le jour. Or, il n'y a pas de Vie sur ces plans de rêve que les prêtres font miroiter. Il n'y a pas de Nature non plus, car la Nature a besoin de tout et de son contraire. Ces supposés paradis sont des déserts de coton. Ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher.
La vie se trouve cachée dans les replis du monde, tout près de nous, ici et maintenant. On aurait presque honte de le reconnaître, tant on a été habitué à se projeter lâchement dans des idéaux religieux, puis dans des mondes virtuels. Aurions-nous peur de tout ce potentiel qui se tient là, à portée de main, et qui balaierait une bonne fois pour toutes nos excuses pour ne pas agir ?

En fait, et pour revenir au sujet initial, si j'ai fini par orienter mes réflexions vers la communication, c'est que j'ai découvert que s'intéresser aux autres, parler avec eux in vivo, travailler avec eux – bref, aller vers eux avec toujours plus d'intensité – était le meilleur moyen de se reconnecter à la Vie. Aussi paradoxal que cela puisse paraître pour nous qui sommes habitués à la dichotomie homme-Nature, réapprendre à communiquer avec les hommes est la voie royale du retour à la Nature.

Les limites de la nature

Théoriquement, le travail de renaissance de la Nature en soi pourrait aussi se faire en s'exilant dans des contrées préservées, mais on risque également de s'isoler et de s'illusionner pendant longtemps. Vivre seul, à l'écart de ses semblables est d'ailleurs une chose étrange pour la Nature – un idéal qui semble être apparu seulement avec une certaine interprétation de l'ascétisme. Si, autrefois, les sages, les druides et autres chamans vivaient un peu à l'écart des villages, ils n'en restaient pas moins intimement liés à une communauté, au sein de laquelle ils avaient un rôle important.
Je tiens à préciser ici que la communication naturelle, telle qu'elle est traitée dans cet ouvrage, concerne surtout la communication avec les hommes. Bien sûr, plus on s'harmonise avec ses semblables, plus on peut atteindre un sentiment de communion avec

la Nature – mais le contraire n'est pas nécessairement vrai, comme je vais l'expliquer.

S'il est possible de projeter un lien émotionnel avec des arbres, de « parler » avec eux, ces derniers n'y accordent pas beaucoup d'importance et continuent à croître dans leur coin. Cette sentimentalité est bien souvent une aberration de notre propre psychisme, et il n'y a qu'avec les animaux domestiques où cela semble avoir quelques influences – plutôt néfastes d'ailleurs.

S'il fallait accorder un désir propre aux arbres, on pourrait dire qu'ils souhaitent surtout nous voir trouver l'énergie en nous, afin que nous réamorcions notre croissance. Tant que nous sommes dans une situation de demande, voire d'auto-apitoiement, ils ne peuvent rien pour nous, et ne nous voient pas. C'est comme si nous étions sur un autre plan. Cela peut sembler dur à dire, mais c'est ce que j'ai vu en essayant de comprendre les arbres.

En fait, voilà comment cela s'est passé : lorsque, après des mois d'efforts, j'ai réussi à quitter mon ordinateur et les dizaines de projets que j'avais sur Internet, je me suis retrouvé dans le « monde réel » avec tout un tas d'idées, d'habitudes et de comportements qui n'avaient aucune place dans ce monde. Je ne savais plus quoi faire, mais je ne savais surtout plus comment être.

Bien sûr, vu mon isolement, j'ai tout de suite essayé de rencontrer des gens, en allant à divers rassemblements, en organisant des discussions, etc. Et cela me permit de faire quelques rencontres très importantes. Mon erreur fut d'imaginer que ces rencontres suffisaient et qu'en présence de personnes compréhensives, je pourrais à nouveau parler de tout ce qui me passait par la tête – comme je le faisais sur Internet.

Mais quelque chose ne collait pas ; ces relations commençaient à s'effriter… et comme je sentais toujours cet étouffement, je me suis tourné vers la Nature, passant de plus en plus de temps en forêt. Mais plus j'essayais d'y atteindre un sentiment de communion, plus je m'isolais de mes proches. Il y avait donc un problème. Pouvais-je prétendre être en communion avec la Nature tout en me sentant étranger aux personnes qui partageaient mon idéal ?

Je pensais naïvement que le simple fait de ne plus utiliser d'ordinateur et d'être dans la Nature suffirait à me faire retrouver une certaine pureté.

Il m'a fallu des mois de souffrance et d'errance pour réaliser que construire des relations exige des efforts, et que si ces efforts n'apportent pas d'extases immédiates, il n'empêche qu'ils amènent de la Vie – ou plus précisément un cadre pour que cette Vie se manifeste.

C'est armé de cette expérience personnelle que je peux affirmer aujourd'hui que la communication naturelle – au sens de la mise en relation des êtres dans leur globalité – est peut-être la seule voie hors de la grisaille du monde moderne.

C'est peut-être aussi le seul moyen de remettre de la joie dans notre vie. Une amie me faisait remarquer fort justement que la seule joie vraiment durable est celle que nous pouvons éprouver en rendant les autres joyeux. Alors que si l'on essaie d'être bien avec soi-même, on risque de gaspiller une quantité d'énergie incroyable et même de la voir se retourner contre soi.

Ces limites étant établies, je souhaite à tous de passer le plus de temps possible dans la Nature. C'est un facteur équilibrant que l'on ne rencontre nulle part ailleurs – le seul référent de ce que

DEUX APPROCHES DE L'AGRICULTURE

L'auteur qui, selon moi, a le mieux compris ce qu'était l'essence de la Nature est Masanobu Fukuoka, un paysan japonais qui a pratiqué pendant 50 ans l'agriculture naturelle, c'est-à-dire une agriculture où on laisse le plus possible la Nature croître par elle-même, sans avoir recours à des engrais, des pesticides ni même au labourage.

Son approche est intéressante, car elle pousse à se mettre au service de la Nature, à l'écoute de la moindre de ses indications. Le dialogue ne peut être imaginaire. On sème des graines « aléatoirement » la première année puis, selon ce qui a poussé, on ajuste l'année d'après, jusqu'à ce que chaque végétal pousse là où il doit pousser. Ce faisant, la terre s'est régénérée, labourée par toute la faune s'abritant dans le sol.

M. Fukuoka a beaucoup insisté sur le fait que ce qui compte, c'est ce travail d'écoute, qu'il n'y a pas de formule magique et que cette « méthode » ne fonctionne que s'il y a transformation du paysan. Autrement dit, le bon rendement de la culture n'est qu'un indicateur de la croissance intérieure – une symbiose s'est établie, telle que les scientifiques ne pourraient jamais l'imaginer.

Sans surprise, son message a été très peu compris. Il reste un idéal pour beaucoup, mais la plupart des personnes rejetant la barbarie de l'agriculture scientifique ont préféré se tourner vers la biodynamie anthroposophique où, par de multiples calculs astrologiques, il est possible de planter les graines au parfait moment et de s'assurer une croissance maximale

Cela fonctionne : les fruits et les légumes sont plus gros et plus savoureux. Néanmoins, une question reste posée : en quoi cela a-t-il de l'importance, hormis le fait de manger mieux ? L'homme continue désespérément à mettre les résultats extérieurs avant sa propre vie intérieure. Il préfère calculer la position des astres, plutôt que de s'abandonner avec confiance à l'inconnu...

Est-ce de la peur ou de l'orgueil ?

serait une vie « normale », au sens le plus élevé du terme. Nous pouvons mesurer à quel point notre civilisation est devenue « anormale » par le fait que la Nature lui est totalement étrangère et que l'homme moderne la considère même comme « morte ».
Cependant – et mes conclusions là-dessus sont sans appel – aucun temps passé dans la forêt n'est suffisant en lui-même pour se reconnecter réellement avec le monde naturel. C'est une dynamique globale de sa vie qu'il faut enclencher. Il faut redevenir nous-mêmes à l'image de la Nature, ce qui demande des efforts intérieurs autrement plus importants.

Le ré-enchantement durable

Comme on le voit, le chemin vers une vie plus « enchantée » est semé d'embûches, et tout au long des chapitres qui suivent, je tenterai de « rectifier le tir » en fonction de mes propres expériences. Car bien entendu, ce livre n'est pas une étude sociologique, mais plutôt le compte-rendu d'un combat que j'ai mené et que je mène toujours. Je n'ai rien d'autre que mon expérience à offrir.
Je sais que beaucoup aspirent à un changement de vie radical mais restent cloisonnés dans leur sphère d'idées ou dans un mysticisme sans fond. Ce fut à mon avis le cas de la génération des années 60 (du 20ème siècle), pour qui le désenchantement du monde fut le facteur d'une profonde révolte. Elle fut également la première génération à grandir avec une nouvelle technologie : la télévision.
Des auteurs comme Guy Debord ont bien montré comment la culture télévisuelle avait tendance à tout transformer en spectacle, et ainsi à empêcher les gens de vivre simplement leurs expériences. Tout ce qui sort de l'ordinaire doit immédiatement être capturé, édité et ramené finalement à quelque chose d'aseptisé. Nous

n'avons aujourd'hui des années 60 que cette image creuse, facilement reprise par la publicité.
Il y eut pourtant à ce moment les prémisses d'une véritable Révolution de la Vie, mais au final ceux qui auraient eu des clés pour agir ont préféré continuer à critiquer, démontrant à tous et sous tous leurs aspects les problèmes du monde moderne. Bref, ils ont préféré l'immobilisme, et les drogues les ont bien aidées. Et puis, comme le moment était passé, les rescapés soixante-huitards ont dû se contenter de mettre en scène des « situations », au sein desquelles la « vie » ferait irruption pendant quelques instants... Malgré son discours contraire, le situationnisme n'a pas vraiment dépassé le stade du spectacle.
Il y a maintenant, je crois, une nouvelle possibilité d'une Révolution de la Vie, enclenchée par la génération qui a grandi avec Internet et qui a encore suffisamment de vitalité pour rejeter tout cela comme un vortex de mort. Mais il s'agira d'éviter de se perdre dans la critique ou de se disperser dans les fantasmes passagers, pour au contraire concentrer le maximum d'énergie dans de nouvelles possibilités concrètes. Nous sommes à une époque du « tout ou rien ».
Il est inutile de faire trop de prosélytisme, de convaincre les foules, car l'imitation de la Vie offerte par les mondes virtuels est tellement insidieuse que seuls ceux qui auront ressenti cet étouffement dont j'ai parlé sauront passer à autre chose – et ce sera déjà assez difficile comme ça.
Passer à quoi ? S'il y avait un mode d'emploi, ce ne serait pas la vraie vie. Je vais indiquer quelques stratégies d'action possible dans les chapitres suivants, mais celles-ci ne pourront être entreprises que par ceux qui auront fait l'effort de suivre cette voie de retour aux autres.

Théoriser ne demande pas beaucoup d'efforts. Il suffit de rester où l'on est et de contempler ce qui se passe. En revanche, enclencher soi-même une dynamique de vie, en dépit de tous les obstacles, de toute l'indifférence et de toutes les difficultés inhérentes à une telle démarche, voilà qui a de quoi élever notre conscience. Non seulement les problèmes du monde moderne s'éclaircissent – voire disparaissent – mais on peut commencer à imaginer des actions positives, dans un cadre totalement autre.
Ce qu'il y a à faire est extrêmement simple et basique, parfaitement naturel. Tellement simple qu'on ne pense plus à le faire. La plupart préféreront s'exalter sur des théories qui font d'eux des surhommes... Mais ceux qui ressentent que leur flamme intérieure est sur le point de s'éteindre oseront peut-être enfin prendre leur vie au sérieux.

En conclusion

Je dirais que la communication naturelle ne peut être forcée par une quelconque pratique individuelle. Elle est plutôt comme une fleur qui germe lorsque les conditions adéquates sont réunies. Il faut beaucoup de patience et nourrir un certain sens de responsabilité envers ce qui va émerger – comme une future mère qui ne sait pas bien ce qui va « venir », mais qui s'y prépare avec tout l'amour dont elle est capable.
Le chemin hors du confort aseptisé des technologies est long et ardu, mais ceux qui auront le courage de l'emprunter auront le privilège de découvrir de nouvelles manières d'être tout à fait inimaginables actuellement. Car, si la communication naturelle est bien plus que la communication sans machines, la vie naturelle

est, elle, bien plus que de planter des choux. Il y a tout un foisonnement de forces qui n'attendent que d'être éveillées.
S'il y a une chose que nous devons apprendre, c'est à laisser la Nature agir à travers nous, nous effacer devant sa grandeur et son intelligence. Ainsi, non seulement nous redeviendrons vivants, mais nous trouverons également la force pour défendre ce qu'il reste de Vie autour de nous.
Voilà peut-être de quoi mettre fin à toutes les discussions stériles sur la préservation de l'écosystème mondial !

LA PRISE DE CONTACT EMPATHIQUE

La première chose à faire lorsqu'on veut communiquer avec une personne, c'est de prendre contact avec elle. Cela semble être une évidence lorsqu'on communique à distance – il faut composer un numéro, etc. – mais on a tendance à oublier cette étape lors des rencontres réelles.
Certes, nous sommes sur le même plan physique que notre interlocuteur, mais savons-nous où il se trouve intérieurement, quelles sont ses humeurs, ses attentes, ses désirs ? Sommes-nous conscients de nous trouver en face d'un autre être humain, aussi complexe que nous, mais dont l'être s'est structuré de manière peut-être totalement différente de nous ?
L'immédiateté des outils technologiques tend à minimiser, voire éliminer, l'importance de cette prise de contact initiale.
Ainsi, un appel téléphonique interrompt systématiquement et de manière assez brutale ce que l'on était en train de faire. On peut également être dérangé par une visite « à l'improviste », mais un visiteur a naturellement plus de respect et d'attention envers son hôte. Cette surprise peut être très enrichissante.[18]

[18] Autrefois, il était normal de passer chez des voisins pour leur demander un

Avec le téléphone, en revanche, ce sont forcément deux mondes qui entrent en collision. L'autre est occupé à ses affaires, il veut juste un renseignement. Les formules de politesse seront courtes, voire inexistantes, et l'ensemble de la conversation sera vécu comme une interruption. On peut être content de rendre service, d'entendre la voix de l'autre, mais on ne peut pas dire qu'il y a eu un échange constructif.
Avec le téléphone portable, ce problème s'est généralisé. Tout le monde trouve normal de se déranger mutuellement. Lorsqu'on appelle un proche, on zappe totalement les formules de politesse par souci de rapidité et parce qu'on pense qu'il est normal que l'autre soit immédiatement disponible pour nous.
Les adolescents d'aujourd'hui – c'est-à-dire la génération qui a grandi avec le téléphone portable – ne se saluent presque plus quand ils se rencontrent. C'est quelque chose qui m'avait grandement interpellé, lorsque je l'avais remarqué pour la première fois, mais c'est une suite tout à fait logique. Qu'on se rencontre physiquement ou qu'on s'appelle, c'est pour ces jeunes du pareil au même. Or, cette confusion est très problématique.
On s'imagine que la simple présence physique de l'autre est suffisante. On peut échanger des mots, « communiquer », donc il n'y a rien de plus à faire. Mais avons-nous pris quelques instants pour sentir la présence de l'autre ? Sommes-nous conscients que l'autre

service ou leur donner des nouvelles. Les visites-surprises ponctuaient la vie quotidienne et l'enrichissaient énormément. Dans certaines régions d'Amérique du Sud, les immeubles sont comme de grandes communautés, où tout le monde se connaît et se rend service. Cela crée une dynamique de vie incroyable et élimine par ailleurs la peur, chacun étant le gardien des autres.

n'est pas un « cerveau sur pattes » et que les mots qu'il émet n'ont pas juste pour fonction d'alimenter nos pensées ?
Si nous nous sentons insatisfaits par nos relations, si nous peinons à sortir de l'isolement, il se peut bien que nous ayons négligé cette première étape. Cette prise de contact est à la fois élémentaire et difficile à mettre en œuvre, car il faut veiller, précisément, à ne pas perdre le contact.
Voyons maintenant les différents aspects qu'elle implique en ce qui concerne une communication naturelle.

Aller vers l'autre

Il fut un temps où l'on devait marcher plusieurs heures ou voyager pendant plusieurs jours, pour aller parler à quelqu'un. On réfléchissait donc à deux fois avant de s'y rendre – ce que j'ai à dire ou à demander est-il vraiment pertinent ? – et on avait ensuite toute la route pour réfléchir à son message et à la personne concernée. La prise de contact était déjà amorcée.
Ces déplacements physiques semblent fastidieux à l'esprit moderne habitué à tout faire depuis le confort de sa maison, mais ils donnaient pourtant une vraie force à la communication. Tout effort consenti librement – car nous voulons transmettre quelque chose qui nous tient à cœur – est inévitablement payant.
On déplore la « perte des valeurs », mais on peine à définir ces valeurs sous des formes non abstraites. Or, avant que les technologies viennent nous « simplifier la vie », la valeur était une chose simple : elle correspondait précisément à l'effort fourni. Il n'y avait nul besoin d'y mettre un prix, car l'énergie dépensée était reconnue par l'Univers.

Quand on parle d'aller rencontrer physiquement les gens, la première réaction est : « Quelle perte de temps ! ». Cependant l'idée d'une perte de temps est absurde pour la Nature. Si nous fournissons des efforts pour établir une communication vraie avec quelqu'un, ce « temps perdu » nous sera largement rendu. Il faut donner pour recevoir, il faut aller vers la Vie pour qu'elle puisse nous pénétrer.

Je peux témoigner, pour ma part, que les milliers d'heures que j'ai passées à communiquer sur Internet ne m'ont rien apporté. Je n'ai plus aucun contact avec mes « amis internautes » et j'ai réalisé que je n'en avais jamais eu. En revanche, chaque fois que j'ai fait l'effort de rencontrer une personne dans une autre ville ou un autre pays, les bienfaits ont été tels qu'aujourd'hui encore le souvenir de ces rencontres m'enrichit en termes de compréhension du monde et d'amour de la vie.

Ces quelques expériences ont suffi à me convaincre de l'absurdité de la communication à distance. Si vous êtes sceptiques quant aux affirmations faites dans ce livre, je vous invite à en faire l'expérience : changez vos habitudes, allez une fois à la rencontre d'une personne avec laquelle nous n'auriez normalement échangé qu'à distance. Vous verrez : c'est un autre monde qui s'ouvre à vous !

Reprendre contact avec le corps

Si notre but est de retrouver une dynamique de vie, en résonance avec la Nature dans ce qu'elle a de plus élevé et puissant, il faut commencer à mettre en mouvement notre corps, ce temple offert par la Nature.

Nous vivons de toute évidence dans une société « décorporalisée », où le corps n'est vu que comme un véhicule pour notre cerveau, un véhicule encombrant et générateur de souffrances, que certains rêvent d'abandonner pour rejoindre un monde de pure virtualité. Avec une telle vision du monde, toute idée de déplacement physique génère instinctivement un « à quoi bon ? ».

La route paraît longue et ennuyeuse : nous y voyons la fatigue, les attentes, la météo incertaine, rien de bien excitant pour notre esprit. Et pourtant, en restant assis ou semi-couché, nous risquons de fantasmer sur tout et n'importe quoi, sans que rien ne se réalise jamais. Trop d'imagination est néfaste, si elle n'est pas accompagnée d'actions.

En « bougeant », on n'obtiendra peut-être rien, ou pas ce que l'on espérait, mais on aura au moins enclenché une dynamique. Peut-être la personne rencontrée ne correspondra-t-elle pas à nos attentes, mais au moins on ne perdra pas davantage de temps avec elle. Et de nouvelles opportunités s'ouvriront, comme par magie. La magie de la vie ne touche pas ceux qui restent immobilisés dans leur tête et leurs émotions.

De toute façon, il semble que les informations ne peuvent être intégrées dans notre conscience que si le corps est en mouvement. Elles doivent en quelque sorte être corporalisées. C'est la raison pour laquelle, après avoir longuement étudié, on éprouve instinctivement le besoin d'aller faire un tour. C'est plus fort que nous ! Et les informations sont d'autant mieux intégrées, si nous nous mettons en mouvement pour « agir en conséquence », comme nous le verrons par la suite.

Cela dit, puisque nous sommes sur le sujet du corps, une communication naturelle n'a pas besoin de se faire avec mille gestes,

comme on tente de l'apprendre dans certaines écoles de vente. En passant moins de temps à télécommuniquer, le corps retrouvera naturellement une fluidité, une perméabilité aux impressions tant intérieures qu'extérieures, mais toute pratique imposée étoufferait cette renaissance. La dynamique doit être relancée depuis le centre de notre être, et non à partir du mental chargé d'idées et de théories.

Être présent l'un à l'autre

L'utilité de la présence physique ne se résume pas à la possibilité de gesticuler, ce qui peut tout aussi bien se faire par Webcams interposées. La présence physique – la simple présence physique – est une porte vers un autre type de présence, celle du cœur.

Nous ne sommes pas que des corps physiques. Notre être dégage une aura et toutes sortes de courants d'énergie que la science a pu détecter sans vraiment les comprendre. Ces aspects subtils ne peuvent bien sûr pas passer par le courant électrique des technologies, seuls les mots sont pris en compte et transmis.

Par contre, quand nous sommes devant quelqu'un, nous pouvons nous mettre intentionnellement sur sa fréquence ; ce qui se passe naturellement si nous avons de l'intérêt pour elle. L'empathie – la capacité de ressentir les émotions des autres – n'est pas un don ou un pouvoir psychique, mais la chose la plus naturelle qui soit.

J'ai choisi le mot « contacter » pour cette première étape, car il renvoie au latin tact qui signifie « toucher ». Il est intéressant de remarquer que, lors d'une rencontre normale, ce toucher va jusqu'à être physique, puisque les conventions sociales veulent que l'on se serre la main ou que l'on s'embrasse.

Ces rituels ancestraux ont toujours eu un sens. En reprenant conscience de leur utilité, on peut leur redonner vie.

La prise de contact ne s'arrête pas là. Il y a le « bonjour », le « comment ça va ? » et d'autres formules qui, quelle que soit la culture, sont censées démontrer un intérêt pour l'autre. Que ce soit toujours la même formule n'a pas d'importance, ce qui compte pendant toute cette phase où l'on parle de la pluie et du beau temps – rien de ce qui nous préoccupe vraiment – c'est qu'on a du temps pour s'appréhender mutuellement.

Si nous sommes bien centrés sur le cœur et ouvert à l'autre, ces conventions et banalités n'ont rien d'ennuyeux. Au contraire, elles peuvent être pleines de grâce. Nous avons le privilège d'entrer en relation avec un être aussi complexe et mystérieux que nous, abritant un monde bien plus vaste que tout ce que nous avons parcouru dans le monde physique ! Qu'espérer de plus ?

Cette première étape doit durer le temps qu'il faut. Son objectif est de créer – ou recréer – un rapport de confiance. Il permet de se (re)mettre sur la même longueur d'ondes. Quelle que soient nos bonnes intentions et notre ouverture, quel que soit le temps que nous ayons déjà passé ensemble, aucun mot vrai ne peut être échangé tant qu'il ne s'est pas créé cet espace de chaleur, où les deux êtres se sentent en sécurité.[19]

---

[19] Toute la psychothérapie est d'ailleurs basée sur ce principe. Dans l'idéal, un psychothérapeute n'est pas là pour fournir des interprétations freudiennes, mais pour créer un espace où le « patient » peut se confier en toute sérénité. De même, dans les problèmes de couple, un psychologue aurait pour fonction d'établir un espace de dialogue entre les conjoints. Autrefois, les amis jouaient ce rôle.

Cet état particulier pourrait être décrit comme une union des cœurs. Les corps physiques sont séparés – éternelle frustration de la matière – mais une autre partie des interlocuteurs s'est rencontrée et s'est reconnue. Alors seulement, il est possible de poser des mots qui s'ancreront ni au-dessus, ni au-dessous, mais bien dans le cœur de l'autre.

On ne peut, bien sûr, pas espérer avoir ce type de contact avec toute personne à tout moment. La rencontre des cœurs est rare et belle. Toutefois, il faut rester dans une ouverture, une attention à l'autre. Peut-être ne trouve-t-on aucun mot cette fois-ci, mais on continue à se chercher, à danser. Il faut avoir foi en cela. Aucune relation n'est facile, car aucune relation n'est semblable.

C'est avec ce type d'ouverture – qui est aussi une forme de générosité – que l'on crée, petit à petit, des liens avec son entourage. Cela demande des efforts, mais cela permet progressivement d'agrandir sa « bulle », d'élargir ses horizons. C'est ainsi que cela se passait lorsque, ce que les sociologues appellent le « tissu social » était fort ; chaque personne étant reliée à d'autres, et de fil en aiguille, suivant son parcours intérieur, on pouvait découvrir une grande variété d'êtres.

L'espoir de la rencontre

Nous sommes maintenant dans une situation plus compliquée, dans une sorte d'atrophie sociale que nous avons déjà essayé de comprendre, dans la première partie de ce livre. La vie moderne a fait que les gens vivent peu de temps au même endroit. Peu à peu, le modèle américain s'impose, avec les entreprises qui n'hésitent pas à « relocaliser » leurs employés.

Les gens ne connaissent plus leurs voisins, et s'ils ont quelques amis, ces derniers ne se connaissent pas entre eux, et n'auraient pas forcément d'affinités. Il y a un « cloisonnement des relations », si bien que la maxime « les amis de mes amis sont mes amis » n'est plus forcément vraie.

Je crois que beaucoup de personnes souffrent de cette situation. Il suffit de voir la misère qu'entraîne généralement une période de chômage, non pas à cause de la peur de ne pas retrouver du travail, mais à cause de l'isolement que cela génère dans une société où le travail est le dernier lien entre les gens. Lorsqu'on sait qu'on va passer sa journée pratiquement seul, il est difficile de trouver une bonne raison de se lever le matin.

Pris dans cet engrenage, beaucoup tentent de faire des rencontres dans des cafés, des soirées, mais on sait que c'est souvent dans les foules qu'on se sent le plus seul. Personnellement, lorsque j'ai commencé à vouloir me sortir du « paradis informatique » que je m'étais construit, j'ai passé un temps considérable à errer dans des situations comme celles-là, attendant une rencontre qui n'arrivait jamais.

Je pensais que si je « m'ouvrais » suffisamment, si je changeais d'attitude, si je trouvais les bonnes formules à utiliser, alors soudain les rencontres se multiplieraient. Il y en a bien eu quelques-unes, mais elles furent d'une dérisoire superficialité. Il faut dire que je ne savais pas vraiment ce que je cherchais. Se rencontrer d'accord, mais dans quel but ?

J'aurais voulu, dans ces pages, donner des conseils et des directions pour faire des rencontres enrichissantes, aider peut-être certains à sortir de leur isolement. Mais cela aurait été promettre des choses que je n'ai moi-même jamais obtenues de cette manière.

J'ai fini par faire des rencontres vraiment importantes qui ont changé le cours de ma vie. Mais cela s'est toujours passé au moment où je m'y attendais le moins. En revanche, chaque fois que j'ai essayé de forcer un « contact », chaque fois que j'ai mis tous mes désirs dans cette direction, je me suis trouvé entraîné à poursuivre des fantômes et à faire redoubler mon sentiment d'isolement.

L'être humain croit souvent qu'en désirant quelque chose très fortement, il finira par l'obtenir. Pris dans l'illusion de la séparativité, il ne se doute pas que ce monde est le fruit d'une multitude de volontés et que, souvent, il n'est lui-même qu'une marionnette au milieu d'un engrenage qui ne lui est qu'occasionnellement favorable.

Je crois qu'Internet nous a fait totalement perdre cette conscience élémentaire de par le fait qu'il donne l'illusion de rencontrer des dizaines de personnes par de simples clics et des messages uniformes. Lorsqu'on a été habitué à cette aisance communicative, on tente de la reproduire dans la vie réelle... et naturellement, on se sent frustré. D'où sans doute le foisonnement de livres pour « mieux communiquer ».

Ce n'est cependant pas par des tours de passe-passe psychologiques ou un développement de nos « capacités émotionnelles » que l'on fera notre retour dans le monde. C'est en comprenant la vaste diversité des êtres et des désirs que l'on pourra commencer à comprendre ce que nous-mêmes voulons et rencontrer, au final, ceux avec qui l'on a de réelles affinités, ceux avec qui quelque chose peut être construit.

Les difficultés que nous pouvons avoir à être dans la société ne sont, à mon avis, jamais dues à notre personnalité qu'il faudrait

« remodeler », mais toujours à de graves aveuglements que nous avons sur nous-mêmes et sur cette société. C'est pourquoi ce que vous lisez n'est pas un livre de développement personnel, mais un ouvrage pour aider à remettre au clair ce qu'est vraiment la communication.

De même que les muscles d'un malade doivent être rééduqués après une trop longue immobilité, il se peut que nos « muscles sociaux » doivent être remis en marche. Le plus dur, c'est le début, mais une fois la dynamique lancée, si on s'y est pris du bon côté, on ne remarquera plus l'effort et on pourra se concentrer sur d'autres aspects plus constructifs de sa vie sociale.

Il faut se rappeler que la rue, telle qu'on la trouve dans les cités modernes, est un lieu aberrant. Tant de gens se croisent et ne se connaissent pas ! On espère parfois que quelque chose s'y passe mais, au final, tout ce qui passe, ce sont les « passants », courant d'un point à un autre. Quant aux divers rassemblements populaires, ces grandes messes de la solitude, ils ne valent pas beaucoup mieux.

Peut-être est-ce le fait de côtoyer quotidiennement tant d'inconnus qui finit par fermer notre cœur, par rendre l'empathie une chose si compliquée qu'elle est aujourd'hui presque considérée comme un « don ». Mais, aussi triste cette situation soit-elle, on ne peut pas la changer par une sorte d'amour universel confus et aliénant.

Il faut une ouverture du cœur, oui, mais cette ouverture passe aussi par la confiance dans le fait que l'on rencontrera les bonnes personnes au bon moment, ainsi que par la satisfaction des rencontres qui ont déjà été faites. Comme j'espère l'avoir montré, il

n'y a rien de pire qu'un désir exacerbé pour nous fermer à l'Univers.
Aujourd'hui, après toutes les errances qui ont été miennes, la recherche de la « rencontre » me semble plus vaine que jamais. C'est une dispersion de plus dans un monde fragmenté. C'est un mirage de plus dans un monde d'apparences. Il vaut mieux travailler à faire ce que l'on doit faire, être fidèle à ce que notre cœur nous dit et l'Univers nous enverra les personnes dont on a besoin.
La prise de contact n'est qu'une étape préliminaire. Il ne faut pas la négliger, faute de quoi on se retrouvera invariablement seul, mais il ne faut pas non plus lui donner une trop grande importance, ni penser qu'en étant suffisamment « ouvert », on va pouvoir faire des dizaines de rencontres rien qu'en se promenant dans la rue.

Redécouvrir nos proches

De toute façon, avant de courir chercher d'autres amis, avons-nous bien examiné les personnes qui nous entourent ? Peut-être que nos relations stagnent et qu'il serait bon de prendre un peu d'air avec des êtres plus en résonance avec notre vision actuelle du monde. Mais ne sommes-nous pas aussi responsables de cette stagnation ?
Faire la différence entre « amis » et « inconnus » est étrange, car nos amis sont en grande partie des inconnus pour nous. Chaque nuit, ils passent par une « petite mort » et se réveillent un peu différents. Quant à leur être profond et immuable, il est insondable même pour eux et nous serions dans une grande illusion si nous pensions l'avoir cerné. En revanche, si nous les considérions

LES RASSEMBLEMENTS

C'est un triste constat mais, à l'heure actuelle, beaucoup de gens n'ont pas de désir réel de rencontre. On peut initier un contact, ils ne l'entretiendront pas. C'est une chose étrange... Trop de peur, de désintérêt, de préjugés ? J'ai toujours pensé que les gens sortaient pour faire des rencontres et que tout le reste – la musique, le film, l'alcool – n'était qu'un prétexte.
Mais il semble que toutes ces distractions, à force de se perfectionner, ont pris le dessus et que beaucoup y trouvent un plaisir individuel suffisant. On va au cinéma parce que l'écran est plus grand que sa télévision ; on va voir un concert mais, au fond, on aurait pu aussi l'écouter sur son baladeur MP3.
Autrefois, on se rendait au bal car on savait qu'on y verrait beaucoup d'amis et que, par ailleurs, on pourrait danser et nouer de nouveaux liens. Les êtres humains étaient au centre.
Maintenant, il y a une scène et chacun danse et fantasme comme il veut, tout seul, en regardant vaguement les autres – la musique étant trop forte pour qu'on puisse échanger plus de trois mots, et en criant.
Depuis une dizaine d'années, se sont multipliés – en tout cas en Occident – des événements plus orientés autour de la rencontre, comme pour offrir un contre-poids à l'isolement. Réunissant les gens autour d'un thème, souvent dans la Nature, ils sont une occasion idéale pour rencontrer ceux qui ont envie de faire des rencontres.
Malheureusement, ces événements sont encore trop souvent centrés autour de la musique, d'orateurs et de programmes chargés – sans parler des drogues. C'est comme si on n'avait pas d'autre choix que d'offrir ces « distractions » si omniprésentes dans le monde moderne. Pourtant, des choses très positives pourraient se produire, si on réunissait simplement des personnes ayant compris et intégré les principes de la communication naturelle.
Si le tissu social a été cassé, il faut le reconstruire avec ceux qui en ont le désir. On ne peut forcer ceux qui se contentent d'être seuls derrière leurs écrans, mais on peut donner l'opportunité aux insatisfaits de former entre eux un réseau organique plein de créativité et de vie.
C'est un vaste projet mais, au fond, ce n'est que la conséquence ultime de la prise de conscience de ce qu'est la communication naturelle – l'évidence même pour celui qui veut retourner vers les autres. C'était, somme toute, le rêve de la génération des années 60. Et ce rêve est réalisable si les gens se montrent radicaux et refusent les innombrables substituts qui les confortent dans leur bulle.

comme des inconnus, peut-être serions-nous surpris de découvrir de nouvelles facettes de leur être ?

En tant qu'êtres humains, nous avons tendance à rechercher une certaine sécurité psychique. On préfère voir l'autre « comme hier », « comme toujours », car cela nous permet de fonctionner de manière routinière. « On se connaît, on s'aime et il n'y a rien à ajouter ». C'est un cas récurrent dans les familles et les vieux couples, voire les jeunes couples.

On fournit un effort au début, on s'intéresse vraiment à l'autre, on fait toutes sortes de choses qui vont lui plaire. Mais dès que « l'union est scellée », qu'elle soit amicale ou plus si affinités, on pense qu'il n'y a plus rien à faire. Et l'on s'étonne qu'une relation puisse devenir ennuyeuse, voire étouffante.

Certes, si nous voulons retrouver une dynamique de vie, il est bon de s'ouvrir à de nouvelles relations. Mais nous retomberons dans l'indifférence tant que nous n'aurons pas compris l'importance de toujours établir un contact chaleureux avec l'autre, cela afin de déceler de nouveaux aspects de son être.

Une fois de plus, il n'y a pas de recette miracle. L'univers des relations humaines est mille fois plus complexe que le monde matériel tel que nous croyons le connaître. Vouloir le systématiser serait nécessairement l'appauvrir.

Cependant, il y a des idées-clefs qui, toujours, donneront des résultats : effort, attention à l'autre, volonté farouche de ne plus rester enfermé dans sa bulle et, bien sûr, patience, « la mère des vertus ». Tout arrive à point nommé pour celui qui sait attendre.

Pour résumer

La première étape de toute communication naturelle consiste à entrer en contact avec l'autre dans son intériorité. Cette forme d'empathie – qu'il ne faut pas comprendre comme de la compassion, encore moins de la pitié, mais uniquement comme une « présence émotionnelle » – ne peut bien sûr se réaliser sans la présence physique, d'où le grand problème de la communication à distance qui s'est généralisée.

Certains pensent qu'il leur est aisé de « sentir » l'autre lorsqu'ils téléphonent ou communiquent sur Internet. Si cette impression peut souvent être fausse dans le monde réel, le danger de s'illusionner est maximal sur Internet – comme le savent ceux qui ont fixé des rendez-vous avec des « amis internautes ».

Si les deux êtres recherchent un contact empathique, celui-ci pourra éventuellement se faire après une « danse » plus ou moins longue faite de « banalités » et de non-dits. Seulement alors, peut-on imaginer un contact « télépathique », c'est-à-dire l'apparition de mots qui ont un sens et une réalité pour les deux individus en présence.

Si l'on fait l'effort de rester dans cette ouverture émotionnelle, on construira peu à peu des relations réelles et solides avec les gens qui nous entourent. N'étant pas fusionnelles ni exclusives, ces relations pourront s'inscrire dans un tout cohérent et former un tissu social varié, au sein duquel notre être pourra s'épanouir.

Il ne s'agit de rien de moins que de se reconstruire en tant qu'être social. Les méthodes de développement personnel ont manqué leur cible en prétendant qu'on pouvait s'épanouir seul – notre véritable être intérieur n'existe que dans sa relation avec autrui et

avec l'Univers. Ce n'est que dans la matière que nous pouvons avoir l'illusion d'une existence séparée.
L'idéologie qui accompagne le développement des technologies de télécommunication part aussi du fait que nous n'existons qu'en tant qu'« êtres communicants ». Mais, en ne prenant en compte que les mots et autres aspects formels, elle nous a fait perdre conscience des aspects les plus subtils de la relation. Dans le monde moderne, les cerveaux communiquent, mais tout le reste s'isole toujours plus. Il est temps de construire une véritable société de la communication !

COMPRENDRE LE MONDE PAR LE DIALOGUE

Nous avons évoqué jusqu'ici la communication comme moyen d'entrer en relation avec les autres, de les appréhender dans leur être profond. Nous avons vu combien cette prise de contact empathique est négligée, dans un monde où priment l'immédiateté et l'efficacité des rapports, si bien que nous avons rarement l'opportunité de rencontrer l'autre au-delà de la façade de sa personnalité.
La portée de la communication ne se limite bien entendu pas à cet aspect. La chaleur humaine est agréable, voire vitale à notre développement harmonieux, mais si nous nous en contentons, nous risquons de nous sentir bien vide quand l'autre sera parti. Une dépendance affective risque de se développer, comme c'est le cas dans beaucoup de couples.
En revanche, si cette rencontre nous a permis d'apprendre quelque chose sur nous-mêmes et sur le monde, nous pourrons méditer longuement dessus et retourner vers l'autre, non par besoin névrotique, mais par envie de partager cette richesse – par amour au sens le plus noble du terme. C'est ainsi que naissent les vrais amitiés, aux liens indestructibles.
Après la phase de contact, suit donc naturellement celle de la compréhension, comprendre signifiant « prendre avec soi ».

La communication comme vecteur de connaissance, quoi de plus évident ? Pourtant, en observant la société moderne, on voit que la plupart des gens parlent très peu de sujets qui les touchent dans leur vie. Quand ils ne sont pas occupés par des choses purement fonctionnelles, ils sont dans des considérations abstraites (les problèmes à l'autre bout du monde, les drames des stars du show-biz, etc.). Dans tous les cas, ils ne semblent pas vraiment prendre l'autre comme porteur de savoirs et d'expériences. Il n'y a plus désir d'apprendre de l'autre – condition première à une réelle écoute – ni désir de transmettre ce que l'on sait. Cela tend forcément à rendre les relations très superficielles.
L'être humain devrait pourtant être en recherche de connaissances lui permettant de mieux s'orienter dans le monde. C'est ce qui le différencierait principalement des animaux. Mais alors, pourquoi tant de personnes semblent-elles, actuellement, traverser la vie sans rien vouloir en apprendre ?

Se libérer des préjugés

Il est probable que cette indifférence est due à la surinformation qui emplit les têtes et ne donne plus d'espace pour regarder ce qui se passe autour de soi. Par ailleurs, on semble accorder plus d'importance aux livres et autres médias du simple fait qu'ils sont sensés être produits par des « spécialistes ». Ces sources d'informations étant inépuisables, pourquoi devrions-nous perdre notre temps à discuter avec nos proches ? Que peuvent-ils nous dire sur des sujets aussi complexes que l'astronomie ou la sociologie ? Pas grand-chose, à moins de travailler dans ces domaines.
Il est vrai que les millions de spécialistes au service de la Science ont exploré depuis un siècle de grands pans de la réalité. Mais est-

ce que ces données accumulées permettent pour autant de mieux nous diriger dans la vie ? En fait, plus les scientifiques ont essayé d'expliquer la réalité, plus ils l'ont réduite à des théories creuses, voire à des formules mathématiques incompréhensibles.
Ces abstractions n'ont pourtant aucune forme de réalité pour nous. En revanche, l'impression que nous gardons est celle de n'être que des corps de matière, foulant une Terre morte qui tourne dans un vide sidéral. Et, comme nous l'avons vu, cela est vrai même pour la plupart des personnes religieuses qui, n'ayant pu remettre à leur place les théories scientifiques, ont dû toujours plus expulser Dieu de ce monde.
Si nous avons eu l'occasion de rappeler certains mensonges de cette Science, le problème est tout autant lié à sa méthode analytique laquelle, appliquée partout, n'a jamais pu même s'approcher des questions fondamentales qui se posent naturellement à tous les êtres entrant dans la vie et à ceux qui en sortent.
Nous sommes donc mis, en quelque sorte, face à deux chemins : soit abandonner ces questionnements existentiels réels et se satisfaire des explications et apparents bienfaits que nous apporte la Science – soit remettre en question l'idée que la méthode d'investigation analytique est la seule valable et s'orienter vers une connaissance du monde plus « directe », qui corresponde à ce que notre cœur perçoit. C'est le pari que nous proposons.
Avec la Science, se pose la question de l'autorité : devons-nous accorder plus d'importance à ce dont nous faisons l'expérience, ou à ce que nous dit une source d'autorité « étrangère » ? Il y a là tout un processus de déconditionnement qu'avait abordé, entre autres, le philosophe indien J. Krishnamurti.

Il avait bien montré la tendance toute sécuritaire à s'accrocher à des théories faciles sur le monde, et les efforts importants qu'il est nécessaire de fournir pour se « libérer du connu », c'est-à-dire pour rompre avec les multitudes de préjugés et théories qui nous empêchent de voir les choses telles qu'elles sont.
Quoiqu'il s'en soit surtout pris aux autorités spirituelles de son temps, son avertissement s'applique d'autant plus à la Science moderne que beaucoup ont considérée à juste titre comme une nouvelle religion, avec ses dogmes et ses prêtres.
Il ne s'agit pas de se fermer à toute information qui viendrait « d'en haut », mais plutôt de se rendre compte que les seules connaissances qui ont vraiment un impact sur notre vie sont celles que nous avons comprises nous-mêmes – que ce soit par l'expérience ou l'échange – et qui ont pu s'intégrer dans une vision globale.
On peut, bien sûr, se référer à des doctrines, s'appuyer sur elles – et c'est une chose sans doute trop négligée à une époque qui se veut toujours plus révolutionnaire – mais il faut bien réaliser que celles-ci ne prennent un sens que lorsqu'on a pu en constater la validité dans le monde et dans nos vies.

L'impasse scientifique

La Science moderne peut être vue comme une machine qui envoie des travailleurs explorer des aspects minuscules de la réalité, puis qui stockent les résultats pour d'éventuels usages futurs. Cela permet de développer toutes sortes de technologies, mais cela fait-il avancer la connaissance avec un grand « C » ? Comme nous avons pu le voir en ce qui concerne le génie génétique, les savants ne savent pas, et n'ont pas besoin de savoir ce que font les autres.

Ils peuvent se baser sur d'autres travaux, dans une suite logique, mais ne vont que rarement s'intéresser à d'autres domaines.
La cybernétique a voulu se faire la science qui unit toutes les autres, qui rassemble tous les éléments en les aidant à « communiquer ». Mais toutes ces connaissances binaires peuvent-elles être contenues dans le cerveau d'un homme ? De toute évidence, seule une machine pourrait le faire. Les hommes sont-ils donc destinés à devenir des sous-machines, incapables de saisir l'ensemble de la réalité ? La conscience doit-elle s'abandonner à la science ?
Le bon sens aurait tendance à dire qu'on ne peut pas retrouver le tout après l'avoir fragmenté en millions de morceaux. On peut élaborer des hypothèses sur comment tout cela s'assemblait, mais il se peut qu'on soit largement « à côté de la plaque ». Quand on va au fond des choses, on réalise que des théories comme celles du Big-Bang ne sont que des hypothèses parmi des centaines d'autres. Les technologies créées à partir de ces données risquent donc de se révéler complètement contre-naturelles, dangereuses pour l'harmonie de l'ensemble.
Il y a un pressentiment chez beaucoup de gens que les technologies modernes sont en décalage par rapport à la Nature, voire qu'elles lui sont totalement étrangères. Il n'est pas besoin d'être clairvoyant pour se rendre compte que l'utilisation massive de toutes ces machines participe au désastre écologique en cours. Mais peut-on comprendre le problème de ces technologies sans une conscience claire de ce qu'est l'harmonie naturelle ?
Depuis quelques temps, les scientifiques et ingénieurs se sont passionnés pour la question écologique, pensant être les plus aptes à comprendre le fonctionnement de ce qu'ils appellent « l'écosystème ». Ils ont calculé l'émission de CO_2 liée à l'activité

humaine ; ils ont analysé les processus chimiques de la photosynthèse pour voir s'ils pouvaient être imités artificiellement. Mais jamais ils n'ont remis en cause leur méthode d'investigation, et encore moins les présupposés théoriques sur lesquels ils se basent.

Les mystères de la nature

Ce qu'il y a de tout à fait étonnant en ce qui concerne l'exemple de la photosynthèse, c'est que tous ces scientifiques tant occupés à faire des calculs et des analyses ne semblent jamais s'être arrêtés pour s'émerveiller sur cette Vie qui croît sans cesse.

Ils ne se sont jamais sérieusement demandé quelle force et quelle intelligence travaillent « derrière », car les outils scientifiques ne peuvent absolument pas aborder cette question. Pourtant, s'ils prenaient le temps d'observer une plante – non pas dans des conditions artificielles de laboratoire, mais simplement dans la Nature – il se peut bien qu'ils obtiendraient quelques éléments de réponse très intéressants.

Avec quelques rudiments d'alchimie, ils réaliseraient peut-être qu'il y a là une rencontre entre la lumière chaleureuse du soleil et l'humidité de la terre et que presque toutes les mythologies évoquent la Création comme la rencontre du feu et de l'eau. Une contemplation plus approfondie révèlerait des milliers d'autres détails.

Toutefois, ni l'érudition mythologique, ni l'observation de la Nature en elle-même n'est d'aucune utilité, si elle n'est pas mise en relation avec l'expérience intérieure. Et c'est probablement la dernière chose qui viendrait à l'esprit cartésien d'un scientifique, lequel a appris, dès son enfance, à séparer son intelligence de la Nature.

Il faudrait qu'il soit fondamentalement ouvert, prêt à être bouleversé par ce que lui montre l'Univers – prêt à changer aussi, car quand on prend conscience de nouveaux aspects du monde, on est obligé de changer son comportement et ses habitudes.

Mais tout cela va à l'encontre de sa démarche habituelle, où il amasse toujours plus de données au sein d'une vision matérialiste et sécurisante du monde. Avant même de pouvoir obtenir la moindre connaissance par ce biais, il devrait remettre en question la vision selon laquelle la réalité est uniquement un amas d'atomes, une suite de processus chimiques qui se déroulent mécaniquement.

Cela serait difficile car, depuis des siècles, les théories scientifiques se sont bâties sur cette vision « atomiste » du monde. La découverte de l'atome n'a été rendue possible que grâce à cette méthode analytique d'investigation que nous avons évoquée. Mais, n'est-il pas comique de réaliser que cette perception de l'atome – un élément isolé, échangeant de temps en temps un électron avec son voisin immédiat – correspondait précisément à l'état dans lequel se trouvaient les scientifiques au moment de leur « découverte » ?

La Nature n'a-t-elle pas voulu leur montrer quelque chose sur eux-mêmes qu'ils ont pris, par erreur, pour une loi universelle ?

Les recherches plus poussées menées au cours du 20ème siècle ont, en tout cas, révélé que la réalité n'était pas constituée d'atomes mais d'éléments, des quanta, qui passent de l'état de particules à celui d'ondes suivant ce que l'observateur cherche. La physique dite quantique a ouvert le champ à d'innombrables spéculations sur la nature fluide de la réalité. Mais pourtant, les scientifiques n'ont fait que remettre le doigt – par accident, dirions-nous – sur

ce que savaient les Anciens, depuis la nuit des temps : la Nature – et le monde en général – est un reflet de nous-mêmes.
Cela signifie que nous n'avons aucunement besoin de machines ou de calculs pour comprendre la réalité car, à tout moment, elle nous met face à ce que nous avons besoin d'apprendre, ce qui est important à ce moment précis de notre vie. La conscience – si elle est bien « tenue » – intègre tout, progressivement, suivant un cercle.

La science des anciens

Cela ne signifie pas que les Anciens se contentaient de connaissances primaires, dans le champ direct de leur perception. Car plus on cherche à apprendre de cette manière, plus se révèlent des aspects subtils de la réalité. La preuve en est que les anciens Grecs, quoique ne disposant pas de télescopes, possédaient une connaissance claire de l'astronomie.[20] Ils avaient, par ailleurs, conscience de l'influence des astres sur leur psychisme, de manière bien plus précise que l'astrologie spéculative actuelle.
Cette connaissance antique était vraiment « holistique », car elle mettait constamment en relation ce qui était à l'extérieur avec ce qui était à l'intérieur, selon la célèbre formule alchimiste « ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». L'être humain était considéré comme faisant partie intégrante de la Nature, et ce n'était pas une théorie creuse pour appuyer une campagne écologiste,

[20] On les a ridiculisés par leur croyance en la Terre plate, mais des documents ont montré qu'ils n'enseignaient cette conception du monde que parce que la rotondité de la Terre, qui leur était connue, n'était d'aucune utilité sur le plan de la vie intérieure.

mais une réalité vécue et confirmée par les événements « extérieurs ».
À vrai dire, nous ne savons pas grand chose de la conscience et de la science des Anciens, mais leur redécouverte semble capitale pour traiter le problème écologique à la racine. Les catastrophes naturelles ne sont rien d'autre qu'un appel à rectifier le tir en ce qui concerne la direction du monde moderne. En ce sens, la Nature continue d'être un miroir fidèle de notre état intérieur.
Quoiqu'il s'agisse là de leçon fondamentale, la Nature est aussi utile pour acquérir des connaissances plus subtiles. Son caractère à la fois complet et extrêmement diversifié « matérialise » en quelque sorte, tous les aspects de l'Univers – la mort, la renaissance, l'éternelle danse des éléments – si bien qu'un esprit tiraillé par des questionnements a des chances de tomber sur quelque début de réponse lors d'une promenade, s'il est réellement ouvert et non pas muré dans une introspection stérile.
Un « paysage urbain » représente une sorte de Nature, mais beaucoup plus rigide. Il est un reflet de notre propre rigidité, certes, mais une fois ce constat fait, il est difficile d'aller plus avant. La ville moderne est étrangère à notre nature ; elle est « froide », car il n'y a pas de reconnaissance mutuelle. On y erre avec un sentiment d'incertitude et d'abandon, un sentiment familier, oui, mais qui est pourtant une grande tragédie.[21]
En ce sens, un ordinateur n'est porteur d'aucune connaissance puisque son fonctionnement mécanique ne donne aucune place à

[21] Ce sentiment d'étrangeté était absent lorsque l'architecture se conformait rigoureusement à la règle du « nombre d'or », nombre que l'on retrouve partout dans la Nature.

la surprise (si ce n'est d'éventuels « bugs »). L'écran ne reflète rien, si ce n'est un pâle reflet de notre visage ébahi. Une recherche sur Internet ne nous renvoie généralement que ce que nous voulons savoir, et rien de plus. Nous nous sommes ainsi habitués à un mode d'acquisition des connaissances où nous empilons les données dans notre coin, alors que la vraie connaissance naît toujours de l'interaction entre deux ou plusieurs êtres vivants et différents.

Certains ont ainsi parlé d'un « dialogue avec la Nature », car lorsqu'on contemple un arbre, on a parfois l'impression d'entrer en relation avec quelque chose de vivant, très différent de soi certes, mais peut-être est-ce cela précisément qui rend l'échange si intéressant. Ne peut-on pas dire qu'on sait ce qu'on est uniquement lorsqu'on a découvert ce que l'on n'est pas ? Pour prendre un autre exemple, un homme sait-il ce que signifie être un homme avant d'avoir rencontré une femme ? Il y a là tout un jeu d'attraction et de répulsion qui n'est pas une expérimentation futile, mais le principe même de la vie.

La contemplation de la Nature est une pratique stimulante, car elle nous incite à une communication au-delà des mots, alors que le monde moderne nous sature habituellement de mots vides. Nous nous sommes attardés quelque peu sur cette méthode de connaissance naturelle, car elle nous indique l'attitude à adopter pour que la communication avec nos semblables soit plus enrichissante.

Il serait en revanche absurde de se limiter à la contemplation de la Nature pour comprendre le monde. C'est théoriquement possible, mais cela demanderait énormément d'efforts personnels – et de déboires – alors que par les échanges verbaux, nous pouvons bénéficier d'une foule de connaissances que l'autre a acquises – à condition bien sûr de vouloir apprendre.

Une vie d'ermite dans la Nature nous limite presque autant qu'une vie menée seul devant un écran. Un être qui a soif d'apprendre cherchera naturellement la présence de ses semblables. Il voudra aussi partager ce qu'il a découvert, car ce qui est acquis dans le monde vivant veut rester en vie, c'est-à-dire continuer à féconder les esprits.

Le mystère humain

Les autres êtres humains ont cela de remarquable qu'ils nous sont semblables dans la forme, qu'ils ont des facultés similaires aux nôtres, et que ce sont précisément ces facultés si proches des nôtres qui leur ont permis de faire des expériences des plus variées et très différentes des nôtres.

Chaque personne est chargée d'un passé, et ce passé est indissociable de ce qu'elle est maintenant. On retrouve là un postulat de l'écologie profonde, selon lequel tout est façonné par sa relation avec d'autres choses, d'autres êtres. Rien n'est un élément isolé. Bien sûr, nous sommes tous plus que la somme de nos expériences passées, il ne s'agit pas là de s'enfermer dans des justifications pseudo-psychologiques (« je suis comme ça, parce que mes parents m'ont traité comme ceci »), mais de reconnaître les bases, les racines.

Cette conscience est particulièrement importante en ce qui concerne la communication. Non seulement elle nous aide à être flexible dans notre manière de nous exprimer : l'autre s'étant structuré différemment dans la vie, il faut réussir à « emprunter son langage ». Mais surtout, elle incite à aller au-delà des simples

ego, jusqu'à ce trésor d'expériences qui se cache derrière chaque être.

Lors d'une rencontre physique, on ne découvre pas seulement l'autre dans son corps – avec ses gestes, son sourire, son regard, etc. – mais on découvre également son lieu de vie, ses amis, ses endroits préférés, autant de choses qui, autrement, nous seraient resté inconnues. L'ami de notre ami, rencontré par hasard, va nous faire des confidences qu'il n'aurait jamais exprimées s'il n'avait eu confiance en notre ami. Tout un monde s'ouvre à nous, rendant bien futiles les voyages à l'étranger.

Sans entrer pour autant dans un débat philosophique, on peut affirmer que la connaissance est indissociable de l'expérience. Cette dernière peut être soit directe, soit transmise par un autre. Dans tous les cas, l'essentiel est que les mots s'ancrent dans une réalité et qu'ils soient ainsi porteurs d'une certaine force. Si on examine les choses qu'on sait vraiment, elles viennent invariablement d'un de ces deux cas de figure. Lorsqu'on en reparle, l'image de la situation où on les a acquises revient immanquablement à la mémoire.

Si on a soif de connaissances, il ne faut donc pas limiter sa curiosité à ses lectures du moment, mais être pleinement dans ce que l'on fait et attentifs à ceux dont on croise le chemin. Des livres pourront ensuite confirmer nos expériences, voire les amener à un autre niveau de compréhension, mais cela ne peut se produire sans un solide ancrage préalable.

Si on écoute quelqu'un d'une oreille, tout en restant dans la sphère de nos idées – si on interprète d'avance ce qu'il dit, par exemple, selon des données psychologiques – on ne verra jamais ce qu'il veut nous montrer.

Bien sûr, nous avons tous des problèmes. Un jeune est trop naïf, une personne âgée trop sclérosée dans ses schémas. Mais, si cette dernière fait l'effort de faire partager son point de vue, c'est une chose honorable – d'ailleurs de plus en plus rare – et le moins qu'on puisse faire, c'est l'écouter avec toute notre attention.

La transmission du savoir

Avant que les écrits ne se généralisent, c'était une chose toute naturelle que d'écouter les Anciens. Ils n'avaient pas seulement acquis une sagesse dans ce monde, mais ils étaient souvent porteurs d'une tradition spirituelle transmise de génération en génération, avec ses mythes, ses héros et son sens qui se révélait progressivement à force d'être entendue de vive voix.

On faisait des efforts réels de mémorisation, car on savait que les grands-parents ne seraient pas toujours là pour conter ces mythes, et que nous aurions plus tard à charge de les transmettre à nos enfants. Cette mémorisation n'était toutefois pas une répétition mécanique des mots. Il s'agissait surtout de se laisser imprégner des images qui se formaient en nous, et de les rejouer à notre manière.[22]

Ils avaient une conscience claire que les mots n'étaient pas grand chose en eux-mêmes et que ce qui importait, c'était les réalités

[22] Le mécanisme du « rejeu » a été largement explicité par Marcel Jousse au début du siècle. Il avait fait partie des rares à avoir encore reçu un enseignement oral de sa famille, paysans illettrés. Malheureusement, le fond de ce qu'il voulait transmettre n'a été que trop peu compris par notre culture de l'écrit, et ses connaissances furent uniquement appliquées pour aider à la mémorisation du catéchisme, ce qui est tout autre chose, puisqu'un rejeu implique inévitablement une *reformulation verbale personnelle*.

qu'ils faisaient transparaître. C'est, là aussi, l'expérience qui comptait, quoiqu'il s'agisse ici plutôt d'expériences mystiques, d'autant plus difficilement traduisibles en mots qu'elles étaient subtiles. C'est pourquoi les plus grands mythes étaient racontés de mille manières différentes. Nous n'en avons, aujourd'hui, que des fragments figés par l'écrit.

Exprimer simplement des choses perçues avec le cœur est une faculté qui s'est presque perdue dans le monde actuel. C'est le pendant de la perte de l'écoute : si nous ne sommes plus capables de voir les réalités que l'autre nous montre au travers des mots, nous ne serons plus non plus capables de transmettre ce qui touche notre cœur.

Ces visions sont pourtant les seules choses qui peuvent être transmises. Par la logique froide, on peut pousser quelqu'un à avancer dans une direction, mais on ne réussira pas à l'enthousiasmer pour ce qu'il fait. N'est-ce pas d'ailleurs le problème majeur dans le monde du travail ? Les entreprises dépensent des sommes incroyables pour « motiver » leurs collaborateurs, mais sans véritable élan du cœur, ces efforts retombent rapidement.

Au Moyen-Âge, il existait encore des traditions de métier. Il est vrai que les métiers étaient moins mécaniques : on pouvait se perfectionner encore et encore, si on y mettait du cœur. Tout un système dit de « compagnonnage » était en place pour garder la flamme, qui n'était pas seulement une connaissance technique, mais surtout un désir de dépassement tout spirituel.

Le cas de l'école moderne

Certains ont fait remarquer que les élèves les plus motivés en classe étaient ceux qui allaient plus tard avoir pour vocation d'enseigner. Leur intérêt n'était pas tant dans la matière enseignée que dans la possibilité d'observer comment leur professeur s'y prenait. Là encore, nous sommes confrontés au problème de la connaissance abstraite qui ne peut prendre forme sans une observation in vivo.

L'école est censée fournir des connaissances de base pour aider à se diriger dans le monde. Mais les jeunes n'apprennent généralement rien, si ce n'est à rester cloués à des chaises, en tournant des idées dans leur tête, habitude psycho-physiologique dont ils auront beaucoup de mal à se défaire, lorsqu'il s'agira de se lancer dans la vie active.

La vraie connaissance s'acquiert, répétons-le, par la confrontation avec la réalité, notamment par la confrontation de nos idées avec celles des autres. On pourrait penser que la phase passée à l'école apprend à écouter, mais il ne peut y avoir d'écoute vivante avec de la matière morte.

Un vrai professeur possède un savoir par l'expérience, et ce savoir lui a apporté tant de bienfaits qu'il désire intensément le partager. Dans un cas comme celui-ci, les jeunes élèves sont vraiment intéressés et les remarques qu'ils peuvent faire vont naturellement être pertinentes. Il n'est donc pas nécessaire de tomber dans l'autre extrême, si prisé actuellement, qui consiste à laisser les élèves « faire les cours » et à placer le professeur uniquement comme médiateur. Il est plus que jamais essentiel qu'il y ait transmission de savoirs, et cette transmission n'a rien d'autoritaire, si elle vient du cœur.

S'il y a une tyrannie, c'est celle de l'écrit qui bien souvent emplit les esprits sans qu'il soit relié à quoi que ce soit de vécu. Et même quand un écrit pourrait avoir une réelle portée, la méthode d'enseignement moderne tend à étouffer l'intérêt éventuel des élèves.

Comprendre en parlant

La communication ne se limite toutefois pas au partage de connaissances déjà parfaitement intégrées. Elle est surtout un moyen de découvrir, ensemble, de nouvelles vérités – vérités qui ne peuvent germer, nous pourrions dire, que dans l'espace entre deux êtres. C'est surtout sur ce point que la perte de la communication naturelle est dramatique.

Un authentique enseignant est motivé par sa tâche, d'abord parce qu'il veut transmettre des choses qu'il sait importantes, mais aussi parce qu'en les expliquant, cela lui permet de comprendre de nouvelles choses. La frontière entre enseignant et enseigné s'estompe ainsi, sans qu'il soit pour autant utile de remettre en question les rôles de chacun.

Plus généralement, on observe que la Parole est vraiment féconde quand on se lance sur un simple élan du cœur, un désir de partage. On n'écrase pas l'autre avec une logique toute-prête, avec un sentiment d'être plus intelligent, mais on se met dans une position d'écoute de la vérité.

Ainsi, les mots qui émergent sont perçus comme une découverte commune, ce qu'ils sont en réalité car, si une personne peut être plus habile qu'une autre à capter ce qui est « dans l'air », ces choses-là ne seraient pas présentes si les esprits n'étaient pas tendus vers une même écoute.

Vue sous cet angle, la parole n'est plus une question d'intelligence pure, mais plutôt d'intelligence du cœur. Il s'agit de naviguer avec aisance entre divers pressentiments. Le but n'est pas de marteler des vérités universelles, mais de dire ce qui importe sur le moment même aux personnes présentes. De cette manière, les mots s'ancrent vraiment dans la réalité.

Il est important de préciser cela, car il existe beaucoup de fausses conceptions de la communication. Avec Internet, un message peut être réfléchi pendant de longues minutes avant d'être envoyé ; il peut être réécrit sans fin. La Parole est ainsi devenue en grande partie une affaire de calculs.

La vraie Parole, la Parole vivante, implique une certaine prise de risque. Elle demande une réflexion préalable, mais aussi de rester à l'écoute de notre ou de nos interlocuteurs. Il faut être fondamentalement ouvert, ce qui avait été préparé par la prise de contact empathique dont nous avons parlé précédemment. Il faut garder le contact.

L'attitude idéale – ô combien difficile à tenir ! – consisterait à savoir qu'on ne sait rien de l'essentiel, et pourtant à garder le désir de partager les quelques aspects du monde que nous pressentons avoir cernés. L'expérience a, en effet, amené chacun d'entre nous à acquérir certaines connaissances tout à fait uniques, et elles sont un précieux trésor. Ne pas s'exprimer reviendrait à bloquer cette Vie qui veut jaillir de nous.

Une parabole simple montrera ce fait : trois aveugles sont invités à tâter quelque chose. Le premier pense qu'il s'agit d'une colonne, le deuxième y devine une balayette et le dernier un tuyau. Mais s'ils mettaient en commun leur ressenti, ils réaliseraient peut-être

qu'ils avaient touché respectivement la patte, la queue et la trompe d'un éléphant ! En revanche, si chacun se lance dans une grande théorie, à partir des maigres éléments dont il dispose, sans exprimer simplement ce qu'il a perçu, sans non plus accorder de crédit à ce qu'en disent les autres, il est certain que les trois pauvres gens finiront par s'entretuer dans une guerre de mots !

Accompagner l'autre

Un des principes de la communication naturelle est de partir de soi-même, de ce que l'on sait. À partir de cette base, il est possible d'explorer l'Univers dans son ensemble – comme le montre la connaissance qu'avaient les Anciens de l'astronomie. La conscience s'élève petit à petit, au fur et à mesure que notre être est façonné par l'expérience. Même les connaissances les plus secondaires participent à cet élan vers le haut.

C'est pourquoi il n'y aura jamais de connaissances absolues qui puissent élever « automatiquement » l'humanité tout entière vers des hauteurs spirituelles. Toutes les vérités du monde sont inutiles, s'il n'y a pas, à la base, un effort personnel d'intégration et de compréhension des choses simples qui se passent autour de nous. Croire le contraire serait accordé aux mots en eux-mêmes une importance tout à fait démesurée.

Chacun d'entre nous a un parcours unique ; l'Univers l'a mis face à des défis que nul autre ne vivra. Quoiqu'il existe une réalité absolue, ce qui peut y mener peut être très différent – voire opposé – d'une personne à l'autre. La seule chose à faire, si l'on veut aider quelqu'un, c'est de l'accompagner en mettant notre intelligence à son service afin qu'il y voie plus clair.

Socrate – qui fut considéré comme la personne la plus sage de la Grèce antique et dont l'influence rayonna jusqu'au Moyen-Âge – ne fit rien d'autre que cela. Ses dialogues, rapportés par Platon, sont intéressants non pas tant par leur contenu que par la méthode qu'il utilise pour amener son interlocuteur à « accoucher » de la vérité. C'est ce qu'il nomma la « maïeutique ». Il s'agit, en quelque sorte, d'entrer dans la logique de l'autre, de la pousser jusqu'au bout et, par les questionnements, de la retourner pour qu'apparaisse la vérité en toute clarté. Le mot « dialogue » implique bien cela puisque, étymologiquement, il signifie « logique transversale ».

Si la contemplation de la Nature est un art, le dialogue en est un plus délicat encore. Toutefois, n'est pas Socrate qui veut. Ce dernier possédait une telle sagesse qu'il pouvait contempler toute situation avec clarté et indiquer une voie pour « sortir de la caverne » – pour reprendre sa célèbre analogie montrant que nous ne voyons qu'un pâle reflet de la réalité. Son personnage est intéressant, car plutôt que de dispenser de grands discours aux masses, il avait l'humilité de descendre dans les problèmes des autres et de remonter avec eux.

Cercles de parole, cercles de vision

À l'heure actuelle, il semble bien qu'il n'y ait plus de grands sages et ce qu'il reste de traditions spirituelles peine à répondre à nos questions actuelles. Sommes-nous condamnés à errer dans le flou, au fond de la caverne ? Non, car en unissant les esprits, en parlant au sein d'un groupe, il est possible d'y retrouver ces vérités gravées de toute éternité dans la réalité et même de revivifier les textes traditionnels les plus obscurs et les plus incompris.

En effet, si le dialogue peut éclairer une situation par la synthèse entre deux perspectives – et deux logiques – un groupe plus important devrait pouvoir parvenir à des vérités plus subtiles encore, à condition, bien sûr, que les participants aient une compréhension claire de ce pourquoi ils sont réunis, et qu'un certain nombre de règles mutuellement acceptées garantissent le bon déroulement de l'expérience.

La plupart des tribus amérindiennes organisent ce type d'échange autour d'un cercle, un « cercle de parole », dans lequel chacun est invité à exprimer librement ce qu'il a sur le cœur. Seule la vérité est au-dessus de tout ce qui est dit. Les participants tendent l'oreille à cette vérité, et non au discours d'un orateur en particulier. Chacun est tourné face à ses frères et sœurs et, d'une certaine manière, face à lui-même, puisqu'il s'agit de trouver des réponses en soi aux questionnements en cours.

Ces peuples préfèrent s'exprimer en termes de visions, plutôt que par la logique pure. C'est pourquoi on parle également de « cercles de visions », sans qu'il faille y voir là des hallucinations. Une des règles est d'écouter l'autre jusqu'au bout, afin de bien se laisser imprégner de la vision qu'il apporte. En effet, si on est déjà en train de formuler une réponse pendant que l'autre s'exprime, il est impossible de l'écouter ; le flux du dialogue s'interrompt alors et on tombe dans le scénario frustrant des monologues superposés. Il faudrait idéalement être totalement avec l'autre pendant qu'il s'exprime. C'est un exercice difficile mais, dirons-nous, hautement « spirituel ».

Quoique le cercle symbolise l'égalité, il n'est pas indispensable pour autant que tous s'expriment, et encore moins les uns après les autres. Le but est d'obtenir un maximum de flexibilité dans les

échanges, afin que la Parole vivante puisse y trouver sa place. S'il y a un véritable respect mutuel, il est inutile de brusquer ceux qui n'ont rien à dire sur le moment.[23]

Flexibilité et confiance mutuelle

S'il y a une qualité qui compte particulièrement dans ces échanges, c'est bien la flexibilité. Peu importe si un participant se trompe ou si son avis ne va pas dans le sens qu'on aimerait. Il faut rester focalisé sur les bribes de connaissances qui se cachent éventuellement derrière les mots. Ceux qui sont le moins à l'aise avec les mots sont parfois ceux dont on peut apprendre le plus.

Ce qui est certain, c'est qu'on ne comprendra rien d'une personne pour laquelle on ressent de l'hostilité ou du mépris, et que nos tentatives de communication resteront vaines tant que l'empathie sera absente. Les émotions négatives créent des murs entre les êtres. En cela, l'idée de « communication non-violente » est un euphémisme : une communication ne peut se faire que dans un climat de confiance mutuelle.

Un climat de détente et de sérénité est par ailleurs des plus propices aux « révélations » – ce qui n'exclut pas l'attention intérieure. La qualité de la Parole dépend de l'ouverture du cœur, tant aux autres qu'à l'Univers. Les Amérindiens affectionnent particulièrement de faire leurs « cercles de parole » autour du feu, et de le laisser durer jusque tard dans la nuit. Des choses initialement

[23] Les « thérapies de groupe » où les participants sont obligés de s'exprimer sur des sujets intimes sont l'exemple typique de ce qu'est la communication *antinaturelle*. On mesure mal les dégâts de ces nouvelles pratiques, surtout parmi les jeunes naturellement peu sûrs d'eux-mêmes, mais très sensibles aux pressions du groupe.

perçues de manière très vague s'éclaircissent au fur et à mesure que les étoiles tournent dans le ciel.

Mentionnons, en passant, le cas de la « confiance en soi » et de ces personnes qui ressentent de telles difficultés à s'exprimer que cela devient maladif ; plus elles s'y efforcent, plus leur parole devient confuse. Il y a généralement, chez ces personnes, une mauvaise gestion des émotions, une croyance qu'elles devraient être forcées, éliminées, et que cela serait héroïque.

Souvent, si l'on n'arrive pas à s'exprimer, c'est qu'on ne sait tout simplement pas de quoi on parle. Notre voix vacille, car nos paroles ne s'inscrivent pas dans une réalité vécue. On peut s'accrocher en vain à une logique vide de contenu, mais ce ne sera convaincant pour personne.

Cela ne veut pas dire qu'on a un « problème » – aucun être humain n'est censé être omniscient. En écoutant vraiment les autres, à tous les niveaux, nous compléterons notre propre connaissance et peut-être trouverons-nous, à un moment donné, une occasion d'exprimer simplement, et dans le contexte, quelque chose que nous avons compris par nous-même.

Si nous faisons des remarques pertinentes, les gens nous accorderont plus facilement de crédit, ils auront confiance en nous et donc nous, en nous-même !

Des cercles pour agir

Le mode de fonctionnement des cercles de parole a été repris avec succès dans le cadre thérapeutique, mais il est dommage qu'il ait été peu utilisé par des personnes qui s'estiment saines (dans la mesure du possible, étant donné la civilisation actuelle), et qui ont envie de faire quelque chose de positif dans le monde.

L'EXPÉRIENCE DES ALCOOLIQUES ANONYMES

La méthode vieille comme le monde des « cercles de parole » a été redécouverte et appliquée avec succès par les Alcooliques Anonymes (AA), depuis le début du siècle passé. Usant d'un code de conduite similaire, des milliers de groupes se rencontrent chaque semaine dans le monde et discutent de leurs problèmes avec l'alcool, mais aussi avec d'autres drogues, le sexe, etc.

La condition première pour rejoindre un groupe est de reconnaître avoir un problème et ne pas savoir comment s'en sortir. Cette admission publique est fondamentale, premièrement parce qu'elle permet de revenir à la réalité, après les millions de mensonges qu'on a pu se raconter sous l'emprise de l'addiction. Deuxièmement, dire qu'on ne sait pas comment s'en sortir montre non pas qu'on est « une âme damnée pour l'éternité », mais qu'on est ouvert à comprendre le processus de l'aliénation. Suivant le type de groupe, on parle d'un abandon à Dieu ou à une Force Supérieure, mais cette force est avant tout celle du groupe qui s'est réuni dans le but de s'en sortir et de comprendre les raisons qui ont poussé chacun à s'autodétruire.

Le processus décrit dans ce livre est similaire, sous certains aspects. De même que reconnaître son isolement ouvre la porte aux autres, admettre qu'on ne sait rien de l'essentiel ouvre au vrai savoir. Pour découvrir la vérité dans le monde, il faut commencer par être vrai avec soi-même, ne plus se raconter de mensonges – ce qui ne veut pas non plus dire révéler à tout le monde son intimité. Comme leur nom l'indique, les groupes d'AA insistent sur l'anonymat. Même si la plupart de nos proches ne connaissent pas cette partie de notre vie, le fait d'être franc avec ses frères lors des réunions nous remet déjà dans une dynamique de vérité et de responsabilisation.

La vérité est une force, non pas pour s'imposer sur les autres, mais une force intérieure qui nous aide à rester en contact étroit avec notre être intime. Celui-ci dépérit chaque fois que nous nous mentons à nous-mêmes ou que nous agissons selon des schémas que nous savons néfastes pour notre intégrité. Une société sans vérité est une société de fantômes.

Dans les milieux alternatifs, il y a une critique des médias de masse, mais il n'y a pas réellement d'espace pour arriver à une compréhension plus claire du monde. Ainsi, on en reste à de vieilles histoires de lutte de classes, alors que de toute évidence le problème est ailleurs. On ne semble pas réaliser que la connaissance est une force, peut-être parce que l'idée de connaissance, dans le monde actuel, est si confuse.

Si on veut agir de manière intelligente, ne faudrait-il pas faire l'effort d'ouvrir des espaces où des choses réelles et profondes puissent être exprimées, en dehors de toutes les manipulations médiatiques et des théories pseudo-alternatives ? Il est vrai que réconcilier les différents points de vue n'est pas aisé, tout comme il est délicat de gérer ceux qui sont moins intéressés par la compréhension du monde que par la possibilité d'imposer leur idéologie.

Il y a là toute une sélection qui doit s'effectuer – une sélection naturelle afin que se retrouvent ceux qui ont une affinité. Il est d'ailleurs plus facile d'approfondir des idées lorsqu'on a déjà des bases communes. Chaque cercle de parole fait le tour d'un sujet, les consciences s'étendent et un savoir vraiment complet se développe. « Complet », grâce à la variété des sujets traités, mais aussi et surtout grâce à la diversité des êtres rencontrés. Dans ces groupes, chaque membre finit par représenter un aspect de chacun des autres et, par ce jeu infini de miroirs, on en arrive à une véritable connaissance de soi, base essentielle à toute action juste et forte.

C'est probablement l'une des tâches les plus difficiles à accomplir, mais c'est peut-être aussi pourquoi elle est la plus porteuse de potentiels. A chacun de voir si les bribes de connaissances glanées

ça et là le satisfont ou s'il veut aller en profondeur dans la douloureuse vérité du monde.

Certains ont fait remarquer que les horreurs de ce monde sont vécues, chez la plupart des gens, comme un traumatisme qu'il est difficile de voir en face. Selon une formule de l'écologie profonde, « quand la Nature souffre, c'est nous qui souffrons ». Ainsi, ces cercles d'un genre nouveau pourraient commencer sur des bases thérapeutiques, d'expression d'angoisses latentes – sachant que l'expression d'une situation suffit souvent à la débloquer – sans toutefois se limiter à cet aspect, puisque de toute évidence, ce « traumatisme collectif » pourra commencer à se résoudre seulement lorsque certains auront osé prendre les choses en main.

CONSRUIRE C'EST S'ÉLEVER ENSEMBLE

Jusqu'à maintenant, nous avons essayé de voir, le plus objectivement possible, la situation dans laquelle nous nous trouvons. Dans la première partie, nous avons montré comment, d'un point de vue intérieur, les technologies de télécommunication font exactement l'inverse de ce qu'elles promettent. Puis, en essayant de redécouvrir ce que serait une communication naturelle, il est apparu que la société actuelle est, dans son ensemble, très loin de cet idéal.

Que nous ayons été captés ou non par les rêves du virtuel, nous sommes globalement tous isolés les uns des autres et, ne sachant plus parler avec le cœur, notre conscience du monde est, sous bien des aspects, plus étroite que celle des Anciens. Cette mutation a été radicale, suivant de près le développement de la science et des technologies. Dorénavant, de nouvelles habitudes ont été prises et il n'est pas aisé de revenir à un mode de vie véritablement naturel.

Certains sont tentés par un retour à la campagne, voire un départ définitif pour des contrées encore quelque peu préservées. Le contact avec la Nature est certes essentiel pour une vie saine, mais n'oublions pas que le principe même de la Nature est la croissance, et que ce corps qu'elle nous a donné, une fois pleinement

développé, est fait pour agir, pour relever de nouveaux défis – bref, il doit continuer son ascension.

Tomber dans une situation de simple entretien et de jouissance du corps est vite étouffant, et beaucoup en sont revenu plus mal encore. Il semble que la Nature ait peu d'égards pour ceux qui y cherchent juste un endroit pour se poser, et qu'elle aurait tendance à les accabler de soucis.

Un ami, qui a eu le courage de mener cette expérience, s'est ainsi retrouvé à passer son temps à abattre des arbres qui menaçaient sa demeure, alors que sa philosophie aurait plutôt été de laisser la Nature tranquille. Tout, autour de lui, redoublait de vigueur, notamment les rongeurs qui ravageaient son potager. De toute évidence, la Nature lui montrait quelque chose…

Le problème ne serait donc pas trop notre « mental » qu'il faudrait suspendre, mais le fait que nous ne savons plus où mettre notre énergie. Il est sain de venir se ressourcer dans la Nature, de prendre le temps de remettre nos idées à plat. Mais que faire ensuite ?

En vérité, il est un fait plus difficile encore à saisir, car voilé de mille illusions : nous n'agissons plus. Nous réagissons parfois à des stimuli extérieurs – descendre dans la rue pour manifester son mécontentement, par exemple, ou trouver un travail quand il n'y a plus d'argent – mais dès que la situation a changé, nous retombons dans une sorte d'apathie existentialiste. Il nous est de plus en plus difficile de nous lancer dans une action positive, émanant du centre de notre être, en accord avec notre perception du monde et en adéquation avec ce que nous sommes.

Travailler pour le système n'est, en principe, pas un problème : il suffit de s'intégrer dans une hiérarchie et de suivre le courant.

CROISSANCE ET DÉCROISSANCE

Lorsqu'une société a trop voulu exploiter la Nature, il est normal que celle-ci se rebelle et que la société soit forcée de revoir à la baisse son mode de vie. Il en a toujours été ainsi. Chaque fois qu'on transgresse les lois naturelles, on doit en payer les conséquences, qu'on le veuille ou non.

Une personne sensible, mise face à la monstruosité du système de surconsommation, ne peut que chercher à revenir à une vie simple, anticipant ce à quoi l'humanité sera contrainte de manière beaucoup plus dramatique. C'est de l'intelligence.

En revanche, ériger la décroissance comme idéal est une aberration, car lorsqu'on est à nouveau harmonisé un tant soit peu avec les cycles naturels – les saisons, le jour et la nuit, la naissance et la mort – on reçoit une grand force. La Nature est comme une roue : si elle est prise du bon sens, elle procure une énergie propulsive incroyable.

Dans la Nature, il n'y a pas de décroissance. Lorsqu'en automne, les feuilles et les fleurs retournent à la terre, cela ne signifie pas que la Nature accomplit des cycles en vain. Il y a simplement un retour à l'intériorité pour reprendre de la force. Lorsqu'on ne croît pas à l'extérieur, on croît à l'intérieur. C'est la doctrine taoïste par excellence.

Dans le monde moderne, ce retour sur soi est la chose la plus difficile à faire, précisément parce qu'il n'y a rien à faire. On fuit la nuit en allumant les lumières, la télévision, l'ordinateur. On fuit l'hiver en allant au solarium, en continuant à se disperser dans mille activités.

Et lorsqu'on se retrouve enfin, seul, dans la Nature, on érige la décroissance comme programme politique que tout le monde devrait appliquer.

Oserons-nous jamais laisser un peu d'espace pour notre croissance intérieure ?

Cela demande un temps d'adaptation, mais une fois la routine installée, il n'y a pas trop d'efforts à fournir, si ce n'est se lever le matin. On ne peut pas vraiment parler d'action au sens propre du terme.

Il n'y a rien de mal à gagner sa vie, mais quand ce système va globalement à l'encontre de ce que l'on croit, que l'on constate jour après jour qu'il détruit une Nature qui nous est précieuse, sommes-nous capables de donner par nous-mêmes une autre direction à notre vie ?

Plutôt que d'en vouloir aux politiciens, ou d'attendre d'eux des miracles, il faudrait s'en prendre à nous-mêmes et chercher ce qui nous empêche de faire ce qu'il y a à faire. Il faut s'attaquer à nos névroses, restrictions et limitations, « problèmes personnels » et toutes les autres excuses qui font que la force de Vie qui nous habite reste enchaînée – il faut s'y attaquer avec une certaine violence, car il n'y a que nous pour faire ce travail de libération.

Espoir et désespoir

Il est vrai que le système semble plus imposant et omniprésent que jamais. Non seulement les villes et les régions n'ont plus aucune autonomie, mais les pays eux-mêmes sont chapeautés par des superstructures internationales sur lesquelles personne n'a prise. Quant à la technologie, sa production et son utilisation demandent tant de spécialistes qu'il n'est plus possible d'y toucher – et d'ailleurs, la plupart des gens ne pourraient s'en passer, n'ayant pas perçu l'illusion de ses promesses. Tout cela génère une force d'inertie considérable et la civilisation moderne finit par ressembler à une grosse machine sur laquelle personne n'a de contrôle.

Par comparaison, rien qu'au Moyen-Âge, il était plus facile d'influencer les affaires politiques. Les habitants étaient certes inféodés à un seigneur, possédant les terres, mais si celui-ci se comportait comme un tyran, il risquait de se faire renverser, car il ne disposait que de très peu de protection, et d'aucune grande armée nationale. Par ailleurs, ses travailleurs pouvaient le quitter pour d'autres seigneurs et le laisser seul avec de grandes étendues de terre. Il y avait donc une influence réciproque – pas toujours parfaite, mais au moins les choses n'avançaient pas toujours dans la même direction. Et il était parfois possible, pour ces petits foyers de vie, de prendre des directions radicalement nouvelles.

La machine technocratique ne devrait pas continuer éternellement sur la voie contre-naturelle qu'elle emprunte. Les forces élémentaires de la Nature, à force d'être contrôlées, vont sans doute finir par se déchaîner. Beaucoup le pressentent et annoncent cyniquement « la fin de l'humanité », mais ceux-là n'arrivent pas pour autant à entreprendre la moindre action pour sauver cette Vie qui disparaît progressivement, faute de trouver des espaces où s'épanouir. C'est tout juste s'ils arrivent à faire quelques « gestes quotidiens » pour se donner bonne conscience.

Ils continuent en quelque sorte à ne pas prendre au sérieux leur existence, ni les forces mystérieuses de la Nature qui, au fond, n'ont qu'un souhait en ce qui nous concerne : que nous nous réveillions et que nous reprenions dignement notre place dans l'Univers. Nous nous comportons peut-être comme des « parasites », mais ce corps qui nous a été donné est tout de même le plus évolué que nous connaissons. Est-ce que toute cette expérience dite « humaine » va finir en queue de poisson ou portera-t-elle enfin ses fruits ? Cela dépend de chacun de nous.

Le désespoir est un sentiment naturel, lorsqu'on a placé trop d'attentes en des autorités. Il faut faire le deuil de nos illusions, et repartir sur des bases saines. Arrêter avec cette « mauvaise conscience » judéo-chrétienne qui nous donne l'impression de mériter notre sort, ainsi qu'avec cet historicisme qui cherche à voir un progrès partout, alors que nous assistons simplement à une décomposition.

En fait, toute action implique une certaine forme d'anticipation. Si on attend un événement, une catastrophe pour agir, celui-ci nous fera bouger, mais dans quel sens ? Cela n'a pas grand chose à voir avec une action qui émane de notre centre, après une contemplation calme de la situation.

En ce qui concerne la situation actuelle, il faut réaliser que nous sommes profondément dépendants du système. Nous le constatons extérieurement par le fait que nous nous nourrissons presque exclusivement dans des supermarchés, mais notre conditionnement est plus subtil encore, invisible à nos yeux habitués à considérer comme « normales » les choses les plus aberrantes.

En fait, plutôt que de retourner ces idées dans notre tête indéfiniment, dans une sorte de psychanalyse socio-politique, il faudrait surtout se remettre dans une dynamique positive, en se demandant sincèrement : que puis-je faire maintenant pour avancer ?

Pour la Nature, seuls les actes comptent. On peut raconter tout ce qu'on veut à un arbre, mais tant qu'on reste isolé et inactif, on demeure un fantôme que la Nature n'aura pas trop de remords à balayer.

Ce que les annonciateurs de la « fin de l'humanité » n'ont pas réalisé, c'est que la Nature est intelligente. Contrairement à ce que les catastrophes naturelles – vues de loin – pourraient faire penser,

ses actions sont des réponses précises à nos actions. Elle continue par là à jouer fidèlement son rôle de miroir.
L'angoisse prend ceux qui ne font rien, mais lorsque nous agissons, nous pouvons nous sentir portés par une force plus grande, une force qui nous protègera et nous guidera dans les moments difficiles. C'est la force même de la Nature.

Rassembler des forces

Après ce tour d'horizon sur la nécessité d'agir, je devine qu'une question vous brûle les lèvres : « Agir d'accord, mais pour faire quoi ? Y a-t-il un plan, un programme politique ? » Une forme d'idéal de vie transparaît, je l'espère, derrière ce qui a été dit sur la communication naturelle, mais la manière d'y arriver dépend de la situation de chacun. Plutôt que de se jeter dans la première opportunité d'action qui vient, il faut rassembler ses forces et le plus de données possibles sur la réalité de ce monde.
Ce qu'il faut rassembler surtout, ce sont les êtres qui sont dans cette disposition d'action – des êtres qui ont acquis une certaine autonomie d'esprit et qui sont prêts à s'engager librement pour un idéal. Car il est évident que dans le monde réel, le monde de la Nature, rien de conséquent ne peut se faire seul. Les animaux s'assemblent naturellement pour des questions de survie, mais aussi parce que la vie est tellement plus riche avec des compagnons de route.
Regardez un vol d'oiseaux dans le ciel : la manière dont tous changent de direction au même instant. Sont-ils moins libres parce qu'ils sont en groupe ? Au contraire, cette danse collective doit leur apporter une extase incomparable. Ils n'ont pas besoin de chef pour donner des ordres, car chacun cherche à chaque instant à être le plus harmonisé possible avec les autres, à se fondre totalement dans l'élan du groupe. Pourquoi la vie sociale humaine ne pourrait-elle pas être elle aussi une danse, transposée à son niveau ?

Assez bizarrement, les êtres humains semblent éviter plus que jamais ce type de communion. La musique, qui était le dernier lien de ce genre, n'accompagne plus maintenant dans les clubs que des danseurs solitaires qui la consomme avec des écouteurs. Il y a une véritable « tyrannie de la liberté individuelle », chacun voulant faire ses « expériences » dans son coin, chacun tendant vers l'idéal du self-made man, que ce soit sur le plan économique ou même spirituel. Faut-il chercher ailleurs la cause du désenchantement de la vie moderne ?
Nous reviendrons, au chapitre suivant, sur la question de la culture, mais demandons-nous pour l'instant : si l'idéal est de nous harmoniser avec la Nature – cela afin de reprendre vie – pourquoi peinons-nous tant à nous associer à d'autres ? Certes, cela implique des contraintes, des compromis, mais ne pourrions-nous pas idéalement nous mettre simplement au niveau de la joie d'être ensemble ? Pourquoi refusons-nous cette joie au point de nous isoler derrière des écrans ?
C'est comme si on voulait protéger quelque chose en nous, quelque chose que nous pourrions un jour montrer à tous en disant : c'est ce que je suis, c'est moi qui l'ai construit. Mais y a-t-il une seule chose qui soit vraiment « à nous » ? N'avons-nous pas été façonnés par les expériences menées avec d'autres, par l'amour de nos parents, par la Nature elle-même qui nous a donné un corps ? Tout n'a pas été parfait, mais où serions-nous si nos parents ne s'étaient pas aimés, au moins quelques temps ?

Que sont toutes nos connaissances, si elles ne sont pas faites pour être transmises à d'autres ? Que sont nos facultés, si elles ne sont pas utilisées pour un idéal supérieur ? Pour ce qui est de la Nature, il importe moins de savoir d'où viennent les choses – tout vient du Tout ! – que de savoir comment les assembler, les organiser, afin que jaillisse autre chose de plus beau et de plus grand encore. La création vient toujours de la synthèse entre des éléments très différents qui, en acceptant de « danser » ensemble, donnent naissance à quelque chose de nouveau. Ne le voit-on pas avec la procréation ?

Les forces créatrices

Nous avons été habitués à voir la créativité comme quelque chose qui s'exprime uniquement sur des tableaux et autres œuvres d'art. Cette méprise continue aujourd'hui avec les mondes virtuels, où les gens créent leur maison, façonnent leur personnage, etc. Mais la plus belle créativité n'est-elle pas celle que nous pouvons appliquer à notre vie, c'est-à-dire celle qui met en œuvre les forces de la Nature ?

La Nature, elle, ne s'occupe pas des formes qui sont vouées à disparaître, ni de ces technologies sur lesquelles elle n'a aucune prise. Elle concentre sa force sur ce qui peut croître et s'épanouir, à la manière des fleurs qui, par un miracle incroyable, arrivent parfois à percer les sols bétonnés des villes.

Plutôt que d'essayer de réformer un système politique qui, depuis longtemps, a coupé ses racines, il s'agirait plutôt de recommencer à zéro – dans le sol, dans la boue ! – avec ceux qui sont prêts à croître à nouveau. Le seul acte politique censé pour une personne qui commence à être lucide sur ce qu'est l'harmonie naturelle,

c'est la mise en place de foyers de vie où puissent pleinement s'exprimer les forces créatrices de la Nature.

Qu'entendons-nous par là ? Il faut d'abord rappeler que la Nature n'est pas seulement quelque chose en dehors de nous, qu'on peut observer lors d'une balade, mais qu'elle est également en nous et que, par conséquent, des courants de Vie passent à travers nous, comme on peut le voir pendant notre croissance physique. Redonner place à la Nature, c'est aussi redonner libre court à notre créativité, à notre désir d'agir.

Toutefois, pour que cette créativité ne soit pas qu'un fantasme personnel et passager, il faut s'organiser intelligemment, afin que toute personne attirée par ces foyers y trouve sa place et que les courants de Vie puissent orchestrer le tout, à la manière des vols d'oiseaux.

Cette organisation des forces n'est rien d'autre que l'art de la politique ; la politique, au sens le plus élevé du terme, n'a pas à être contraire à nos aspirations profondes. Elle a pour but, au contraire, d'offrir un cadre social où ces aspirations et potentiels puissent pleinement se réaliser, grâce au concours d'autres personnes.

Si ce terme de « politique », chargé de tant de préjugés, est galvaudé, on peut parler tout simplement de coopération entre des êtres qui, quoique étant très différents, et ayant parfois une vision divergente sur certains sujets, acceptent de travailler ensemble pour un but supérieur – préférant se mettre à l'œuvre avec les personnes présentes, plutôt que d'attendre d'hypothétiques êtres et situations qui correspondraient parfaitement à leur idéal. Coopérer, c'est être dans la réalité.

L'idée de coopération peut sembler facile au premier abord, mais nous ne parlons pas là d'actions qui auraient une marche à suivre

rigoureusement établie par en haut, comme dans une usine ou une administration. Quoique la jeunesse actuelle manque généralement de discipline, mener de telles actions de A à Z reste relativement facile, tout comme il est aisé de communiquer un message déjà écrit. Ce qui nous intéresse dans ce livre, ce sont les actes créateurs comme le Verbe créateur, c'est-à-dire tout ce qui est porteur de Vie.

Il y a eu – et il y a encore – beaucoup d'expériences de vie alternative. Ces élans sont naturels, car la Nature apprécie la diversité, elle veut que chacun trouve le milieu le plus adapté à son être profond. Mais force est de constater que peu de nouveautés ont émergé de ces foyers, que ses membres sont restés plus ou moins inchangés. Souvent, l'objectif qui rassemble des gens est soit trop restreint – par exemple, faire de la culture bio, être financièrement autonome – soit trop flou, ce qui permet à chacun de rêver dans son coin, sans vraiment faire d'efforts pour construire quelque chose.

Malgré le cadre matériel adéquat, malgré le temps à disposition, il n'y a pas vraiment de création et le projet finit par s'effriter, emporté par des luttes internes qui n'auraient pas eu lieu, si les personnes avaient été portées par un projet plus grand qu'eux.

Ce sont des expériences téméraires, nécessaires sans doute, mais il y a un temps pour aller au-delà de l'expérimentation et faire le bilan : pourquoi tout ce potentiel ne germe-t-il pas ? Y aurait-il quelque chose qui aurait été négligé ?

Nous ne savons plus coopérer, voilà le constat qui doit se faire lucidement, si nous voulons avancer. Nous pestons contre la rigidité des structures hiérarchiques ou contre ces machines avec lesquelles nous devons travailler à longueur de journées. Mais si on

nous laissait seuls avec d'autres personnes, sans objectif précis, nous aurions beaucoup de peine à construire quoi que ce soit. Nous avons pris de mauvaises habitudes dans le monde moderne, où le travail se fait le plus possible « à la chaîne », afin de laisser chacun dans sa petite sphère d'activité. Il faut lutter, en premier lieu, contre ce conditionnement avant même d'envisager toute action politique.

Concentrer les forces

Au chapitre précédent, nous avons vu quel type d'attitude était requise pour que des discussions permettent d'arriver à une vision plus large du monde. Nous allons maintenant réfléchir sur l'état intérieur nécessaire pour que différents êtres puissent s'harmoniser et créer quelque chose de plus grand que la somme des parties – ce qui est la définition de la vraie création.

Nous commençons tous avec un certain capital de créativité, des facultés qui nous sont propres et que nous aimerions voir se réaliser. Dans un projet de vie intégrale, tout a sa valeur mais il faut aussi que cela soit mis à sa juste place. Il faut toujours chercher à voir l'ensemble, se demander comment on pourrait y contribuer.

Si, dans un cadre de vie alternatif, chacun suit ses désirs personnels, il finira par y avoir quelques résultats. Par exemple, un tel confectionnera du pain, un autre se sera perfectionné dans un instrument de musique, et un dernier montera un petit projet de théâtre pour enfants. Mais ces diverses initiatives pourront-elles s'harmoniser au final, ou est-ce que chacun continuera à suivre ses « marottes », gâchant les possibilités de coopération ? Le bon sens dirait que si aucune énergie n'est dépensée pour penser à ce tout, celui-ci ne se réalisera jamais.

Pour qu'une action puisse recevoir de l'aide des forces naturelles, il faut qu'elle s'enracine dans un projet plus vaste. Avant de suivre ses désirs personnels, aussi valides soient-ils, il faut s'occuper de construire les bases. Il faut faire ce qu'il y a à faire, et plus il y aura de personnes pour se concentrer sur ces aspects, plus vite le groupe pourra passer à des choses plus intéressantes.

Nous avons utilisé plus haut l'exemple des fleurs poussant à travers le béton. Si cela est possible, c'est que la Nature met d'abord toute son énergie pour faire pousser les racines le plus en profondeur possible. Elle y met tout son cœur et, pour finir, emportée par cet élan de Vie, la plante pousse et la fleur éclate au soleil.

Cette fleur a été pressentie, imaginée, tout au long du travail mais ce n'est que lorsqu'elle apparaît au grand jour qu'elle devient réelle. La vraie créativité, c'est donc beaucoup de travail et de patience. Les créations « virtuelles » sont plus immédiates, mais elles fanent rapidement, faute de racines.

Or, les racines de tout projet, ce sont les personnes qui y investissent leur temps et leur énergie. C'est sur cela qu'il faut se concentrer. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un lieu de rencontre fixe ou des moyens matériels particuliers. Il n'y a même pas besoin d'un plan d'action fixe. Au contraire, si tout cela vient trop vite, cela risque de bloquer la créativité. Ce qui compte en premier lieu, c'est que les personnes se réunissent et apprennent à coopérer.

La science de la coopération

Les qualités nécessaires à une bonne coopération sont sensiblement les mêmes que celles requises pour une discussion enrichissante : la flexibilité, l'ouverture, la confiance dans les autres – il s'agit de se détendre et d'accueillir l'autre dans la globalité de son

être, en prenant sérieusement en compte ses aspirations. Le but est de trouver ce qui est le mieux pour tous et non d'imposer unilatéralement des plans – quoiqu'il soit utile d'avoir une personne pour trancher lorsque le groupe n'arrive pas à trouver un consensus.

Il y a donc l'inévitable prise de contact empathique – qui doit idéalement être constante – ainsi que des discussions qui ont alors plus pour but de se mettre d'accord sur des stratégies d'action. Là, pour éviter des conflits idéologiques, il faudra rester dans la conscience que, seuls, nous ne faisons rien, et que toute action menée en groupe est donc forcément positive et réjouissante. Les différences de point de vue minimes s'effacent quand on est mis, ensemble, face à la réalité.

Même si une action ne donne aucun résultat tangible, c'est de toute façon une opportunité de s'harmoniser dans les actes, ce qui est parfois un défi plus grand encore que de se mettre d'accord sur les idées. Plus encore que de franches discussions, c'est comme ça que se forgent des liens quasi-indestructibles. On découvre de véritables compagnons de voyage.

On va aussi découvrir qu'il y a des personnes vraiment différentes de soi, qu'on aurait probablement jamais remarquées dans le monde – mais qui sont pourtant là, comme compagnons, orientés vers le même but. On aimerait pouvoir les « zapper » parfois, comme dans les mondes virtuels, mais ce serait là une faute grave, un manque de conscience du sérieux de la situation… Alors commence le travail de détachement, de flexibilité, d'effacement, afin de se laisser porter par une plus grande force : celle du projet.

Une des premières confrontations sera sans doute entre les « manuels » et les « intellectuels », entre ceux qui « savent faire » et

ceux qui « savent dire », ces derniers devant avoir l'humilité de reconnaître que ceux qui sont moins habiles avec les mots le sont parfois beaucoup plus dans l'action. (Souvent les groupes peinent à passer des idées aux actions à cause des « intellectuels » qui n'ont pas envie de descendre sur un terrain qu'ils ne maîtrisent pas).

Ce n'est pas le lieu ici de faire un procès à l'intellectualisme, les mots ayant déjà été largement remis à leur juste place à travers ce livre. Dans tout projet, il y a besoin d'idées comme il y a besoin d'actions. Il faut juste savoir qu'une personne qui brille dans les sphères de l'esprit devra peut-être suivre une autre plus « manuelle », lorsqu'il s'agira de descendre dans son domaine. Et c'est normal.

C'est là qu'intervient la transmission de savoir-faire qui est encore plus délicate que celle de connaissances. Il s'agit, pour celui qui apprend, de suivre la personne plus expérimentée dans sa danse, de l'accompagner, de l'assister pour, petit à petit, s'imprégner de ses gestes. Il n'est pas nécessaire d'être passionné par le métier, mais au moins d'être assez flexible pour s'effacer dans le rôle qu'on attend de nous.

Dans un monde parfait, coopérer serait la première chose qu'on apprendrait à l'école, car c'est un art qui engage tout l'être et le déploiement de toutes ses aptitudes. On ne demanderait pas à l'élève d'être bon partout, ni de se mettre au-dessus de ce qu'il est, mais au contraire, qu'il puisse concéder aux autres leurs qualités et en apprendre. Cet effacement, bien loin d'être avilissant, permet un élargissement formidable de la conscience, bien au-delà de l'ego maladroit.

Il est crucial de se risquer dans des domaines inconnus car, s'il faut reconnaître les aptitudes et l'expérience de chacun, il ne s'agit pas de réinstaller le cloisonnement qu'on connaît dans le monde

moderne, avec sa flopée de spécialistes. La vie naturelle met en œuvre l'ensemble des facultés humaines dans un tout cohérent. Tout peut être compris et intégré, il n'y a pas de restrictions à avoir.

Par ailleurs, comme nous l'avons vu, pour qu'un groupe soit dynamique et vraiment créatif – vivant ! – il faut que le maximum de forces se concentrent là où il y a besoin d'elles. Si un groupe idéalement doit ressembler à un organisme, ses différentes parties doivent se coordonner dans un but commun. On ne pourrait imaginer notre jambe droite marcher dans une direction pendant que la gauche s'élance dans une autre. Dans la Nature, il y a toujours unité, et les organismes sont les « membres » de plus grands organismes.

Je ne prétends pas avoir un plan pour une organisation parfaite, mais je crois que pour qu'un groupe tienne dans le temps, il doit tendre à devenir comme un organisme. La Nature est le meilleur exemple – le seul, même – et il y a énormément d'enseignements à en tirer pour qui veut remettre une certaine fluidité, un certain ordre dans la vie sociale humaine.

Une société organique

En fait, s'il y a un objectif auquel devrait tendre tout groupe ayant une sensibilité pour la Nature, c'est de devenir une société organique à part entière, où tous les aspects de la vie sociale sont inclus dans un tout cohérent. Il y aurait idéalement une indépendance au niveau de la survie alimentaire, mais aussi à d'autres niveaux plus subtils, quoique tout aussi essentiels dans une existence saine. Le but est que toute la vie sociale ait un sens, que tout participe à un objectif plus vaste.

ET LA NATURE DANS TOUT ÇA ?

J'entends des voix intrépides qui s'élèvent : former des sociétés organiques, voilà qui a l'air sympathique pour nous autres humains, mais qu'en est-il des arbres ? Que faisons-nous des 50 acres de forêts tropicales qui sont rasés chaque minute ?

Il est triste de voir ces vénérables ancêtres s'en aller sous la force toute temporaire de jeunes tronçonneuses. Mais peut-être sont-ils heureux de partir, faute d'avoir trouvé un cadre adéquat pour s'épanouir ?

Les arbres dépérissent lorsqu'on ne leur prête pas d'attention – c'est un fait connu en ce qui concerne les plantes d'appartement. Dans un champ où paissent, par exemple, des chevaux, la Nature est beaucoup plus vivante, car les animaux leur apportent de la vie.

En construisant des sociétés organiques, on offre un cadre pour que les forces de la Nature, sous toutes leurs formes, puissent s'épanouir. Les arbres seront chez eux, ils pourront s'élancer plus haut que jamais, heureux qu'on cherche à monter avec eux.

Lorsqu'on va au fond des choses, on réalise que sauver des forêts est vain s'il n'y a pas un changement radical des consciences, un changement qui ne se limite pas à quelques nouvelles habitudes – comme le recyclage des déchets – mais qui soit intégral. Or, une société organique est l'endroit idéal pour redécouvrir cette conscience perdue qui a existé depuis le fond des âges.

Si nous ressentons une urgence par rapport à la destruction du monde naturel, alors il faut redoubler d'efforts pour préserver ce qui est encore vivant, et le concentrer suffisamment pour le rendre indestructible. Par la suite, la Nature saura démultiplier les germes et les étendre là où on les accueille.

Il n'y a pas trop à craindre pour la Nature qui sait passer par de très larges périodes de repos et qui profite d'ailleurs de l'hiver pour faire doucement mais sûrement craquer le béton. En revanche, il faut agir pour que l'étincelle de Vie en nous ne s'éteigne pas à force d'être négligée ou dispersée dans de vaines entreprises.

Il n'y aurait alors plus de dichotomie entre l'idéal et la réalité, comme c'est souvent le cas chez les personnes de fibre « politique » qui cherchent à changer le système sans avoir de prise sur quoi que ce soit. Il n'y aurait plus d'angoisse sur « que faire ? », puisqu'il y aurait alors tout à faire. L'idéal se découvrirait progressivement, en le construisant, et on s'élèverait avec. (Ce qui est la définition étymologique de « construire »).

Cela peut sembler un rêve irréalisable, mais plus le monde moderne se perdra dans ses propres créations technologiques, plus il y aura d'êtres qui chercheront à retourner à un mode de vie naturel. Il y en a déjà beaucoup, mais ils ne s'y prennent pas de la bonne manière. Ils pensent naïvement que vivre à la campagne ou « manger bio » suffit à les mettre du « bon coté ». Mais un mode de vie individualiste, basé sur des régimes et des restrictions, n'a pas de sens pour la Nature qui n'appréhende les choses que dans leur ensemble.

Il faut préparer le terrain. Ce qui compte avant tout, c'est de retrouver une dynamique harmonieuse avec d'autres personnes et c'est pourquoi nous avons axé cet ouvrage autour de la communication naturelle, qui est le moyen d'y arriver, sans pour autant en être la fin.

Un groupe qui s'harmonise autour d'idées établies dans ce livre – et donc autour de la Nature – ne peut, à mon avis, qu'évoluer en une société organique, soit en devenant un foyer de Vie attirant d'autres êtres, soit en rejoignant d'autres groupes qui, ayant la même approche, pourront s'entendre naturellement. Ils parleront le même langage, les mêmes gestes – ceux qui sont gravés de toute éternité dans la Nature. Quoique étant différents, ils seront dans la même disposition, prêts à apprendre, prêts à danser ensemble.

Notre imagination peut à peine concevoir ce qu'il serait possible de faire une fois qu'un nombre important de personnes se trouveraient réunies dans cette optique.

Le futur

Dans le futur, les groupes organisés en sociétés organiques pourront être épargnés, tant des catastrophes que des pressions du monde technologique, d'abord parce qu'ils auront entrepris de s'harmoniser avec des lois supérieures – la Nature sera avec eux – mais aussi parce qu'ils auront trouvé la force de résister à la descente dans le néant.

Cette force n'aura rien à voir avec la puissance aveugle des machines qui a tant effrayé l'humanité depuis la Première Guerre mondiale. Ce sera la force tranquille d'êtres déterminés à écrire leur futur – et c'est la plus grande force qui soit.

Au bout du compte, on reviendra peut-être à un monde constitué de clans et de cités – autonomes et organisés chacun à sa manière : des structures assez petites pour que les êtres qui y participent puissent avoir conscience de l'ensemble et pour qu'il soit possible, suivant les situations et l'arrivée de nouvelles connaissances, de muter complètement.

Tout cela semblera peut-être trop simple à certains : le développement technologique ne serait-il donc qu'une erreur ? Le progrès réel serait d'une toute autre nature ? Parfois, on préfère imaginer des causes plus complexes, plutôt que reconnaître l'évidence. Mais tandis que l'humanité s'apprête à transférer sa conscience dans des ordinateurs, qu'avons-nous à perdre en lâchant ce système antinaturel ?

AVANT LA COMMUNICATION, IL Y AVAIT LA COMMUNION

Arrivé à ce point du livre, il me faut vous faire une confession : l'exaltation toute moderne de la communication m'a depuis toujours fait horreur, car elle me semblait comme une capitulation face à l'objectif bien plus important et fécond de la communion.

Penser qu'une meilleure communication est la clé du bonheur, c'est accepter le postulat selon lequel nous ne sommes que des corps de matière, portant un cerveau capable de décoder des signaux et d'en émettre en retour. Or, comme nous l'avons vu, c'est précisément ainsi que la science matérialiste voit la communication, et c'est ainsi qu'elle est enseignée dans toutes les universités.

Nous avons vu également que le concept de communication n'existait pratiquement pas, il y a un siècle et qu'il fut idéalisé à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, comme une solution pour qu'il n'y ait plus jamais d'incompréhension, de malentendus – bref, de guerres – entre les nations. Aujourd'hui, d'innombrables ouvrages prétendent qu'une bonne capacité à exprimer ses sentiments et ses désirs est fondamentale pour trouver la paix intérieure...

Mais de quelle paix parlons-nous ? Parlons-nous de ce sentiment d'auto-suffisance tout américain où, à coups de pensées positives, l'on se convainc qu'on a construit sa vie par ses propres moyens

et, qu'au fond, on est tout aussi bien seul ? Ou de celle que certains vont chercher en allant s'isoler vers des régions désertiques ou en haut des montagnes ? Comme j'ai essayé de le transmettre, cet état n'a pour moi qu'un seul nom : la Mort.

Voilà ce que j'ai appris lors de ma tentative de retour vers le monde des hommes : il n'y a rien de plus facile que de dire aux autres ce qu'ils veulent entendre. Si nous ne sommes pas naturellement « beau-parleur », quelques séminaires de PNL nous donneront les bases pour être parfaitement bien avec tout le monde. Mais c'est aussi à ce moment qu'on risque de rompre totalement avec notre être le plus profond et d'oublier la recherche fondamentale de communion.

Parfois, on croit qu'en devenant « meilleur » – quel que soit notre manière de concevoir ce « mieux » – alors il nous sera plus facile de rencontrer des gens. On se dit : « D'abord il faut que je me guérisse, que je me développe ; bref, que je sois bien avec moi-même, et après je serai bien avec les autres, après je pourrai contribuer positivement au monde. »

Mais toute cette énergie dépensée à s'élever au-dessus de nous-mêmes finit par nous rendre aveugles aux êtres qui nous entourent. C'est un processus assez pervers, qu'on est rarement capable d'observer, car effectivement en se « développant », les choses changent, on rencontre plus de gens... mais les rencontre-t-on vraiment ou ne fait-on que serrer la main à des fantômes ?

Lorsque nous étions enfants, nous étions naturellement plus en communion avec l'Univers. Il n'y avait, pour nous, rien de mieux que d'aller courir dans la forêt avec nos copains et copines, d'imaginer des aventures toutes plus fantastiques les unes que les autres. Tout n'était que jeux, mais tout était vrai. Puis, il a fallu entrer

dans le monde des adultes, le monde « sérieux » – il a fallu commencer à prendre à cœur toutes sortes de poursuites illusoires. Et accepter ce cloisonnement omniprésent qui fait qu'on peut s'estimer heureux, si on a une ou deux personnes avec qui « communiquer ».

L'illusion de la normalité

Le problème fondamental, c'est que nous considérons le monde dans lequel nous sommes nés comme normal, comme s'il n'y avait aucune autre manière de vivre ensemble. Nous pensons qu'il est sain que, dans la civilisation humaine, chacun poursuive son petit bonheur personnel, tirant la couverture à soi. Nous pensons qu'il est normal de vivre dans des petites cellules, au sein d'énormes blocs de béton, en saluant de temps en temps nos voisins. Et le pire, c'est que nous pensons que certains y trouvent du bonheur.

La psychologie a bien montré comment un être humain, élevé dans des conditions tout à fait abominables, finit toujours par les considérer comme normales, et à les reproduire autour de lui. Cela devrait nous inquiéter de ce que nous acceptons.

Personnellement, je vois les personnes exaltant la communication comme des prisonniers qui jubileraient parce qu'ils ont réussi à transmettre un message à une cellule voisine et qui, satisfaits de ce « petit bonheur », en viendraient à oublier ce qui devrait être leur objectif premier : s'évader de la prison !

En l'occurrence, si nous pouvons considérer que la prison, c'est la technologie, c'est précisément du fait qu'elle rend possible des situations tout à fait anti-naturelles, comme par exemple : avoir

l'impression de communiquer tout en restant enfermé chez soi et en soi-même.
Il y a là une leçon de réalisme, non seulement par rapport à ce que nous observons dans la société humaine, mais aussi et surtout, en ce qui concerne nos propres expériences de vie qui sont souvent loin de correspondre à ce que nous avions projeté. Cette prise de conscience peut survenir très tôt, ou seulement à la fin de sa vie lorsque, regardant en arrière, on réalise que tout ce à quoi nous accordions de l'importance dans la société était d'une dérisoire superficialité et que la seule chose que nous voyons maintenant, c'est que nous sommes seuls.
C'est le véritable message que l'on trouve à la base de toutes les traditions spirituelles, à commencer par le bouddhisme qui affirme comme première « noble vérité » que tout dans ce monde est souffrance, souffrance générée précisément par le désir d'obtenir un quelconque bonheur, un équilibre, dans un monde fondamentalement déséquilibré.
Cependant, ce message n'a jamais pu être accepté dans son sens le plus profond, car alors, il ferait s'effondrer un système qui, depuis des siècles, essaie de rendre normale une situation tout à fait anormale. Les grandes religions ont ainsi systématiquement repris ces messages et leur ont enlevé toute « radicalité », les transformant en un appel à « mieux se comporter », à être « plus gentil », etc.
Or, si un comportement « moral » peut rendre cette société plus agréable à vivre, cela ne change pas pour autant sa trajectoire qui l'isole toujours plus de l'harmonie universelle. Ce changement-là est d'une toute autre nature et ne peut naître que d'une révolte

fondamentale. Il ne peut pas non plus être compris de ceux qui espèrent encore que le mirage finira par se transformer en réalité.

Une autre manière de vivre ensemble

La difficulté pour ceux qui, au fond, ne désirent pas vivre dans ce système d'isolement, c'est qu'il n'y a pas vraiment, à l'heure actuelle, de modèles de société au sein desquelles les individus vivent en communion avec leurs proches, avec la Nature et, par extension, avec l'Univers – ou du moins, ces sociétés ne sont pas facilement approchables.
Depuis quelques décennies, beaucoup se sont tournés vers les peuplades dites « primitives » mais, même lorsqu'ils ont réussi à entrer en contact avec quelques authentiques chamans, en lien avec une communauté, ces survivants-là ne pouvaient pas vraiment communiquer leur état de conscience, n'ayant jamais connu la situation dans laquelle l'homme occidental se trouve.
On voit, par exemple, dans les récits de Carlos Castaneda les difficultés qu'a Don Juan à lui faire prendre conscience de certaines réalités qui sont, pour lui, élémentaires. Et nous ne savons même pas si Castaneda, au final, a vraiment capté le message ou s'il ne l'a pas retourné à son propre avantage.
Le radicalisme de Don Juan a beaucoup plu à la génération des années 60 qui cherchait à atteindre une nouvelle conscience et à construire un autre mode de vie. Mais là aussi, on eut de la peine à changer vraiment les habitudes psychiques acquises dans le monde « normal ». On pensait qu'une effusion de bons sentiments suffirait à faire naître l'amour entre les êtres, alors que cela ne fit que redoubler les attentes et les désirs. Il n'est pas besoin de

rappeler la courte durée des expériences communautaires de ces années-là.

En fait, si la recherche de communication est problématique, celle de communion l'est plus encore. Comme c'est au fond ce que l'âme humaine attend le plus désespérément, elle peut facilement croire l'avoir trouvé dans les yeux de l'être aimé ou au sein d'un groupe avec lequel elle partage les idées. Mais le fait que tant de personnes participent à des communautés virtuelles ou tombent amoureux sur Internet indique qu'il y a là un processus d'auto-illusionnement dont il faut se méfier.

N'est-il pas en effet étrange de pouvoir éprouver un sentiment de communion alors qu'on se trouve objectivement seul derrière un écran et que, plus encore, toute notre vie active est tournée autour de la survie individuelle ? Cette situation n'est-elle pas similaire à celui qui prend des drogues pour se sentir en communion avec l'Univers, tout en sachant qu'il se réveillera le lendemain matin plus seul encore qu'il l'était la veille ?

En fait, trouver des personnes avec qui on partage un idéal est une bonne chose – et même une chose extrêmement précieuse – mais encore faut-il être conscient que tout reste à faire ! Il faut éviter la tendance humaine à prendre ses désirs pour des réalités, et plutôt travailler à les concrétiser.

S'il y a quelque chose qu'il faut retenir de toutes ces constatations, certes peu réjouissantes, c'est que nous n'avons aucune idée de ce que serait une société harmonisée avec la Nature – une société « écosophique », telle que nous l'avons évoquée jusqu'ici. Que nous nous tournions vers un passé plus ou moins lointain ou que nous projetions dans le futur un idéal dûment analysé, nous restons avec nos préjugés sur ce qu'est la réalité et donc sur ce qu'elle peut, au mieux, être.

L'exemple des peuples « primitifs », tels que les ont explorés les ethnologues, me semble limité pour comprendre ce que peut être un autre état de conscience plus proche des réalités intérieures, par le fait que, dans ces sociétés, cette conscience est réservée à un seul personnage : un chaman, qui agit en quelque sorte comme l'ultime gardien d'une tradition.

En revanche, il a de toute évidence existé des civilisations entières qui baignaient dans cette conscience magique, civilisations qui recouvraient une grande partie du monde et qui ont aujourd'hui totalement disparu. Le fait que nous ne comprenions pas grand'chose aux mythes grecques, pour ne citer qu'eux, et à leurs innombrables dieux, semble indiquer qu'il y avait là une toute autre manière de concevoir la vie qui nous échappe.

Ce n'est toutefois pas en imitant vaguement quelques coutumes de ces peuples-là qu'on retrouvera leur conscience. Vidée de son esprit, la forme est la plus terrible des tyrannies. Plutôt que de se projeter le plus loin possible en arrière, il faudrait essayer de comprendre ce qui nous a conduit jusqu'à la situation d'hyper-matérialisme que nous connaissons aujourd'hui.

Pour avancer, l'essentiel serait surtout de mettre fin à ce processus d'auto-illusionement qu'est l'individualisme et qui rend notre vie complètement opposée à ce qui se passe dans le monde naturel – une vie d'isolement qui tourne nécessairement à la violence, lorsqu'on essaie d'imposer ses désirs à autrui, « pensant » qu'ils sont légitimes, mais n'ayant pas réalisé à quel point l'Autre est différent de soi.

S'il n'est pas possible d'éliminer totalement ses désirs personnels – la folie guette souvent les « ascètes » les plus durs – ni de composer avec les multiples désirs souvent contradictoires des autres, on peut mettre au-dessus un désir plus grand, un idéal au sens le plus

noble du terme. Lorsque plusieurs êtres mettent en commun leurs désirs les plus élevés, tout en veillant à ce que leurs désirs personnels n'interfèrent pas, alors il peut vraiment y avoir une communion dans le sens où les actes, les désirs et les pensées sont mis en commun.

Bien loin de signifier un enfermement, cela représenterait une formidable libération hors de la tyrannie individualiste qui nous tire sans arrêt dans une direction ou dans une autre, nous épuisant dans de vaines poursuites. Cela ne signifierait pas non plus un abandon de notre responsabilité individuelle, mais au contraire, une prise en main ferme de notre responsabilité collective. Ce n'est pas, en théorie, compliqué à réaliser, mais encore faut-il sortir de la théorie et être capable de véritables actes désintéressés. C'est ce que nous avons essayé de suggérer dans le chapitre précédent.

Le problème du langage

Constatant le gouffre qui les séparent de la danse de la Nature, certains intellectuels à tendance « primitiviste » – tels que John Zerzan, aux États-Unis – ont suggéré que le langage serait la source même de l'aliénation. Nietzsche, un révolté s'il y en a jamais eu un, écrivait lui aussi : « les mots diluent et brutalisent, les mots dépersonnalisent, les mots rendent commun l'étrange ». Certains ont donc pensé qu'il suffirait de cesser de parler pour retrouver un état de communion avec les autres et avec l'Univers.

Malheureusement, la situation actuelle est plus compliquée et cette « solution » ne conduirait qu'à nous isoler dans un néant existentiel. Nous ne pouvons que nous ranger au point de vue de Jacques Ellul pour qui la vue n'est qu'apparence et la parole seule,

porteuse de vérité. Sans elle, nous nous illusionnons à l'infini sur qui nous sommes et qui est l'autre, mais l'intériorité reste fermée.

Aussi tristes peuvent-ils paraître, les mots sont notre ultime pont vers les autres. L'erreur de ceux qui exaltent la communication est de prendre le pont lui-même pour le but, mais il serait plus grave encore de couper ce pont. Si, comme le rappelait le psychologue David Cooper dans les années 60, « avant la communication, il y avait la communion », nous pourrions dire « après la communication, il y a la communion » – à condition que l'objectif ne soit pas perdu de vue.

Si l'on regarde la situation à partir d'une autre perspective, on pourrait dire que le problème fondamental n'est pas dans le langage même, mais dans sa pauvreté actuelle. Pour tout ce qui est de l'ordre du fonctionnel, il est toujours possible de se faire comprendre, même quand le « canal de communication » est très étroit, même quand le gouffre culturel est énorme. En revanche, pour les sujets les plus profonds, on peut dire que l'homme moderne manque de mots pour s'exprimer.

Et c'est peut-être, au final, contre cela que Nietzsche s'est révolté, perdu qu'il était depuis des années dans les abstractions universitaires. Il voulait aller plus loin que les mots mais, n'ayant aucune base pour se redresser et ayant sans doute trop goûté à l'exaltation des idées, cela l'a conduit à un court-circuit intellectuel inédit dans l'histoire humaine, mais qui menace aujourd'hui de plus en plus d'âmes.

La psychologie, quant à elle, a prétendu aider les hommes à aller explorer cette zone obscure, inconsciente de leur existence... Mais n'est-elle pas obscure, seulement parce que nous ne possédons pas – ou plus – de mots appropriés pour en parler, pour en cerner

les contours ? Et la psychologie, en essayant de clarifier ces domaines inconnus par l'application d'un système logique arbitraire, n'en a-t-elle pas éliminé les éléments les plus féconds ?

Le langage des oiseaux

Alors, comment pouvons-nous imaginer un langage qui ne soit pas aliénant, mais qui soit une ouverture vers des réalités plus profondes où nous pourrions nous rencontrer les uns les autres ?
La Nature peut à nouveau nous renseigner sur cette vaste question. Que font les oiseaux ? Ils dansent et ils chantent – leur langage est le chant, aux vibrations d'une telle subtilité qu'elles nous échappent. Il est absurde de penser que la Nature n'a pas de langage – la Nature est langage, tout y communique dans un formidable dynamisme.
Il suffit pour s'en convaincre de fermer les yeux et d'écouter les chants variés des oiseaux. Si on fait abstraction de tout le reste et que l'on se concentre sur leurs musiques, on a l'impression d'être porté jusqu'aux strates les plus élevées de l'Univers. Ce n'est pas un hasard si les alchimistes d'antan nommaient poétiquement « langage des oiseaux », le langage universel et s'ils voyaient sa recherche comme le but ultime de leur art.
Si nous pensons que le langage se limite à des mots compréhensibles par l'intellect, c'est que nous sommes devenus quasi-incapables d'écouter avec le cœur. Pourtant, le cœur a, de tout temps, été considéré comme l'organe réceptif par excellence. Un cœur ouvert peut recevoir des impressions de l'Univers entier. L'intellect a pour fonction d'organiser ces visions, et de nous orienter dans le vaste monde, mais ce n'est pas vraiment lui qui écoute.

L'évolution de l'art vers quelque chose de toujours plus spectaculaire, mécanisé, violent, est bien la preuve que nous ne savons plus nous ouvrir à la simple beauté des choses, sans les intellectualiser, sans les exalter trop, non plus. Courant après les mots ou les sensations, nous ne pouvons même pas imaginer que dans une musique harmonieuse soit caché un message qui peut nous ouvrir à des perceptions nouvelles. Faut-il chercher ailleurs la cause de la course effrénée de l'humanité, que dans son incapacité – son handicap – à écouter l'Univers dans toute sa profondeur ?
Il est vrai que le monde moderne ne nous facilite pas la tâche. En premier lieu, à cause du bruit omniprésent des machines auquel notre cœur ne peut que se fermer. Dans la ville où je suis né, quoiqu'elle abrite de nombreux parcs, il est impossible de trouver un lieu où l'on n'entende pas les voitures. Seulement durant la nuit, a-t-on droit à une heure ou deux de silence, mais à ce moment, les oiseaux dorment...
De plus en plus de gens fuient la ville dès qu'ils disposent d'un peu de temps libre. On a mis cela sur le compte d'une espèce de recherche de bien-être, mais je crois que c'est surtout la recherche d'espaces où le cœur puisse s'ouvrir, laisser la place à l'harmonie des sphères telle qu'elle est exprimée par les oiseaux – et, à travers elle, retrouver une véritable pensée.
D'autre part, il manque d'occasions d'apprécier un véritable art, qui ne soit pas lui-même du bruit. Parfois, nous pouvons tomber sur un spectacle vraiment beau, mais c'est souvent assez déconnecté du reste de notre vie et ne donne pas suffisamment de temps pour apprendre à écouter.
Il faut, je pense, nous en prendre à nous-mêmes et voir comment nous pourrions contribuer à la création de la beauté. Là aussi, si

certains ont accusé l'art d'être un médiateur tyrannique face au réel, nous ne pouvons que leur reprocher de considérer l'art actuel comme le seul art possible. Une véritable œuvre d'art retranscrit la mélodie de la Nature et peut la transposer à une hauteur inimaginable. C'est là que nos véritables capacités humaines peuvent s'exprimer.

L'aberration de l'art individualiste

C'est aussi là que notre condition d'isolement se fait le plus ressentir. L'art a depuis longtemps abandonné son objectif de transmettre quoi que ce soit. La technique s'est développée, plus que jamais chacun a la possibilité de « s'exprimer » – acte ô combien important à l'ère de la communication ! – mais plus personne n'a rien à dire à son prochain. Le chanteur marmonne ou hurle des paroles que l'on ne comprend pas vraiment et que chacun interprétera à sa manière – d'ailleurs plus une chanson pourra être interprétée largement et plus elle aura de succès.

À l'époque où je faisais des projections vidéos dans des soirées – une sorte de « musique visuelle » qu'on appelle VJing – c'était un problème qui m'avait grandement préoccupé. Je voulais transmettre quelque chose, quelque chose de mon cœur, mais je ne pouvais, au mieux, que faire passer un vague message politique : contester la guerre ou avancer d'autres idées que la majorité du public approuvait déjà.

Tout cela n'avait pas grand chose à voir avec cette communication du cœur dont je parlais – une communication qui ne situe pas seulement entre « l'artiste » et le « public », mais qui les met en contact avec une dimension supérieure où ils se retrouvent, où ils communient.

L'art est, à mon sens, un élément essentiel pour se retrouver à nouveau entre êtres vivants, sans tomber dans le sentimentalisme ni l'intellectualisme. Et plus qu'un art en particulier, ce qu'il semble essentiel de développer, c'est une culture, c'est-à-dire un cadre où la créativité de chacun puisse s'exprimer librement, mais en prenant des référentiels communs, afin d'être compris des autres et de nourrir leur créativité. L'inspiration peut devenir un processus collectif, lorsqu'on commence à respirer ensemble, selon les mêmes valeurs.

Le succès, au demeurant relatif, des contre-cultures vient sans doute du référentiel commun qui permet à ses membres de communiquer plus librement et de créer pour un public précis. On peut regretter toutefois qu'elles se limitent généralement à une certaine fréquence émotionnelle – pour caricaturer : la colère pour les « punks », la joie pour les « hippies », la tristesse pour les « gothiques », etc. Cela implique une certaine « posture » qui ne peut être tenue longtemps sans devenir stérile.

Une vraie culture doit pouvoir prendre en compte tout le spectre des sentiments, ce qui lui donne une certaine autonomie – elle n'a plus besoin d'être contre quelque chose – et ce qui permet, par ailleurs, à ses membres de continuer à y participer même quand ils passent à d'autres stades de leur vie.

Partager une culture commune – avoir des chants qu'on peut entonner ensemble, des danses populaires, des légendes faisant référence à des expériences vécues ensemble – n'est-ce pas l'une des choses les plus naturelles au monde ? Malheureusement, la plupart des êtres qui ont un peu de créativité la gaspille à « s'exprimer » – à exprimer leurs particularités – et ne voient même pas

l'immense joie qu'il y a à créer ensemble. (La seule exception étant peut-être celle des musiciens qui jouent en groupe).
Tout le monde se veut universel, multiculturel, mais ces belles idées cachent notre incapacité à sortir de notre isolement et à mettre notre énergie en commun pour développer quelque chose de plus grand.
Le multiculturalisme, en voulant encourager la diversité, n'a fait que niveler les particularités de chaque ethnie au profit d'une culture mondiale insipide qui n'a comme caractère distinctif que l'aspect technologique toujours plus omniprésent.
Maintenant qu'il n'y a plus de vraie culture nulle part, il faudrait oser se limiter à un petit milieu, privilégier la qualité des contacts plutôt que la portée universelle et ainsi faire rejaillir une culture qui soit en accord avec l'air du temps. Il est bien connu que l'on est toujours plus créatif lorsqu'on se met des limites...
Il est en tout cas absurde de vouloir communiquer avec le monde entier quand on ne sait même pas comment communiquer avec ses proches. Lorsqu'on veut trop être en dehors de tout cadre, « hors norme », on finit par n'être plus rien, et à se fondre dans un flou existentiel qui n'a rien d'artistique.

Ce qui nous relie

Voilà ce que nous avons oublié : la culture a été le ferment de toute société vraiment saine. Elle est ce fameux « tissu social » dont les sociologues déplorent tant l'absence dans le monde technologique. La culture était la religion d'antan, c'est-à-dire « ce qui relie » (du latin religare) – ce qui relie les hommes entre eux et avec l'Univers.

Toutes les fêtes populaires qui abondaient dans les campagnes, il y a moins d'un siècle, permettaient de créer un espace hors du temps où les hommes pouvaient se retrouver dans la profondeur de leur être, sans avoir besoin « d'exprimer » leur personnalité, mais simplement dans la joie d'être avec leur proches, de pouvoir pleinement ouvrir leur cœur, sans crainte, sans restrictions. Il était alors inimaginable de célébrer ces moments seuls ou perdus au milieu d'une foule d'inconnus.
Et bien sûr, la culture d'autrefois ne se limitait pas à des fêtes paysannes, ni à une exaltation propre à la jeunesse. Tous les aspects de la vie, de la mort et de la transformation étaient présents, mis en correspondances avec les cycles de la Nature. La religion chrétienne, qui remplaça les anciennes coutumes, reprit bien entendu ces correspondances avec Noël qui tombe au solstice d'hiver – le moment où le soleil, qui semble avoir presque disparu, commence à réapparaître – et Pâques qui correspond à l'équinoxe du printemps, à la renaissance de toute la vie.[24]
Il faut, par ailleurs, savoir que cette culture véritable – qu'il nous faudra tôt ou tard reconstituer – n'était pas seulement composée de danses et de musiques : elle était aussi un cadre où transmettre les mythes et légendes permettant à chacun d'appréhender peu à peu les réalités les plus profondes du monde. Ils formaient un langage à part entière.

---

[24] Les festivals d'été connaissent un essor considérable depuis quelques années, et de plus en plus de jeunes profitent de cette période solaire pour se retrouver dans la Nature, dans de grands rassemblements. On peut regretter cependant qu'il n'y ait rien de comparable aux autres saisons de l'année et que même Noël soit devenu une explosion de consommation. L'homme moderne ne sait plus comment mourir pour mieux renaître, il ne sait donc que faire de ces fêtes-là.

Mises en commun, les impressions pouvaient se clarifier, les mots prendre une résonance plus forte. Le monde extérieur, avec ses souffrances et ses errances, pouvait s'estomper afin de faire jaillir ce monde intérieur bien plus réel et important pour chacun.
Les mythes, que nous retrouvons dans toutes les cultures de tous les âges, ont toujours eu cette fonction ; mais il faut bien se rendre compte qu'ils étaient partagés oralement dans un cadre où ils acquéraient un sens immense – sens qui nous est aujourd'hui fermé et que les intellectuels tentent en vain de retrouver par recoupement avec d'autres mythes.
Depuis Carl Jung et Mircea Eliade, la psychologie et l'ethnologie ont abondamment écrit sur ces symboles qu'on retrouve dans toutes les cultures et au fond de tous les individus. Mais ce à côté de quoi on est passé, c'est que si ces symboles se retrouvent partout, c'est qu'ils touchent à une profonde réalité, une réalité dynamique et féconde à laquelle l'homme moderne n'a généralement pas accès et qui ne surgit que dans la folie.
Toutefois, accéder à cet « autre monde » ne signifie pas forcément une sortie hors du monde social et ne nécessite pas non plus de se mettre en danger comme cela généralement le cas pour le chaman qui porte seul le flambeau de la connaissance. Il faut cependant que la société soit capable d'adresser les questionnements les plus profonds de ses membres et, plus encore, de placer cette aspiration comme élément central, élevant l'ensemble vers une perception plus « cosmique » de la vie.
À vrai dire, la spiritualité d'antan n'était pas envisageable en dehors de la culture. L'exemple le plus proche que nous ayons de cette union féconde est celui de la période qui dura approximativement du 10ème au 13ème siècle, dans l'Occident chrétien. Pendant

cette période – qui était chrétienne mais également classique, avec la résurgence d'un grand nombre d'idéaux de l'Antiquité – toute la culture était fondée autour du Mystère du Christ.
Les chansons de geste en parlaient, les peintures l'évoquaient et des pièces de théâtres le faisaient revivre continuellement. Il y a eu pendant ces quatre siècles une telle envolée, que beaucoup d'âmes, aujourd'hui, ressentent une certaine nostalgie pour cette partie du Moyen-Âge, malgré tout ce qu'on leur raconte sur sa « barbarie » (barbarie qui s'est plutôt manifestée à partir du 14ème siècle).
Que l'on croie ou non aux Évangiles, il reste néanmoins évident que la présence de cet élément central devait donner une force incroyable à la culture et emplir toute la civilisation d'une aura spirituelle, si bien que les êtres aspirant à la transcendance pouvait, à partir de cette base, de ces mythes qui les avaient enchantés depuis leur enfance, plus facilement accéder à cette autre dimension.
Car, évidemment, la transcendance est le seul objectif qui devrait être nôtre en tant qu'êtres humains perdus dans la matière et la séparativité. Si nous avons abondamment parlé de Nature au travers de ce livre, c'est que, pour nous, elle n'est pas composée uniquement des arbres – de ce qui nous « environne » – mais aussi des étoiles qui sont elles-mêmes des portes vers d'autres univers dont nous pouvons tout juste imaginer l'existence.
Il faut passer par le naturel pour aller au surnaturel, comme cela est évoqué allégoriquement dans les légendes féeriques, où des êtres de la Nature finissent par amener l'être humain vers un royaume tout autre...
Ce que ces légendes populaires manquent toutefois de faire comprendre, c'est qu'à ces mondes intérieurs, on peu très difficilement

y accéder seul. Il faut tout un ensemble de « rites », pratiqués régulièrement pour s'en rappeler l'existence et la cohérence, pour ne pas se perdre dans les méandres de la matière, les soucis économiques et les conflits individualistes, bien ridicules face à l'immensité de l'Univers. Il faut aussi des structures pour se protéger des multiples égarements que ce chemin comporte, contrairement à ce qu'une vision idéaliste de la spiritualité pourrait laisser croire.
Il faut s'organiser sur ce plan-là aussi. Les anarchistes se sont trompés de voie en pensant que la « libération » passait par la destruction du système économique. Les communistes se sont également fourvoyés en voulant rendre le système économique lui-même social. Le système de pensée de Marx est correct si on part du postulat que les hommes ne sont que des corps. Mais, dans la pratique, il ne peut pas fonctionner, car l'âme doit pouvoir s'épanouir et, sans religion – sans rien qui la relie aux autres âmes – il lui faut continuellement trouver des succédanés, comme on peut l'observer dans l'agitation extrême qui caractérise les pays occidentaux.[25]
Ce qu'il faut, pour sortir de cette impasse dialectique entre capitalisme et communisme, c'est développer une culture forte et vivante qui rende tout à fait secondaire les questions économiques – une culture qui ne se limite pas à quelques-uns et à quelques instants, mais qui soit le fondement de toute la vie sociale. Alors seulement, les milieux qui se positionnent en-dehors du système technocratique pourront prendre leur envol.

[25] C'est pour faire face à ce « problème » inattendu que le bolchevisme a été contraint de tuer systématiquement l'âme du peuple slave, par des moyens dont on peine encore à voir la barbarie inouïe.

Dans cette perspective, la notion de communion semble beaucoup moins abstraite, quoiqu'on réalise tout le travail qu'il y a à faire pour la rendre possible. Mais c'est un travail bien plus fécond que tous les efforts que nous avons pu fournir pour « communiquer », pour nous « développer », pour « exprimer qui nous sommes » et autres formules modernes qui ne font que nous conforter dans cet isolement si omniprésent qu'on a fini par le considérer comme normal.

POSTFACE

QU'EST-CE QUE L'ENFER ?

Après ce long développement sur les illusions de ce monde, retournons-nous une dernière fois dans l'espoir de voir clairement et simplement les problèmes qui nous ont occupés tout au long de ce livre. En premier lieu, pourquoi Internet a-t-il connu dès ses débuts un tel engouement et, deuxièmement, comment se fait-il que personne ne semble remarquer son caractère immoral ou, tout du moins, asocial ?

Pour répondre à la première question, je crois que la vie virtuelle a un grand pouvoir de séduction car elle est une vie qui se conforme exactement à nos désirs – où l'on fait les « expériences » que l'on veut, où l'on croit ce que l'on veut croire et où l'on peut parler seulement avec ceux qui sont d'accord avec nous. Bien sûr, ce n'est pas la vraie vie, mais on observe que beaucoup peuvent s'en contenter comme d'une vie parallèle qui offre un sentiment de satisfaction difficilement atteignable dans la vie réelle.

Internet est, en ce sens, générateur d'une certaine « paix sociale », puisque tous les fantasmes et toutes les formes de violence peuvent s'y exprimer « pour de faux » et soulager les tensions de la vie. Et si les parents s'inquiètent parfois des activités online de leurs enfants, ils préfèrent généralement les savoir dans leur

chambre plutôt que dans la rue, là où ils pourraient commettre des actes portant à conséquence.

Mais avons-nous bien mesuré les conséquences à long terme ? Malgré sa fonction de « défouloir », Internet – et, bien entendu, les jeux vidéos – ont un effet désagrégeant très puissant sur les fondements de la société puisque, n'étant plus jamais mis dans une situation d'inconfort existentiel – de tensions désagréables, mais pourtant nécessaires – l'enfant devenu adulte n'a plus de raison de régler les problèmes de sa vie, de sa famille et, au-delà, de la société. Tout reste en suspens, dans ce silence que nous avons évoqué au début. Certes, ce phénomène de déresponsabilisation n'est pas nouveau – toute notre « culture de la distraction » y participe – mais on peut dire que les mondes virtuels le poussent à son comble.

Il est toutefois toujours difficile de saisir ces problèmes plus larges de société sans partir d'une connaissance de soi ou, plus précisément, sans une connaissance des travers usuels de la nature humaine ainsi que de ses limites. Sans ce solide ancrage existentiel, les idéaux qu'on poursuit – amour, liberté, bonheur, etc. – risquent d'agir comme de véritables poisons tant pour nous-mêmes que pour la société.

Or, pour l'immense majorité de la société – abreuvée depuis des siècles par ces idéaux abstraits – le fait que chacun puisse trouver un certain « bonheur » dans les mondes virtuels, que chacun y soit « libre » de faire ce qu'il veut, est perçu comme une bénédiction, quelque chose d'éminemment bon, voire de moral...

Personne ne semble réaliser que le fait d'obtenir du plaisir à la demande ne garantit pas le bonheur, mais que cela conduit au contraire à un état – ou à un monde – que j'ai essayé d'expliquer

de nombreuses manières à travers ce livre, mais que je ne peux, au final, que nommer l'enfer.

L'enfer du désir

J'ai choisi comme titre de ce livre L'Enfer du Virtuel, non par provocation, mais par souci de vérité, car ce mot me semblait décrire le plus précisément ce qu'est le virtuel en tant que monde, certes artificiel, mais qui finit par « prendre vie » à force d'y mettre de notre cœur. Certains estimeront peut-être que ce mot a trouvé en moi une résonance forte de par mon « conditionnement judéo-chrétien ». Au contraire, c'est en m'intéressant à certaines définitions théologiques de l'enfer que j'ai trouvé des descriptions très nettes de ce qu'est, en réalité, la vie virtuelle, alors que toutes les explications psycho-sociologiques que j'ai pu lire n'ont jamais touché l'essentiel du problème.

Il est vrai que ce mot est chargé d'images pesantes, de petits diables cornus et de gros démons, et qu'il est lié à une conception du péché inconnue des autres civilisations. Tout cela paraît irréel – des vieux démons du passé – et il y a de quoi se révolter contre l'instrumentation qu'en a fait l'Église, afin d'asseoir son pouvoir temporel.

Cependant, ce serait une grave erreur de jeter le bébé avec l'eau du bain, pensant que cet acte nous débarrasserait de l'enfer, alors que c'est aujourd'hui que nous avons le plus besoin d'une compréhension claire de ces choses-là.

J'ai passablement hésité avant de me lancer dans la lecture de la Divine Comédie de Dante qui est l'exemple type d'une accumulation d'images désagréables qu'on aimerait avoir oubliées. J'y ai

pourtant trouvé la clé pour comprendre ce qu'est conceptuellement l'enfer et pourquoi le virtuel en est le reflet.

Dante met en effet l'enfer – un puits où échouent les « âmes damnées » – en parallèle avec le purgatoire, qui est lui une montagne menant au paradis. Il y a, dans l'enfer et le purgatoire, grosso modo, le même nombre de zones associées à ce que l'Église a identifié comme « vices », mais le traitement qu'y subissent les âmes est radicalement différent.

En effet, le gourmand qui va au purgatoire pour se repentir – étymologiquement pour se « repenser » – est mis, dans la Divine Comédie dans une situation de faim et de soif. En revanche, le gourmand qui échoue en enfer va voir tous ses désirs exaucés – pour le meilleur et, surtout, pour le pire. L'explosion des limites qui le retenaient dans la vie incarnée va le transformer rapidement en un estomac géant qui mange tout et il va finir par se manger lui-même, au sein d'une sorte de boue, dont Dante a le don de décrire l'horreur.

On voit donc que voir tous ses désirs exaucés n'est en aucune manière un moyen d'être comblé, mais que cela redouble cette recherche jusqu'à ce que l'individu s'extériorise tout à fait dans ce désir, que le sujet désirant se fonde avec l'objet désiré. C'est ce processus – infiniment varié, mais menant inévitablement à la dissolution psychique – qu'avait identifié le Bouddha, voilà 2500 ans, comme la source de tous les maux. Le problème n'est donc pas nouveau.

Lorsqu'on comprend intimement ce processus, on comprend pourquoi la vie virtuelle – quoique donnant au début un sentiment immense d'ouverture – conduit à un univers de plus en plus pauvre, où l'on ne côtoie plus que des fantômes, où les mots se

vident de leur substance et où les désirs sont exacerbés jusqu'à s'épuiser totalement.
On comprend également pourquoi, traditionnellement, il est dit que les âmes, en enfer, sont damnées « pour l'éternité ». Ce n'est pas dû à la « tyrannie de Dieu », ni à celle du Diable, mais simplement au fait que ces âmes-là n'ont aucune raison de vouloir en sortir, puisque c'est seulement dans ce lieu que leurs désirs peuvent donner l'impression d'être réalisés – et cela même si c'est au prix d'un isolement total par rapport au reste de l'Univers.
Dans l'enfer imaginé par Dante, les êtres sont entassés les uns sur les autres, mais ils ne se voient pas et ne se parlent pas. Communiquer les mettraient face à une réalité tout à fait insupportable, un miroir de leur propre déchéance. Si Sartre lança cyniquement que « l'enfer, c'est les autres », le philosophe aristotélicien Boèce, moins exalté par cet état des choses, affirmait pour sa part que « l'enfer, c'est endurer à jamais sa propre volonté ». À mon avis, il n'y a pas de définition plus précise d'Internet puisque, quoiqu'il fasse, l'internaute n'est jamais contraint par la volonté d'autrui. Il est « libre », selon la définition moderne, mais en dehors de tout.

La question de la pornographie

Nous avons peut-être assez de recul maintenant pour comprendre un problème qui est parfois considéré comme le seul d'Internet : la pornographie. Les médias reviennent régulièrement là-dessus, faisant sans doute écho à une certaine inquiétude générale mais, bien souvent, l'importance du phénomène est sous-estimée. Car il faut savoir que depuis les débuts d'Internet, les mots-clés relatifs au sexe ont toujours été au palmarès des moteurs de recherche et

que ces sites drainent des millions de visiteurs par jour. Il ne s'agit pas d'un phénomène de marge.
Est-ce que cet attrait est révélateur de la « nature humaine », ou y aurait-il un lien intrinsèque entre l'utilisation d'Internet et l'intérêt pour ce genre d'images ? Pour y voir clair, il faut d'abord se dégager de l'idée que les déviations sexuelles seraient les péchés les plus graves et que leur absence serait un signe de sainteté. La sexualité a sa place dans la nature humaine. Ce qu'il y a de vraiment problématique, c'est de mener une existence séparée de tous et j'espère avoir montré qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher « plus bas » ce qu'est effectivement l'enfer.
Il est vrai, toutefois, que la pornographie contribue largement à cet isolement psychique puisqu'elle procure un sentiment de contentement – certes très fragile et illusoire – sans avoir à faire d'efforts pour aller vers l'autre sexe. S'il n'y avait pas ce type de zones sur Internet, il serait sans doute difficile – pour les hommes surtout – de rester des jours et des nuits entières derrière un écran. Mais c'est là une situation purement hypothétique car, bien entendu, la vie virtuelle, qui n'est au fond pas si détachée de la nature qu'on le voudrait, doit inclure cet aspect-là et jamais il ne pourra être éliminé par quelque loi ou logiciel de filtrage.
Lorsqu'on a compris à quel point passer son temps avec des machines est une aberration dans l'Univers, on n'est pas étonné de constater que la vie virtuelle conduit à toutes sortes de déviances anti-naturelles et auto-destructrices. Nous avons vu, par ailleurs, que l'utilisation même d'Internet implique de laisser libre court à nos envies et intérêts du moment et, pris dans cette habitude psycho-pathologique, il devient difficile de se fixer des limites.

Si l'utilisation d'un ordinateur est profondément contre-nature, c'est aussi parce que cela implique d'avoir toute sa conscience rivée sur un seul sens – la vue – ce qui dérègle les autres sens et, plus grave encore, empêche un retour sur notre intériorité, retour qui est naturel lorsqu'on est occupé à des tâches manuelles. C'est précisément pour cela que l'accaparement des sens – la sensualité, donc – est traditionnellement considéré comme éminemment dangereux pour l'âme : en se focalisant sur les sens externes, non seulement on perd sa vitalité, mais on ne voit plus rien de l'essentiel. Tous ces problèmes sont liés.

La seule voie hors de cette impasse est – comme nous l'avons indiqué encore et toujours – un retour à la vie naturelle, vers les autres. Et la sexualité a sans doute un rôle dans ce processus, d'autant plus si l'on réalise qu'il y a bien plus que l'acte sexuel dans la relation hommes-femmes et qu'une dynamique bien maîtrisée entre les deux polarités peut se révéler immensément féconde. La sexualité n'est, en fait, un « péché » que lorsqu'elle nous fait passer à côté de ce but ô combien important ![26]

La nature rédemptrice

Pour en revenir à cette Nature sur laquelle nous avons tant réfléchi, je crois que le monde naturel est, au-delà des idéalismes de Rousseau, une sorte de purgatoire que nous pouvons utiliser – ou non – pour nous réaligner avec les lois de l'Univers. C'est un cadre, une école pour réapprendre à vivre les uns avec les autres.

[26] « Pécher » signifie étymologiquement « manquer la cible ».

La vraie vie est dure mais si on s'y oriente bien, on trouve sous son aile une force que je n'ai pas pu ou voulu trop décrire – car elle n'est perceptible que dans les expériences vécues ensemble – mais qui est éminemment porteuse.

Je crois, par ailleurs, qu'en changeant ce monde naturel par le concours de toujours plus de technologies, l'homme n'est pas en train d'amener le paradis sur Terre mais que, bien au contraire, il est en train de faire chuter cette planète dans des profondeurs abyssales. Nous comprenons ainsi le paradoxe qui fait que, quoique étant source toujours plus grande de plaisir, la technologie nous a également amené le bruit omniprésent des voitures et la fission nucléaire – abomination qui dépasse l'entendement humain.

Alors que la Terre a été de tout temps perçue comme un espace entre le ciel et l'enfer, où l'homme pouvait choisir librement entre la remontée ou la descente, il semble qu'à force de ne pas choisir le « ciel », c'est l'enfer qui s'est imposé à nous. L'enfer technologique est bien visible pour celui qui ne se cache pas derrière des écrans, tout comme est visible la disparition d'espaces qui permettraient de vivre volontairement dans le cadre de lois naturelles dures mais justes.

Vus sous cet angle, les problèmes du monde prennent une tout autre envergure. Nous ne sommes plus en train de nous agiter contre un système technocratique abstrait, mais de cerner une problématique aussi vieille que l'humanité. Il est regrettable que cette prise de conscience commence à survenir au moment où toute forme de vie est sur le point d'être annihilée, mais peut-être devions-nous en arriver là pour en saisir le caractère sacré.

L'essentiel maintenant est d'avancer, et la conception hindouiste du karma nous aidera peut-être à nous sortir du sentiment de culpabilité judéo-chrétienne souvent paralysant. En sanskrit, karma signifie simplement « action » et on corrige un « mauvais karma » – des actions fausses – simplement en posant des actes justes. Il s'agit donc aujourd'hui de faire ce qu'il y a faire, c'est-à-dire en premier lieu, retourner à une vie naturelle – au sens le plus large du terme – et, comme ce mode de vie n'existe pratiquement plus, travailler avec d'autres à le restaurer, à partir de ce qu'il reste de vivant en nous et autour de nous.

Il serait présomptueux de penser que cet effort puisse aboutir à terme à l'établissement d'un paradis sur Terre – un « meilleur des mondes » qui serait l'enfer futur de nos enfants – mais, tout du moins, cette base pourra permettre, à ceux qui le veulent, de relever dignement la tête hors de la boue du virtuel et de voir à nouveau le ciel.

TABLES DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 9
I. L'IMPASSE D'INTERNET 11
DÉMYSTIFIER LA TECHNOLOGIE 13
Le fantasme technologique 14
L'anomalie technologique 16
L'obscurantisme scientifique 18
La dépendance technologique 22
Comprendre pour choisir 27
UN MONDE DE BRUITS ET DE MALENTENDUS 30
La disparition de la parole 31
Un canal de communication réduit 33
Le problème de l'interprétation 35
L'illusion de l'efficacité 37
Des plans rigides 40
Le sourd grondement de la terre 41
L'incertitude, préambule au savoir 43
LA CONFUSION DES MOTS, LE FLOU DES IMAGES 44
Surfer sur l'information 45
L'information n'est pas le savoir 49
La connaissance nous affranchira 52
Les forums de discussion 55
Du traitement des mots 57
Conclusion 60
L'ISOLEMENT, FLÉAU DU MONDE MODERNE 62

Détournement technologique 62
Un état très particulier 64
L'analogie des drogues 65
« J'ai toujours raison ! » 67
Internet et le LSD 68
Le « syndrome d'Asperger » 70
La maladie du mental 73
Comme devant un écran 75
Un problème trop répandu 78
Ma vie intime sur le web 79
Personnalité intérieure ou être virtuel ? 82
Et les rencontres psychiques ? 85
Tissu social ou zapping social ? 87
La technologie façonne les esprits 89
UN SAUT DANS L'INCONNU 91
Le mythe de l'évolution 92
Une autre forme d'ordre 94
La civilisation anti-naturelle 95
La prison dorée 97
Retour vers l'inconnu 99
Une nouvelle manière d'être 100
II. LA COMMUNICATION NATURELLE 103
REDÉCOUVRIR LA COMMUNICATION NATURELLE 105
Pourquoi communiquer ? 107
Une question de survie 109
Retourner vers les autres 113
Les limites de la nature 115
Le ré-enchantement durable 119
En conclusion 121

LA PRISE DE CONTACT EMPATHIQUE 123
Aller vers l'autre 125
Reprendre contact avec le corps 126
Être présent l'un à l'autre 128
L'espoir de la rencontre 130
Redécouvrir nos proches 134
Pour résumer 137
COMPRENDRE LE MONDE PAR LE DIALOGUE 139
Se libérer des préjugés 140
L'impasse scientifique 142
Les mystères de la nature 144
La science des anciens 146
Le mystère humain 149
La transmission du savoir 151
Le cas de l'école moderne 153
Comprendre en parlant 154
Accompagner l'autre 156
Cercles de parole, cercles de vision 157
Flexibilité et confiance mutuelle 159
Des cercles pour agir 160
CONSRUIRE C'EST S'ÉLEVER ENSEMBLE 164
Espoir et désespoir 167
Rassembler des forces 170
Les forces créatrices 172
Concentrer les forces 175
La science de la coopération 176
Une société organique 179
Le futur 182
AVANT LA COMMUNICATION, IL Y AVAIT LA COMMUNION ... 183

L'illusion de la normalité 185
Une autre manière de vivre ensemble 187
Le problème du langage 190
Le langage des oiseaux 192
L'aberration de l'art individualiste 194
Ce qui nous relie 196
POSTFACE 202
QU'EST-CE QUE L'ENFER ? 202
L'enfer du désir 204
La question de la pornographie 206
La nature rédemptrice 208
TABLES DES MATIÈRES 211

Editions l'Ile Blanche

Pour obtenir un catalogue complet et/ou être tenu au courant
de nos futures publications, veuillez écrire à :

Editions l'Ile Blanche
Pic Pyrénées Innovation
65150 Saint-Laurent de Neste

info@lileblanche.com

www.lileblanche.com